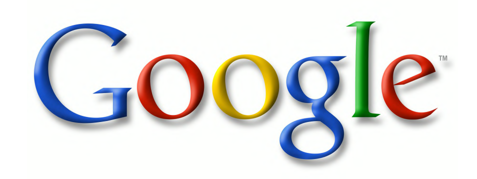
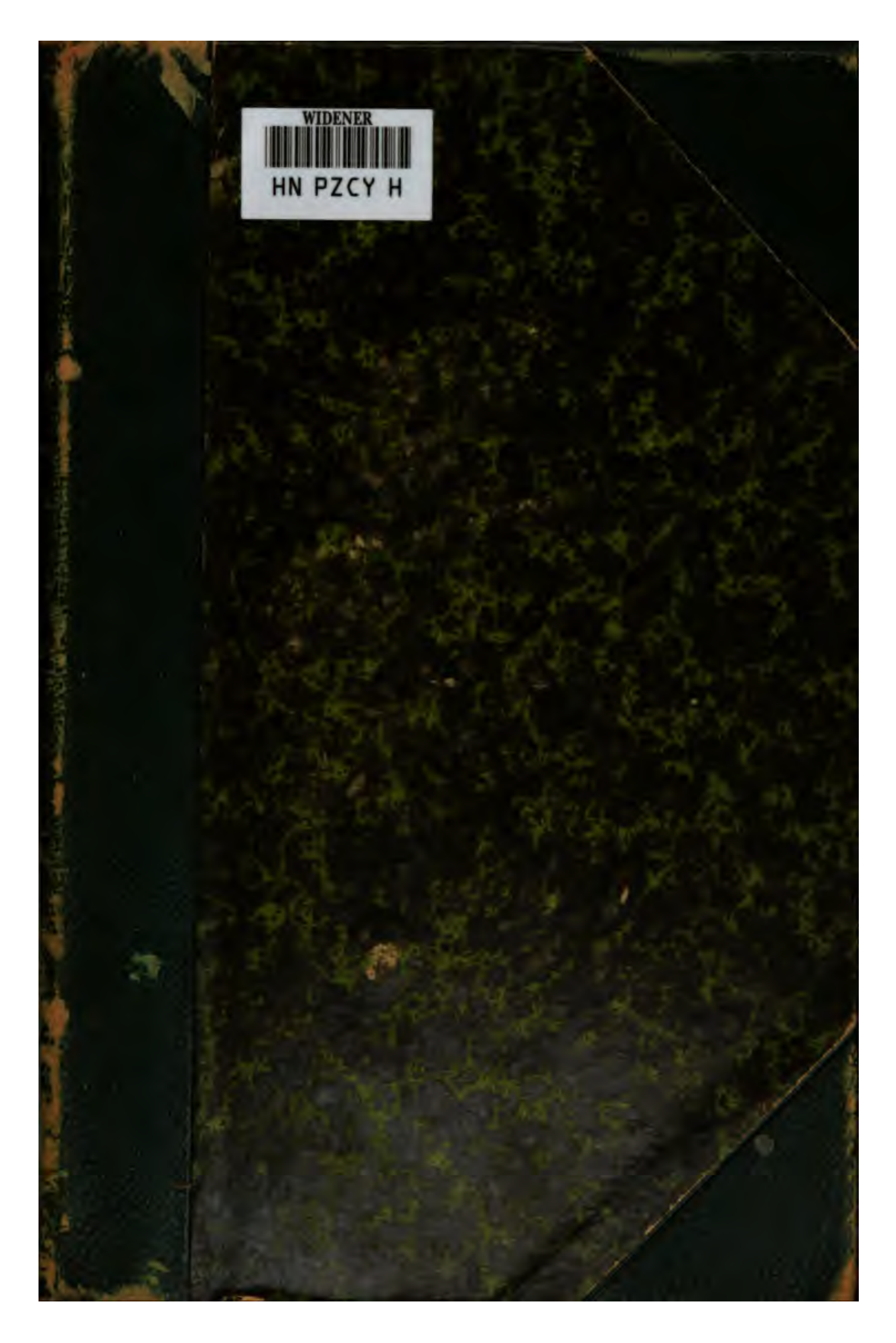
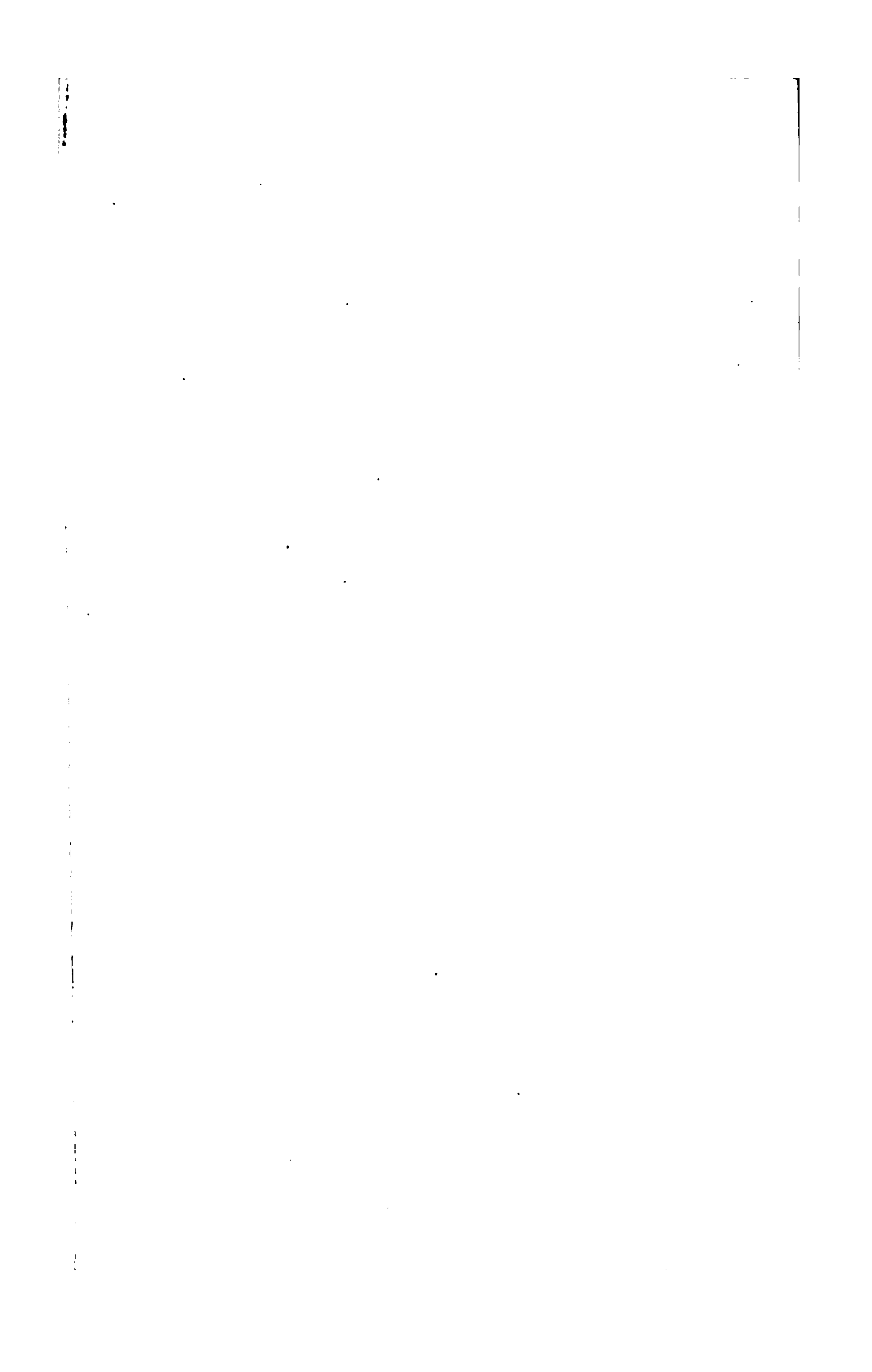



WIDENER
HN PZCY H


SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE
RI
TAS





POÈTES HONGROIS

POÉSIES MAGYARES

DE

PETÖFI, ARANY, TOMPA, GYULAY, JOSEF KISS,
JULES DE REVICZKY, BARTÓK, SZABOLCSKA, VAJDA, IGNOTUS, ÁBRÁNYI
KOLOMAN DE TÓTH, MINKA DE CZÓBEL, ETC., ETC.

RECUEILLIES

PAR

MELCHIOR DE POLIGNAC

ET PRÉCÉDÉES

d'une Notice sur la Poésie hongroise

PRÉFACE DE M. FRANÇOIS COPPÉE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1896

POÉSIES MAGYARES

singulier des paysans, qui l'aimaient, en les improvisant comédiens, et, sur un théâtre construit par ses soins, ils représentèrent ainsi des chefs-d'œuvre.

Rien qu'à l'énoncé de ce caprice élégant, ne conçoit-on pas des mœurs toutes dissemblables des nôtres, ayant quelque chose de bizarre presque et de surprenant ?

J'ai gardé de la Hongrie un souvenir féerique. C'est en 1885 que j'y allai. Je faisais partie de la mission française, qui y reçut un accueil inoubliable. Que l'on se figure, à travers un pays luxuriant, un voyage accompli parmi des cortèges à la fois superbes et pittoresques, aux sons de musiques étranges et captivantes, de fêtes en fêtes, de galas en galas.

Budapest ! Ce nom évoque à mes yeux une ville de songe, toute de lumière et de joie, baignée par le Danube, le beau Danube, non pas bleu comme le veut la légende, mais blond ainsi que le qualifient plus exactement ses riverains. Le blond Danube, où peuvent naviguer

des bateaux imposants et d'où montait, vers le pont du bâtiment qui nous amenait, la folle, la charmeuse, l'endiablée musique des Tziganes emplissant les barques sans cesse nouvelles qui accostaient notre bord.

Elle est partout, du reste, elle flotte dans la brise, se mêle aux souffles du soir, cette musique à la mélodie bondissante comme une chèvre, langoureuse ainsi qu'une plainte d'amour. Elle rit et sanglote tour à tour. Elle est héroïque aussi avec la marche de Rakoczy. Et c'est bien l'âme de ce pays qui chante sous les archets rapides, âme toute d'enthousiasme, de fierté et d'audace, et que le grand lyrique Petöfi rend visible, pour ainsi dire, en cette strophe d'un de ses poèmes :

Et toi, Tzigane ? — Allons, joue, je te paierai bien,
Mais joue bien ! De façon que se brise mon cœur,
Et brise-le de joie, brise-le de douleur;
C'est ainsi — quand même ! — que le Hongrois s'amuse !

Puis, quittant la ville, je revois les plaines immenses, — la Pousta, comme on dit là-bas,

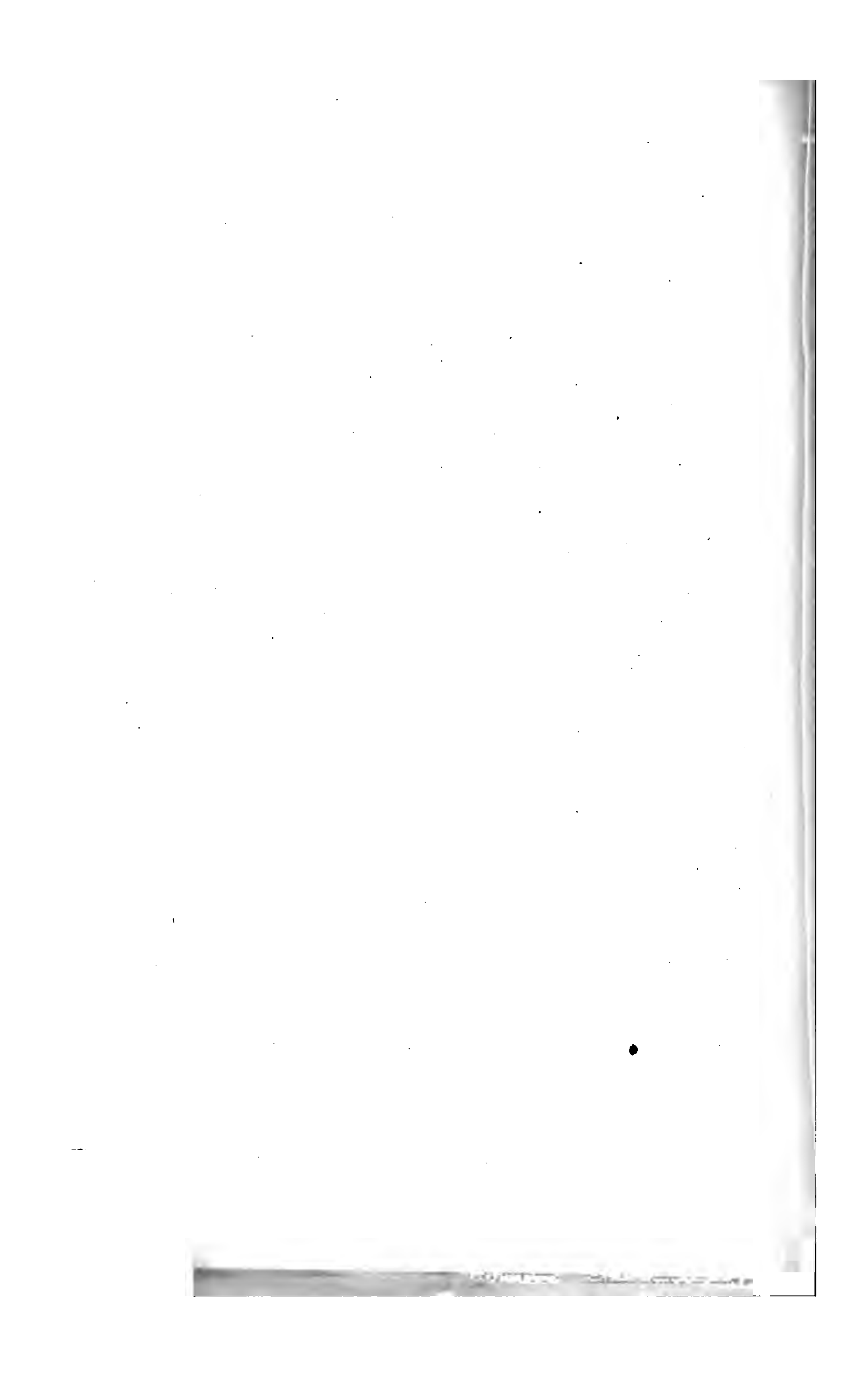
— coupées de forêts odorantes où fleurissent des acacias par milliers. Là, galopent, la crinière au vent, sous la conduite d'un cavalier habile, des troupes de jeunes chevaux, tête haute, sans entraves, baignés de soleil, ivres d'espace. Et je vais, je vais encore, et voici apparaître, nobles et splendides, les sommets des Karpathes. Ce sont des heures d'enchantement, tandis que l'on gravit les premières pentes de ces hautaines montagnes.

Spectacle vraiment grandiose ! Comment ne pas garder de ces paysages l'impression d'un décor éblouissant aux couleurs chatoyantes, aux lignes harmonieuses. Mais l'intimité de cette terre et de ce peuple, il faut le dire, m'échappait. J'étais celui qui voit pour la première fois une femme en toilette de bal, parée et radieuse, et qui n'en peut apprécier encore les grâces coutumières.

Ces grâces plus intimes de la Hongrie m'ont été révélées en lisant ce recueil où M. de Polignac a mis l'empreinte de son talent souple et

ému. Et c'est, maintenant, complétant ma vision initiale, une sensation plus profonde, la compréhension plus lucide de cette nation au tempérament militaire et pourtant impatient du joug, amoureuse de la liberté et quelque peu de l'aventure, exhalant, dans ses poèmes comme dans sa musique, les plaintes et les rires de son âme héroïque et passionnée.

FRANÇOIS COPPÉE



IN MEMORIAM

C'est pour répondre au plus cher désir de Sigismond de Justh que j'ai entrepris ce travail.

Lorsque la traduction de son Livre de la Pousta *eut fait goûter chez nous l'originalité d'un talent depuis longtemps apprécié en Hongrie, Justh pensa que quelques œuvres des meilleurs poètes de son pays pourraient trouver ici un accueil aussi favorable ; il me pria de l'aider à les faire connaitre, mais, à peine étions-nous au travail que la mort arrêtait cet esprit charmant, ce cœur généreux et sensible.*

Sa volonté a pu néanmoins être accomplie grâce aux conseils qu'il me donna jusqu'à la fin.

Qu'il me soit permis de montrer comment l'artiste original et singulièrement énergique employa ses derniers jours.

Il y a un an, j'allai le trouver dans « l'exil ensoleillé de Nice » où, malgré la douceur du climat, son mal empirait avec rapidité. Il en connaissait la gravité et plaisantait lui-même « la longueur de son agonie ». Pour marcher, il lui fallait mon bras, mais le soir, la fièvre lui donnait des forces et il travaillait durant de longues heures au plus vigoureux de ses romans rustiques : Ganyo Julcsa.

Quand la fatigue arrêtait sa main défaillante, il me con-

tait d'une voix éteinte, entrecoupée, les hauts faits de ses personnages robustes, un peu farouches, campés fièrement devant leurs désirs et encadrés dans les paysages fertiles de l'Alfold, et je regardais avec tristesse cette bouche contractée par la souffrance, les yeux enfoncés, brillants de fièvre, et les mains tremblantes dont les doigts amaigris traçaient des gestes épuisés.....

Une chose l'occupa surtout et jusqu'à la fin : son théâtre de paysans organisé à Szent-Tornya, chez lui, en pleine Pousta.

Depuis trois ans qu'il avait monté sa troupe, les représentations se suivaient durant tout l'été, et avec tant de succès que le hangar-théâtre *décoré par les laboureurs de fresques naïves, étant devenu rapidement trop étroit, Justh résolut de construire un vrai théâtre. Je fus convié à l'inauguration.*

Mon arrivée précéda de quelques jours cette importante solennité.

Je trouvai Justh mourant mais ne quittant pas le chantier, il molestait l'entrepreneur villageois dont l'orgueil grandissait avec les murs, stimulait l'ardeur des ouvriers toujours trop lents, et, un livre d'architecture grecque à la main, il allait, venait, enveloppé dans un long manteau, les pommettes rouges, essoufflé...

Le succès couronna ses efforts.

Car il est très réussi le mignon théâtre grec dont l'hémicycle est appuyé sur huit colonnes doriques. Quand on le voit de loin, coquettement assis au milieu des acacias qui plaquent d'ombre son éclatante blancheur, on s'imagine un temple élevé en l'honneur de quelque génie bienfaisant de la plaine...

Peut-être Justh eut-il le soir de l'inauguration le pressentiment que bientôt il serait couché là, au bord de cette Pousta

dont il était vraiment le bienfaiteur, au milieu des paysans qu'il avait tant aimés..., car tandis que dans la salle gaiement éclairée, les danses allaient leur train, lui inoccupé maintenant, silencieux et comme affaissé, regardait avec tristesse la foule joyeuse.

Et trois mois plus tard, il reposait dans cet édifice blanc, vrai tombeau de poètes, bordé d'oliviers mélancoliques dont les branches délicates unissent leur ombrage au-dessus de son cercueil.

On ne les reverra plus ces charmantes représentations, où des paysans étonnamment adroits interprétaient Shakespeare, Molière[1] *et jusqu'au* Jean-Marie *de Theuriet avec une simplicité digne et vraiment de grande allure!*

Et si peu cabotins! Quelques heures avant la représentation Petrucchio, agenouillé dans la terre humide, sarclait les plates-bandes, et, du coin de l'œil, consultait son rôle étalé au milieu des violettes, tandis que Catarina, en poussant ses oies, lançait à l'aubépine des haies ses plus nerveuses répliques.

Le soir venu, ils endossaient les élégants costumes de leurs rôles et on les voyait rivaliser d'ardeur pour gagner les applaudissements toujours justes d'un public rural que ce spectacle passionnait.

Souvent aussi, on jouait des pièces hongroises dont les entr'actes étaient occupés par des tirades poétiques, des chants populaires et patriotiques. Justh me les traduisait, je les transcrivais de mon mieux. Ce fut le commencement de notre recueil.

[1] *La Mégère apprivoisée, le Malade imaginaire, le Médecin malgré lui*, etc., etc.

Je ne veux pas le présenter au public sans dire la part qui revient à mon ami ; c'est témoigner une fois de plus la grande tendresse que je garde à son souvenir.

Paris, 20 juin 1895.

Je ne peux assez remercier M. D. Malonyay, l'un des membres les plus brillants de la littérature hongroise, de l'affectueux concours qu'il a bien voulu me prêter pour l'achèvement de ce travail auquel notre ami commun s'intéressait avec tant d'ardeur.

INTRODUCTION

NOTICE SUR LA POÉSIE HONGROISE

La poésie hongroise nous est à peu près inconnue.

Avant le charmant recueil des « Ballades et chansons populaires » qu'a fait paraître Jean de Nethy [1], nous ne possédions que la traduction des œuvres de Petofi par Mme Desbordes-Valmore et quelques poèmes magyars d'après le même auteur, par François Coppée [2].

Si Petofi est un des plus grands, il n'est pas le seul poète qu'ait produit la Hongrie ; à ses côtés, après lui, le sol a fécondé des talents remarquables et, chaque jour en voit éclore de nouveaux qui savent donner à la mélancolie, à l'amour, à l'héroïsme, à toutes les passions enfin qui agitent le cœur humain des accents très personnels et d'une philosophie très significative.

Je n'ai pas la prétention de donner une anthologie complète des poètes hongrois ; l'Allemagne la connaît et sait apprécier les talents qu'elle lui a révélés, l'Angle-

[1] *Chansons et ballades hongroises*, chez Lemerre.

[2] Poésies, contes en vers et poésies diverses, poèmes magyars d'après Petofi, chez Lemerre.

terre y a choisi des œuvres originales et a su traduire et noter un grand nombre de chansons populaires, je veux seulement montrer quelques échantillons de ces talents si variés (ils auront pour les lettrés plus que l'intérêt d'une nouveauté) et faire goûter, en même temps au grand public leur saveur très particulière.

Et puis, il m'est doux de donner à l'hospitalité hongroise ce souvenir reconnaissant.

J'aimais ses tziganes et ses chants avant de connaître ses poètes et j'obéis simplement au penchant de mon cœur en demandant à S. de Justh de m'apprendre l'âme de cette race énergique et vibrante; puis, je voulus connaître les origines de son épanouissement poétique et déterminer la filiation de ceux qui y travaillèrent.

De tout temps, le Hongrois a chanté ses joies et ses douleurs.

Il existe des chansons très caractéristiques du xve siècle; mais ses joies sont tristes, car « en pleurant s'amuse le Magyar » et sa sensibilité est exquise.

Il apporte dans l'expression de la douleur une amertume profonde qui se transforme rapidement en un défi jeté à la rigueur du sort dont les coups ne peuvent, après tout, le terrasser ni même l'atteindre et la gaieté revient comme le soleil après l'ondée, une gaieté superbe qui VEUT sourire à la destinée en la dominant de tout son orgueil. Ce trait se trouve dans la plupart des chansons.

C'est entre 1772 et 1820 que s'est élaborée la renaissance de la littérature hongroise. Peu à peu, elle devient nationale en prenant possession d'elle-même, la langue s'affine en même temps que pénètre la civilisation intellectuelle de l'occident.

Joseph II, en essayant d'enrayer ce mouvement, lui imprime un contre-coup patriotique. Partout on veut revenir à l'emploi de la langue hongroise et il se forme plusieurs écoles qui chacune apporte une pierre à l'édifice aujourd'hui solidement et richement construit.

Ce furent d'abord l'école française, la plus féconde, puis l'école classique et enfin l'école populaire qui s'assimile définitivement les qualités de ses devancières.

En somme, le résultat imprévu de la ligue contre l'esprit national fut de faire tomber dans ses mains les armes forgées contre lui.

L'histoire de la formation de l'Ecole française en est un saisissant exemple :

L'ÉCOLE FRANÇAISE

Jusqu'au règne de Marie-Thérèse, les lois sévères travaillaient avec persistance à la germanisation du pays, se heurtant constamment aux sentiments patriotiques en lutte courageuse contre cette absorption, l'esprit national en devint plus fort, mais le progrès fut arrêté.

Il était donné à Marie-Thérèse qui possédait au plus haut point le don de captiver tous ceux qui l'approchaient, d'entraver, au moins en apparence, ce mouvement de recul. Elle témoigna, d'abord, avec émotion à la nation hongroise la reconnaissance qu'elle lui gardait de son enthousiasme de Pozsony : — « *Vitam et sanguinem moriamur pro rege nostro Maria-Theresa* » — et ses charmes habiles attirèrent les grands seigneurs à sa cour. Petit à petit on les voyait abandonner leurs terres

pour venir se chauffer au gracieux et rayonnant soleil de Vienne.

A ce premier succès, la reine voulut en joindre un autre ; les Magnats représentaient la tête de la nation, mais la noblesse moyenne s'approchait davantage de son âme et c'est elle qu'elle voulut séduire. Sa délicatesse féminine lui inspira le moyen de flatter cette classe de la noblesse dans son amour-propre, tout en la faisant servir à ses desseins.

Elle pria les Comitats[1] de choisir chacun deux des plus beaux et des plus intelligents parmi les jeunes nobles qu'elle invitait à venir former auprès de sa personne la garde royale hongroise. Les provinces rivalisèrent d'ardeur pour envoyer la fine fleur de leurs jeunes seigneurs, et la reine put s'imaginer un moment qu'elle avait atteint son but.

Cependant, loin de se laisser éblouir par les façons de cette cour policée et brillante, ces jeunes gens élevés dans les principes religieux et sévères des écoles réformées où l'on avait toujours et avant tout cultivé l'amour de la patrie, habitués d'ailleurs à une existence virile et simple, surent, au contraire, tirer profit de la situation.

Au contact de la pléiade brillante d'illustres étrangers qui fréquentaient à la cour le jeune *Bessenyei Gyorgy*, l'un des gardes hongrois, ne tarda pas à reconnaître combien étaient épaisses les ténèbres qui enveloppaient sa chère patrie. Il étudia les langues étrangères, chercha à se familiariser avec les différentes littératures, puis réunit

[1] Départements.

ses jeunes amis, les engageant à profiter, comme lui, de leur séjour à Vienne afin de créer un mouvement littéraire patriotique.

Dès ce jour, les prévisions de Marie-Thérèse étaient trompées, car le baron *Lorincz Orczy*, *Abraham Barcsay*, *Alexandre Baroczi*, *Joseph Nalaczy*, *Michel Czirjék*, le comte *Joseph Teleki*, *Adam Teleki* et d'autres suivirent avec enthousiasme la voie qu'on venait de leur indiquer, et, devenus les adeptes fervents des grands poètes et philosophes français, préparèrent sous leur influence, et en important leurs formes littéraires et leurs idées, la renaissance littéraire hongroise.

Cette tendance, quoique lointaine, avait, en même temps, un écho dans la mère patrie; *le comte Gédéon Raday* et le *baron Orczy*, enthousiasmés par ce qu'ils apprennent de la littérature française, travaillent avec ardeur, et deux prêtres, *Paul Anyos* et *Joseph Péczeli*, entrent dans ce mouvement intellectuel.

L'ÉCOLE CLASSIQUE

L'école classique avait pour membres des professeurs et des moines dont l'érudition était uniquement antique et latine; ils tentèrent l'impossible en essayant d'y mêler le génie national : ce fut *David Baruthi Szabo*, *Joseph Rajnis* et *Nicolas Révai*, créateur de la première grammaire hongroise faite d'après les méthodes scientifiques modernes employées alors dans toute l'Europe, et *Benedek Virag* poète d'odes.

L'ÉCOLE POPULAIRE

Certaines tendances populaires se montrent déjà au XVIIIe siècle, *Gyongyosi* les manifeste un des premiers ; il est suivi par *André Dugonics. Le comte Gvadanyi et Adam Paloczi Horvath.* Cette branche pousse naturellement quelques rameaux de tendances paysannes, et d'autres éclectiques, ne se rattachant à aucune école et suivant leur inspiration. *Verseghy, Jean Bacsanyi Dajka Gabor* et *Szentjobi Szabo Laszla* ne sont en somme que les imitateurs des poètes étrangers, et l'on ne rencontre pas parmi eux un esprit original et vraiment créateur. Néanmoins ils ont préparé la terre qui va féconder les plantes absolument nationales ; d'autres, après eux, comme *Joseph Karman* auteur d'un charmant roman — *Les reliques de Fanny*, — *Michel Csokonay Vitéz* dont les œuvres rustiques ont un bon parfum de terroir, et Alexandre de Kisfaludy qui écrit des contes naïfs dans le genre des fabliaux du moyen âge, ont profité des enseignements de la littérature étrangère, mais savent en condenser très heureusement les éléments pour le plus grand bien de la littérature nationale.

Cependant il manque encore une langue poétique pour rendre les nuances du sentiment et les subtilités de l'idée. Tout ce qui tient une plume en Hongrie sent que la réforme est urgente ; à la tête du mouvement que cette nécessité fait naître s'élance *François Kazinczy*, apôtre plein d'ardeur, qui, s'il ne fut pas très grand poète, fut au moins un vaillant travailleur digne de

l'immense reconnaissance de la littérature hongroise. Sous son drapeau vient se ranger tout la jeune école : *Jean Kis*, *Michel Vitkovics*, *Alois Szentmiklosy*, *Paul Szemcre*, *Michel Helmeczy*, *Gabriel Dobrentei*, et deux éminents poètes, *Daniel Berzsenyi* et *François Kolcsey*, qui le mènent à la victoire.

Nous voici arrivés à la période purement nationale qui, de 1820 à 1867, s'épanouira jusqu'à l'époque contemporaine.

Déjà les tentatives de réforme ont préparé le terrain pour la transformation politique et sociale, et le labeur *de Kazinczy* trouve un continuateur dans le comte *Széchenyi ;* le mouvement développé par celui-ci devient la source où va puiser toute la littérature.

Toutes ces forces combinées le précipitent.

Le frère d'Alexandre, Charles de Kisfaludy, vient s'établir à Pest et crée aussitôt un centre littéraire en formant le cercle d'*Aurora.* — Chef incontesté de la jeune littérature, il met en vogue les théories nouvelles du romantisme qui a, sur le cosmopolitisme classique de *Kazinczy*, l'avantage de développer les tendances nationales.

Charles de Kisfaludy produit des comédies et des poésies d'une suave mélancolie. Il est le fondateur du théâtre hongrois. Grâce à lui, un esprit plus large et des formes poétiques nouvelles voient le jour.

Les représentants de l'*épopée nationale* sont : *Vorosmarty*, *Czuczor* et *André Pazmandi Horvat.*

Vorosmarty, en créant son épopée nationale — *La fuite de Zalan* — prend en main la direction du mouvement littéraire, tout en s'occupant de critique théâtrale,

il donne à la nation son Evocation *Szozat* animée d'un souffle superbe : je ne puis résister au désir de la donner ici :

A ta patrie sans défaillance
Sois fidèle, ô Magyar !
Elle est ton berceau et ta tombe,
Elle te nourrit et doit t'ensevelir.

Dans le vaste monde, hors d'ici,
Il n'est pas de place pour toi,
Heureux ou malheureux
Il te faut y vivre, y mourir.

C'est la terre sur laquelle
Le sang de tes pères a coulé,
A elle, que mille ans ont soudé
Chacun des noms que tu vénères.

C'est ici que pour la patrie
Ont lutté les armées d'Arpad,
Et qu'ont enfin brisé ses chaînes
Les bras de grand Hunyad.

Liberté ! c'est ici qu'on porta
Tes étendards rougis du sang
De nos plus vaillants, succombés
Pendant cette lutte si longue.

Et, après tant de mauvais jours
Et malgré les dissensions,
Amoindrie, mais non écrasée,
La nation vit dans la patrie.

C'est à toi, univers, patrie de nations,
Que bravement elle s'adresse :

Dix siècles de souffrance ne méritent-ils pas
La vie complète ou bien la mort ?

Se pourrait-il que tant de cœurs
Aient en vain versé tout leur sang ?
Que tant d'âmes fidèles aient souffert
En vain, brisées pour la patrie ?

Se peut-il que tant de génies, de forces,
De volontés si saintes
Se consument sans résultat
Sous le poids des malédictions ?

Il faut qu'il vienne, il reviendra
Le temps meilleur, que demandent
En soupirant, les ferventes prières
De centaines de milliers de lèvres !

Ou bien... qu'elle vienne, s'il le faut,
La mort sublime et grandiose
Où la race entière écrasée
Aura la même sépulture !

Et les peuples entoureront
Ce tombeau de toute une race,
Dans les yeux de millions d'humains
Brilleront des larmes de deuil.

Sois inébranlable et fidèle
A ta patrie, ô Magyar !
Elle te fait vivre ; si tu tombes,
Sa poussière te recouvrira.

Dans le vaste monde, hors d'ici
Il n'est pas de place pour toi ;
Heureux ou malheureux
Il te faut y vivre, y mourir.

A cette époque le drame a pour interprètes : *Charles de Kisfaludy*, *Joseph Katona* dont la tragédie *Bank-Ban* a le souffle shakespearien (Il faut espérer qu'une traduction la révélera bientôt au monde artiste), *Vorosmarty*, *Fay*, *Paul Kovacs*, *Joseph Gaal;* la ballade, le conte poétique, le roman, le sonnet et même les chansons populaires : *Charles de Kisfaludy*, *Paul Kovacs*, *Pierre Vadja, Fay*, *Garay.*

Bajza s'inspirant du sentimentalisme allemand, fait de vrais lieds.

Les tendances encouragées par Charles de Kisfaludy dans le cercle d'*Aurora* sont représentées dans la revue hebdomadaire *Athenæum* par ses principaux rédacteurs : *Vorosmarty*, *Joseph Bajza* et l'illustre *François Toldy* père de l'histoire de la littérature hongroise. Son influence est décisive.

Le roman, avec *Josika* (le Walter Scott hongrois) et le baron *Sigismond Kemény*, trouve d'habiles créateurs.

Sigismond Kemény unit à la profondeur des pensées une vigueur de guerrier scandinave. Il eut une grande part dans le succès qui termina la lutte politique soutenue dans son journal le *Pesti Naplo* après 48 et dont il était le rédacteur en chef, en y faisant paraître le fameux article de *Pâques 1866*, dans lequel François Deak, *le Sage de la patrie*, préparait la réconciliation entre la nation et le roi.

Mais c'est avec *Jokai* que le roman atteint définitivement son apogée. Aussitôt qu'on s'occupe de la littérature hongroise, le nom de Jokai se présente à côté de ceux de Petofi et d'Arany dont il fut le contemporain.

Il est devenu le doyen des littérateurs du pays et l'un des plus grands.

Si ses vers, souvent charmants, n'ajoutent rien à sa gloire, ils complètent néanmoins cette grande figure d'artiste.

Vers 1840, l'attention se porte de plus en plus vers le peuple, habituel sauveur de l'esprit national. On cherche à pénétrer son âme, en recueillant ses poésies : *Jean Erdélyi*, *Jean Krisa* ont partout récolter des chansons, des légendes et des contes populaires, jusqu'en Transylvanie chez les « Székely », race pleine de traditions du pays, et le secours de ce nouvel élément se fait rapidement sentir dans la poésie artistique.

Trois grands poètes viennent poser les assises de toute la transformation de la littérature hongroise, dans le sens populaire et national :

Alexandre Petofi[1], Jean Arany, et Michel Tompa.

Vers 1845, Petofi fait une entrée triomphale dans la littérature.

Jamais la Hongrie n'avait entendu de pareils accents. — Le souffle puissant, l'élévation des pensées, l'expression bien hongroise des sentiments lui valent aussitôt un succès phénoménal. On sent que la poésie nationale est née et qu'elle a trouvé, du premier coup, un merveilleux interprète.

Un peu plus tard, il est suivi par Jean Arany — 1817 à 1882 — qui est accueilli avec égale faveur.

[1] Zoltan Ferenczi, professeur à Kolozsvar, et l'un des plus fervents et érudits admirateurs de Petofi, va enfin faire paraitre une biographie complète qui sera digne de ce grand génie.

Petofi et *Arany* sont les deux grands poètes de la Hongrie ; leurs génies, très différents, sont l'admirable expression des deux faces du caractère national, et chacun traduit absolument le sentiment de la race. Petofi est fougueux, passionné, excessif même. Il donne la saisissante vision de mêlées furieuses où le sang jaillit à flots au milieu du cliquetis des armes. Avec lui, on entend rouler les torrents au fond des précipices, on voit les éclairs déchirer les nues aux sommets des montagnes. Il trouve, au milieu de ces bouleversements, le secret des paroles qui entraînent à la victoire, font sourire à la mort glorieuse et décident les dévouements héroïques. C'est un conquérant dont la devise est : « Je donne ma vie pour l'amour et l'amour pour la liberté. »

Autant il est violent, autant Arany est calme, grave, philosophe. L'autre fera des conquêtes, lui saura les conserver en les fortifiant contre les dangers à venir.

Il n'aime pas le fracas des luttes, mais se plaît dans la douceur paisible du foyer. Il sait éveiller dans les âmes l'amour de la nature en même temps qu'il y fait entrer la résignation et la douceur. Sa trilogie sur « Toldi », est l'épopée du peuple. Il y emploie en artiste le langage populaire et peint le paysan hongrois tel qu'il est. Enfin, il donne le plus complet exemple de cette philosophie du sens commun qui est une de ses caractéristiques, il sait exprimer à merveille son indifférence fataliste corrigée par le besoin d'activité et dont la réunion produit ce merveilleux équilibre qui pendant des siècles l'a soutenu au milieu de ses luttes et de ses revers :

Quand l'Oriental voit brûler sa maison, il ne lui vient pas à l'idée de se plaindre, « cela devait être »; résigné, il allume son chibouk et va s'asseoir sur les ruines. Le Hongrois ne se plaint pas davantage « puisque c'est ainsi », mais aussitôt il se met à l'œuvre et rebâtit sa demeure.

En résumé : Petofi est l'expression de l'inconscience du génie, Arany est l'artiste conscient de la langue. Il fut le créateur des ballades dans le genre de celles d'Ossian.

Quant à *Michel Tompa*, la poésie lyrique, la chanson, les odes, les élégies constituent son domaine.

C'est le poète des joies paisibles et des rêveries mélancoliques. Ses chansons ressemblent à s'y tromper à celles que le peuple compose. Le plus grand de ses mérites est d'avoir su, de concert avec Arany, après la révolution de 1848, exprimer exactement la tristesse de la nation désespérée, dans ses odes et ses poésies allégoriques. Le tribunal militaire le menaça souvent.

Après l'imitation des Français et les études sérieuses de l'œuvre de Shakespeare (*comte Ladislas Teleki ; Charles Hugo*), cette époque vit naître une forme nationale du drame créé par *Szigligeti*.

Nous venons d'assister au travail de formation de la poésie nationale et à son éclosion définitive.

Mais en 1848 la Hongrie a vu s'effondrer ses plus chères espérances. C'est en vain qu'elle a tenté, en faisant une révolution, la conquête de son indépendance; elle est obligée de s'avouer vaincue momentanément. *Kossuth*, l'âme de la résistance, commence un exil qui

ne finira qu'avec la vie. *Batthyanyi* est exécuté et l'Autriche, instruite désormais par l'expérience, prend tous les moyens pour éviter un nouveau soulèvement.

La Hongrie, transformée en province de l'Empire, est soumise à un régime sévère ; la presse est muselée et la censure s'exerce impitoyablement sur les œuvres patriotiques. La vie nationale s'en trouve affaiblie et la floraison poétique ressent vivement le contre-coup de cet état de choses.

La résistance, devenue passive, est entretenue néanmoins par des poésies patriotiques à allégories transparentes. C'est l'époque des œuvres de demi-teinte, délicates, fleurs charmantes un peu pâles parce qu'elles sont écloses dans la mélancolie.

Mais des talents plus jeunes commencent à percer.

Paul Gyulay, qui a commencé comme poète, est devenu puis resté le roi de la critique hongroise.

Il est entouré d'une cour où l'on voit *Agost Greguss*, *François Salamon*, *Jean Erdélyi* et *Izeult Beothy*, ciseleur élégant de prose comme Gyulay; *Sigismone Bodnar*, apôtre des idées modernes, *Ladislas Névy*, *Charles Szécby*, l'érudit professeur à l'université de Kolozsvar, et le doyen tous : *Samuel Brassai*, un érudit universel, le Chevreul hongrois.

Parmi les critiques contemporains, citons encore : *B. Alexander*, le poète *Émile Abranyi* (Robin), *Zoltan Ambrus*, *Silberstein*, *Ignotus* (Hugo Veiglesberg), *Thomas Kober* et au premier rang, l'Anatole France hongrois : *Bélade Toth*, puis *Thomas Szana*, *Kenedy* et tant d'autres.

Revenons à la poésie où nous trouvons auprès de *Paul Guylay*, *Charles* et *Béla Szasz*, *Joseph Lévay*, *Koloman de*

Toth, *Jean Vajda*, *Victor Dalmady*, *Joseph Komocsy*.

Après 1867, la littérature hongroise, tout en gardant l'esprit national, ouvre volontiers la porte au cosmopolitisme en affectant les formes occidentales.

Ses poètes, ses prosateurs, ses auteurs dramatiques sont très renseignés et possèdent l'érudition européenne contemporaine, mais ils savent cependant conserver leur originalité. On ne rencontre peut-être pas de génies, mais le niveau général s'est considérablement élevé depuis les époques précédentes.

Je dois à regret m'en tenir à la poésie et ne pas tenter d'aborder les littératures d'érudition et politiques qui marchent de pair avec elle. Mais avant de parler de ceux qui font avant tout le sujet de ce volume et dont je donnerai quelques œuvres, il est bon de faire connaître les prosateurs qui se rangent aujourd'hui sous la bannière de leur doyen Jokaï.

Emile Abranyi, Kornél Abranyi (jeune), Adolphe Agai, Zoltan Ambrus, Paul Balogh, Etienne Barsony, Job Bede, Alexis Benedek, Jean Baksay, Antoine Békefy, Alexandre Brody, Aloïs Doczi, Béla Fay, Elek Gozsdu, Odon Gero (Viharos), Joseph Hevesi, Jean Hock, François Herczegh, Ignotus (Hugo Veigelsberg), Ladislas Inczedy, E. Kabos, Géza Kenedi, Emile Kazar, Thomas Kobor, Andor Kozma, David Kohn, Emile Makay, Koloman Mikszath, Ernest Mezei, Koloman Munkacsy, Soma Mudrony, Didier Margitay, Désiré Malonyay, Charles Murai, Etienne Petelei, Jules Pekar, Daniel Pap, Melchior Palagyi, Illes Pollak, Eugène Rakosi, Victor Rakosi (Sipulusz), Sigismond Sebok, André Szabo, Janka Nogal Szabo, Attila Szemere,

Didier Szomory, Etienne Szomahazy, Béla Székely, Coloman Szantho, Denis Szüry, Adolphe Silberstein, Robert Tabori, Bélade Toth, Aloïs Tolnai, Zoltan Thury, Tomorkény, Charles Vadnay, Joseph Vészi, Jules Verner, Béla Vikar, etc., etc.

Et maintenant, passons aux poètes.

Étienne d'Apathy, professeur à l'université de Kolozsvar, sait brosser les couleurs brillantes de la nature sur un fond de philosophie scientifique.

Émile Abranyi, poète patriote dont les œuvres sont vulgarisées dans toute la Hongrie, compose aussi des poésies d'un tour très tendre, traducteur habile des œuvres de Lord Byron.

Isidore Barna jeune, rédacteur au *Pesti-Naplo*. Ses poésies dont il fait, dit-on, peu de cas, ont une note humoristique charmante. Ce sont de légers papillons dont le dard est quelquefois acéré; malgré lui, la note sentimentale perce.

Louis Bartok, député, champion des idées libérales au Parlement hongrois et dans son journal satirique. Il réserve toutes ses faveurs à la poésie dont il est un des adorateurs les mieux inspirés. Son tempérament sensuel sait admirablement mettre en lumière le côté païen de la race.

Minka de Czobel est la nièce d'Etienne de Czobel, dont les œuvres économiques et sociales diront le nom bien au delà des frontières hongroises. Poète à tendances philosophiques très caractérisées, Minka de Czobel s'est efforcée de pénétrer l'âme du paysan, en mettant en relief son côté fataliste et surtout le côté équilibré et impassible qui fait sa force.

Cette tendance a gêné plus d'un critique dérouté par les apparences d'une philosophie bouddhiste, et quoique plusieurs persistent à n'y pas voir autre chose, elle aura sa place marquée dans la littérature universelle à côté d'Elisabeth Browing, Mary Robinson (Mme Darmesteter) et Mme Akermann.

Ce qui achève de donner à cette jeune fille que j'ai eu l'honneur d'approcher, une physionomie absolument originale, c'est qu'elle sait unir à la profondeur philosophique, à l'impassibilité plutôt masculine, une délicatesse légère... diaphane, toute la gamme des symphonies blanches, dont les contours sont cependant toujours nets et précis.

Louis Doczy n'a pas fait que de charmantes poésies, mais encore des drames, et parmi ceux-là *Le Baiser*, devenu classique.

Alexandre Endrody, auteur de lieds très appréciés, est un fantaisiste. Ses chansons et ses poésies font une excellente figure auprès des œuvres de Heine dont il est le traducteur.

Emre Gaspar chante quand cela lui plaît, mais presque toujours fort bien.

Le jeune *Géza Gardonyi* commence à déployer des ailes qui certainement le porteront vers *les* cimes.

Eugène Hellai, moqueur, primesautier, rirait même alors que la corde lui serrerait le cou, comme Villon ; au milieu de ses gaietés, son style conserve une élégance charmante. Il est assez jeune pour devenir triste, ce que je ne souhaite pas à ses lecteurs.

Encore des jeunes : *Inczédi* et *Ignotus*, l'avenir littéraire hongrois, mais déjà d'une originalité très tranchée.

Ignotus, talent très jeune et particulièrement intéressant, a produit déjà deux volumes de poèmes, mais la littérature attend encore d'originales manifestations de son talent si le journalisme politique où il s'est fait remarquer ne l'absorbe pas complètement. Il est à désirer qu'il reste fidèle aux Muses.

Aladar Jékei, l'ermite de Koloszvar, s'est éloigné du monde pour mieux entendre les voix de la nature et écouter les chansons de l'âme ; styliste des plus soigneux ; il ne montre que des joyaux.

Odon Jakab; contact ininterrompu avec la nature lui a conservé une étonnante fraîcheur ; ses poésies sont saines et d'une aimable simplicité.

Paul Koroda, *Kozma*, *Atala de Kisfaludy* et *Komocsy*, tous animés d'une égale ardeur, font entendre à peu près la même note. Kozma a fait en outre des poésies politiques très adroites.

Joseph Kiss, d'une tristesse tout orientale, sait habiller d'un style fleuri et plein de recherches les mélancolies les plus profondes. Il est de la force des meilleurs poètes juifs du moyen âge. Ses ballades font entendre une note originale et captivante, unique dans la littérature universelle. Il manie sa langue en maître et ses œuvres sont les ornements de l'édifice littéraire hongrois. Une revue *A ét* (la Semaine), qu'il dirige et où il a su grouper d'excellents écrivains, défend avec entrain les idées modernes.

Palagyi, auteur du *Jeune Novice*, drame philosophique où il expose ses doctrines très sombres, parce qu'il n'aperçoit pas la lumière qui brille au delà de ces ténèbres. Son cœur et ses instincts poétiques les lui feront traverser

Louis Posa, le charmant poète des enfants ; ses chansons font leur joie et en même temps le plaisir de tous les amateurs de poésie.

Jules de Reviczky, le premier parmi les poètes enclins à ne voir la vie que sous des couleurs sombres. Sa vie fut jusqu'à la fin conforme à ses théories pessimistes ; malade, il appelait la mort qu'il avait toujours désirée et trouvait trop lente à venir. Ce fut un grand poète, sachant, quand il le voulait, donner à ses poésies les plus brillantes couleurs. Sa *Mort de Pan* en est un bel exemple.

Rudnyansky est de la même école. Ses accents désolés frappent souvent le cœur.

Eugène Rakosi, un des doyens de la littérature hongroise ; école classique ; auteur dramatique, a entretenu le sentiment du noble chauvinisme dans la patrie toujours en éveil. Son journal, le *Budapesti-Hirlap*, est l'image fidèle de ses opinions profitables pour la patrie et pour les lettres.

Rado, traducteur artiste.

Charles Széchy, ce savant professeur artiste nous permettra de le compter parmi les jeunes. Après une longue et remarquable carrière de poète, après de longs voyages d'études à l'étranger, il est devenu professeur d'art et de littérature à l'université de Koloszvar.

Son œuvre se compose de travaux considérables sur la littérature qui lui ont laissé le temps de produire de charmants poèmes lyriques. Il est l'auteur d'un roman en vers *La belle Hélène*.

Gero Szasz. — Il est le contemporain de *Janos Vajda*, et aussi un de ces lions de 1848 dont la voix profonde retentit vers les infinis de la Liberté. Il a l'extérieur

farouche et superbe du Moïse de Michel-Ange, mais cette apparence imposante cache un cœur sensible aux délicatesses les plus subtiles et les plus tendres.

Président de la Société littéraire de Transylvanie, il a reçu récemment de ses admirateurs une plume d'or dont le métal sera, nous l'espérons, toujours moins précieux que celui dont il forge ses vers.

Szabolcska a la manière de Petofi dans ses œuvres moyennes, mais s'il n'en possède ni les élans ni les fureurs, il a pourtant beaucoup de charme.

Le vieux lion *Jean Vajda* rame en désespéré sur les flots noirs et agités de l'âme. Il vit au milieu des orages et des nuages sombres. Il se console en pensant au repos suprême. Poète de l'amour désespéré, il le traduit en des chansons (à Gina) poignantes.

Jules Vargha est un poète très apprécié par l'Académie.

Le comte *G. Zichy* occupe comme poète un rang élevé dans la littérature hongroise et comme musicien-virtuose possède une notoriété bien méritée dans toute l'Europe.

Cette nomenclature, très incomplète, montre néanmoins combien la poésie est en honneur dans les plaines arrosées par le Danube et la Tisza. Comment s'en étonner ! Partout elle court les champs, de la chaumière au château, en passant par l'auberge. Chaque jour voit naître des chansons, enfants de parents inconnus qui font presque tous leur chemin jusqu'à Budapest.

C'est par centaines qu'on peut les compter chaque année. Qui a fait la musique ? qui a composé les paroles ? Nul ne le sait, mais chacun sait que ce n'est pas le tzigane.

Listz a propagé chez nous l'opinion contraire qui paraît malheureusement admise.

C'est au paysan, au hongrois, que ces compositions doivent être attribuées, et non pas aux tziganes. On compte à peine quelques-uns de ces musiciens qui aient été compositeurs, leur rôle se borne toujours à traduire plus ou moins fidèlement et artistiquement la pensée populaire.

Leur jeu varie suivant le public; habituellement mou et nonchalant quand il s'adresse à la foule, il devient tout à coup énergique et souple quand l'orchestre a reconnu un appréciateur... généreux, les Parisiens peuvent faire cet essai tous les jours.

En terminant ce travail sur les poètes lettrés, je veux dire un mot de celui qui les inspire presque toujours : le paysan, poète et musicien lui-même, et dont les plus grands artistes, comme Petofi, Arany, comme la célèbre tragédienne hongroise *Jaszai*, sont directement issus.

Son esprit très ouvert n'aime pas à borner ses horizons aux limites du village, aussi le voit-on parfois adopter avec entrain les idées les plus modernes.

C'est ainsi qu'il s'est passionné d'une façon très inattendue pour les théories socialistes qui ont fait déjà de nombreux adeptes dans les comitats du centre.

Est-ce l'expression tardive d'un mécontentement dont l'origine remontrait — d'après les uns, — au départ des turcs ? Ceux-ci, dit-on, n'exigeaient qu'une redevance périodique et laissaient aux paysans la propriété de la terre, partagée depuis entre les seigneurs aujourd'hui leurs maîtres. Ou bien, sont-ils curieux d'appliquer les

théories séduisantes exposées avec lyrisme dans les journaux de Budapest ?

En tout cas, ce mouvement n'est pas causé par la misère, il s'est propagé dans la partie la plus hongroise et la plus riche du pays.

On peut y trouver plutôt le besoin d'action qui agite sans cesse cette race vigoureuse, comme c'est le besoin de se dévouer et de souffrir qui a engendré, il y a quelques années et dans la même partie de la Hongrie, la très intéressante secte des Nazaréens. L'influence qu'elle exerce déjà deviendra le contrepoids naturel des velléités d'émancipation et de révolte que suscitent les théories socialistes. Apparue dans le pays vers 1840, ses progrès sont déjà considérables dans les comitats de Csongrad, Békés et Csanad.

On raconte que trois serruriers hongrois revenus de Suisse où ils s'étaient convertis à la religion anabaptiste, propagèrent les idées nouvelles. Ils assurèrent leur succès en choisissant dans la Bible les préceptes qui conviennent le plus au tempérament hongrois.

Sans vouloir entrer dans des détails qui, cependant, seraient intéressants, on peut affirmer que les résultats de cette éclosion sont plutôt heureux.

Les Nazaréens donnent des exemples de bonté, de charité dans la vie ordinaire et leur douce influence aura le meilleur effet sur l'âme des socialistes, prêts, eux aussi, à devenir sectaires dans le mauvais sens.

Entre ces deux extrêmes, il y a, et c'est l'immense majorité, l'admirable fermier hongrois dont nous avons parlé à propos d'Arany et qui, par ses qualités d'équilibre et d'épargne, arrive souvent à l'aisance. Le bon

sens, l'impassibilité et l'énergie qui trouve un élan nouveau dans l'adversité sont ses principales qualités.

La révolution de 1789, qui bouleversa si profondément l'Europe, n'eut sur lui aucune influence, pas plus que ne peuvent l'ébranler les théories socialistes qui semblent s'acclimater auprès de lui.

Un fond de sécheresse et très peu d'imagination sont sa sauvegarde et font de lui la pierre fondamentale de l'édifice hongrois.

Un gouvernement prévoyant cultivera toujours et propagera de plus en plus cette plante absolument conservatrice et qui tient au sol par de si profondes racines; car elle renferme les éléments les plus solides de l'avenir et les germes les plus vigoureux de la gloire et de la grandeur du pays.

POÉSIES MAGYARES

POÉSIES DE PETÖFI

(La traduction de Mme Desbordes-Valmore a déjà fait connaître les œuvres de Alexandre Petöfi, aussi, me suis-je contenté de réunir quelques poésies omises par le traducteur ou qui donnent la caractéristique de son génie.)

LE MATIN NAIT A PEINE

Le matin naît à peine et déjà c'est le soir,
Arrive le printemps et c'est déjà l'hiver.
A peine, ô Juliska, ai-je pu t'entrevoir
Que nos jours sont déjà depuis longtemps liés.

A peine avons-nous joué sur les bras de nos pères
Que nous dormons bientôt auprès de nos aïeuls,
La vie s'est envolée... comme l'ombre du nuage
Passant sur le ruisseau,... souffle sur le miroir.

A LA FIN DE SEPTEMBRE

Dans la vallée, les fleurs restent encore écloses,
Et, devant la croisée, le peuplier est vert.
Mais regarde là-haut, l'approche de l'hiver
Déjà tous les sommets sont blanchis par la neige.
Les chauds rayons d'été brûlent encore mon cœur
Et l'ardeur d'un printemps peut y faire tout éclore.
Mais la grêle a passé dans ma chevelure sombre
L'hiver aux fils d'argent, s'est posé sur ma tête.
La vie s'enfuit ! — les fleurs se fanent !
Viens, ma femme, sur mes genoux
Ton front que je sens là, appuyé sur mon cœur
Demain s'inclinera peut-être vers ma tombe !
Oh ! dis-moi ? si je meurs
Feras-tu à mon corps un linceul de tes larmes !
Ou, pourras-tu quitter pour un nouvel amour
Le nom que tu portais, ce nom qui est le mien ?

Ah ! si tu quittes un jour le long voile de veuve
Prends-le à mon tombeau comme un drapeau de deuil.
Alors, je sortirai du domaine des ombres
Au milieu de la nuit et je l'emporterai,
Et je m'en servirai pour essuyer mes pleurs
Et pour panser les plaies que tu fais à mon cœur
Ce cœur qui, même alors, t'adorera toujours !

·U'IL EST BLEU...

Qu'il est bleu
Le ciel!
Qu'elle est verte
La terre!
a-dessus d'elle, sous le ciel bleu,
.'alouette gazouille gaiement
Son chant évoque le soleil
Et le soleil lui sourit...

Qu'il est bleu
Le ciel!
Qu'elle est verte
La terre!
: verte et ciel bleu, c'est vraiment le Printemps!
Il faut que je sois insensé
Pour rester en ma chambre étroite
Occupé à tailler des vers.

LES FLEURS

Je m'achemine vers les champs
Où, sous l'herbe, les fleurs éclosent.

Fleurs! ô mes belles fleurs!
Que vous êtes chères à mon cœur!
Quand je vous vois, comme auprès de ma belle
Mon cœur est tout ému et mon âme se fond...
Sur mon tombeau, quand je mourrai
Plantez des fleurs !

Puis, je m'assieds près de la fleur
Et longtemps, je cause avec elle,
Je lui dis même, mon amour
Et lui demande si elle m'aime. —
Elle ne répond rien, mais me comprend, je crois.
Elle comprend ce que je dis...
Sur mon tombeau, quand je mourrai
Plantez des fleurs!

Qui sait?... le parfum est peut-être
Le vrai langage de la fleur ?
Incompris, car il ne va pas
A travers la chair, aux oreilles,
Le corps sent, mais ne peut entendre
Ces voix toutes spirituelles...
Sur mon tombeau, quand je mourrai
Plantez des fleurs.

Mais oui, le parfum de la fleur
Est sa parole, c'est son chant.

Si, de mon être matériel
Au tombeau je suis séparé,
Je ne sentirai plus, j'entendrai
Le doux chant qu'elle me murmure...
Sur mon tombeau quand je mourrai
Plantez des fleurs.

Parfums de fleurs et chants de fleurs
Vous serez là pour me bercer,
Et vos si tendres harmonies
Dans les printemps m'endormiront...!
Jusqu'au printemps qui va venir
Mon cœur jouira de ce doux rêve.
Sur mon tombeau, quand je mourra.
Plantez des fleurs.

HEUREUSE NUIT

Heureuse nuit, je suis avec ma rose...
Dans le petit jardin nous nous divertissons,
Le silence est partout. Seuls quelques chiens aboient...
Là-haut au firmament
Belles... féeriquement
Brillent, la lune, les étoiles.

Je n'eusse jamais fait qu'une piètre étoile;
Dieu sait si j'aurais pu rester au haut du ciel!
J'aurais abandonné le ciel,
Et, à la nuit venue,
Je serais descendu
Ma rose adorée, près de toi.

DEPUIS BIEN LONGTEMPS

Depuis bien longtemps Dieu flagelle le Hongrois,
Celui-ci ne sait pas quel est son avenir...
Verra-t-il sur la terre briller un jour heureux?
Doit-il rire ou pleurer?... Il ne peut le savoir.

Mais si Dieu a plongé le pays dans la peine
Il lui donne de quoi oublier son chagrin. —
Où est un vin meilleur, où, de plus jolies femmes,
Qu'entre les frontières hongroises?

Vite, une belle, une belle sur mes genoux!
Que je l'étreigne fort entre mes bras noués,
Que j'aspire son âme en mes brûlants baisers
Et que je sois conscient de mes soucis amers!

Et ce vin! Hé! ce vin?... vite qu'on me l'apporte!
Que le verre pleure en moi ses larmes vermeilles,

Larme vermeille, flèche rougie de Dieu
Qui ressuscite les morts mêmes !

Et toi, tzigane? — Allons joue, je te paierai bien,
Mais joue bien ! de façon que se brise mon cœur,
Et brise-le de joie, brise-le de douleur...
C'est ainsi — quand même ! — que le Hongrois s'amuse !

UN MARCHÉ

— Berger, mon gars, pauvre berger,
Cette bourse grosse est pleine d'or
Je t'achète ta pauvreté...
En plus... donne ta bien-aimée.

— Si cet argent n'était que l'arrhe
Et cent fois plus gros le pourboire,
Si, en plus, on donnait le monde...
Je ne vendrais cependant pas ma bien-aimée.

UNE IDÉE ME TOURMENTE

Une idée me tourmente :
Mourir au lit sur des coussins,

Lentement se faner, comme la fleur se fane
Dévorée par le ver qui sourdement la ronge,
S'éteindre peu à peu pareil à la bougie
Oubliée par hasard dans une chambre vide...
Epargnez-moi, Seigneur, une pareille mort,
Non, ne me donnez pas une mort semblable !
Que je sois plutôt l'arbre écrasé par la foudre
Ou bien déraciné par la fureur des vents,
Que je sois le rocher emporté dans la plaine
Par le tonnerre grondant qui secoue terre et ciel.
Quand toutes les races esclaves,
Lassées du joug trop lourd, s'en iront par les champs
Le visage empourpré, serrant des drapeaux rouges
Sur lesquels on lira cette devise sainte :
Liberté pour tout l'univers!
Et cela, ils le sonneront...
De l'est à l'ouest ils sonneront
Ils heurteront la tyrannie.
C'est alors que je veux mourir,
Mourir sur le champ de bataille
C'est là, que de mon cœur coulera un sang jeune.
Si mes lèvres mourantes chantent l'hymne joyeux
Que mon chant soit couvert par le bruit des aciers,
Par le son des clairons, le fracas des canons,
Et que, franchissant mon cadavre,
Des étalons tout essoufflés
Volent au galop vers la victoire,
Et qu'on me laisse-là, écrasé sous leurs pieds.

Là, on ramassera mes os dispersés,
Quand viendra le beau jour des grandes funérailles !
Quand au son des fanfares funèbres et solennelles,
Et sous les étendards voilés de crêpe noir,
On mettra les héros dans un même tombeau ! —
Héros! tombés pour toi ; — ô sainte Liberté !

DIEU! QUE LE MONDE EST GRAND!

Dieu que le monde est grand!
Que tu es petite ma colombe,
Mais si je puis te posséder
Pour le monde ne te donnerai!

Tu es le soleil, moi la nuit
La nuit remplie de ténèbres;
Ah! si nos cœurs pouvaient s'unir
L'aube vermeille se lèverait pour nous.

Ne me regarde pas, baisse, baisse les yeux,
Leurs rayons me brûlent le cœur...
Mais tu ne m'aimes pas, je sais :
Mieux vaut que leurs feux le consument !

TRISTE NUIT

Il est minuit bientôt et je ne puis dormir,
Car mes soucis cuisants je ne peux les chasser.
Que serai-je ? Que va devenir ma patrie ?
Cette double question me ronge toujours l'âme.
N'ai-je donc pas assez de mes propres soucis
Que tu m'agites, encor, amour de la patrie ?

Toujours ce sera donc le destin du poète
De ramer malgré tout sur la mer orageuse ?
Quoi ! ce serait en vain que le canot sauveur
Les ait ravi aux flots et conduit à la plage
Si mon tourment consiste à pleurer sur le sort
De ceux qui ont été abandonnés à bord.

Père ! Père !... pourquoi m'as-tu fait instruire ?
Que ne m'as-tu laissé diriger la charrue !
Le livre est habité par une fée trompeuse
Quand tu l'ouvres... soudain, elle te prend le cœur
Et l'emporte au galop vers la plus belle étoile
Puis, — le jette d'en haut au lieu de le descendre.

Mieux vaut fixer des yeux le soleil que le livre !
Son éclat éblouit et obscurcit la vue
Mais le livre, au contraire, renferme tout un monde
Qui donne à nos regards une vue plus profonde,

Nous approche de tout... Ah ! tout parait plus beau
Quand c'est de loin qu'on le regarde!

Pourquoi donc ai-je appris? Que ne suis-je resté
Laboureur ainsi que l'avait voulu le ciel!
Je ne souffrirais pas ces tristes insomnies
Qui visitant mes nuits, les rendent infinies.
Comme un oiseau, le rêve, au-dessus de mon âme
La bercerait souvent de ses douces chansons...

Si j'étais laboureur, ou, si j'étais le pâtre
Qui, loin, dans la Pousta, vit comme un solitaire;
Tandis que son troupeau va quêtant la pâture,
Lui, se met à l'abri sous l'ombre des buissons.
Et, certain que personne ici ne peut l'entendre
Pour son propre plaisir, il joue du chalumeau,

Dimanche, frais vêtu, il court à la chaumière
Où l'attend la belle qui l'aime.
Elle est fraîche, bonne et vive à la besogne,
D'un printemps né d'hier elle a les tendres charmes.
Il donne un baiser qu'on lui rend... il est heureux
Et croit que l'univers est heureux comme lui.

JE SUIS DEBOUT

Je suis debout au milieu de la plaine
Planté droit comme une statue,
Une paix de tombeau s'étend sur la pousta
Comme le linceul sur un mort...
Très loin de moi, un homme fauche,
Il s'arrête à présent...
Il aiguise sa faux....
Le petit bruit qu'il fait ne vient pas jusqu'à moi,
Et je vois seulement le mouvement du bras.
Maintenant, le voilà qui se tourne vers moi...
Ses yeux m'ont rencontré, les miens ne bougent pas :
A quoi peut-il croire que je pense ?

LE JUGEMENT DERNIER

J'ai feuilleté l'histoire et j'en suis à la fin.
Qu'est-ce l'histoire humaine ? un long fleuve de sang
Descendu des rochers ténébreux du passé
Et, coulant tout d'un trait, sans arrêt, jusqu'à nous.

Vous le croyez fini ? — Son flot qui roule encore
Ne va se reposer qu'au fin fond de la mer...
Dans une mer de sang se perd le fleuve rouge.
— Je vois venir des jours affreux, épouvantables,
Tels qu'on n'en vit jamais ; et, la paix d'à présent
Est le calme glacé, précurseur de l'orage,
Dont les coups répétés vont ébranler la terre.
Je vois ton voile noir, mystérieux destin,
Eclairé par le feu de mes pressentiments
Je peux voir à travers et ce que j'aperçois
Me remplit d'épouvante et m'égaie à la fois.
Et, j'en jouis follement! Le seigneur des batailles
A repris sa cuirasse et le glaive à la main,
Monte sur son cheval, par les mondes lointains
Il passe — et les provoque à la lutte suprême.
Deux peuples seulement seront alors sur terre!
Les bons et les méchants se verront face à face
Les bons toujours vaincus, vaincront cette fois,
Ce premier triomphe leur coûtera du sang,
Une mer de sang! — Mais qu'importe cela :
Voilà le jugement que Dieu nous annonça
Par les lèvres de ses prophètes.
Après le jugement, commenceront la vie
Et l'éternel bonheur. Nous pourrons les goûter
Sans que monter au ciel il nous soit nécessaire,
Puisque le ciel, alors, descendra sur la terre.

CRÉPUSCULE

Le soleil est semblable à la rose fanée
Dont la tête, très bas, se penche sur sa tige.
Ses pétales, rayons pâlis,
Avec un doux sourire tristement se dispersent.

Autour de moi le monde est muet, silencieux,
Et l'on n'entend au loin que la cloche du soir,
Ce son lointain et pur semble venir du ciel,
Il est comme la voix entendue dans le rêve.

Recueilli, je l'écoute avec attention,
Oh! cette voix rêveuse me fait tant de bien!
Dieu sait ce que je sens, ce que je ne sens pas!
Dieu sait où mes pensées vagabondes s'envolent.

LE CIEL ÉTOILÉ

Couché sur le tapis vert foncé de la terre,
Je regarde, rêveur, le ciel bleu foncé,
La clarté argentée ou dorée des étoiles
Descend jusque sur moi auréolant ma tête.

Mon âme s'est baignée dans ces flots radieux,
Et, lavée maintenant des souillures terrestres
Elle s'en va planer, pure, dans les hauteurs
Cherchant le ciel.

La terre dort, son sommeil est paisible et profond,
Seul, un petit murmure a frappé mon oreille.
Peut-être un moucheron passa-t-il près de moi?
Est-ce le roulement lointain de quelque fleuve?
Ou la foudre gronda là-haut dans les nuages
Dont le bruit affaibli arrive jusqu'à moi?
Ou n'est-ce pas le chant suprême de mon âme
Venu des astres?

Vole, mon âme, vole chez ces astres lointains,
Perce de ton regard leur voile énigmatique
Que Dieu tissa peut-être de sa droite mystique.
Œuvre de sa raison? ou bien de son caprice?
Observe-les, mon âme, observe les étoiles
Et puis regarde encore ce qui est au-dessus,
Et viens me retrouver, bien vite à tire d'ailes,
Que je t'interroge sur elles.

Je dirai : Qu'as-tu vu ? — Là haut vit-on aussi?
Si oui, est-on troublé, triste comme sur terre ?
Existe-t-elle aussi la justice sévère
Qui sait récompenser, ou punir, ou venger?

Mais qu'importe cela, je veux d'abord savoir
Une chose, une seule, apporte une réponse :
Existe-t-il des cœurs? Et, dans le fond des cœurs
La flamme de l'amour?

Là, si l'on peut aimer, ah! je veux y courir
Prier de tout mon cœur afin d'y parvenir.
Mais si je ne dois pas y rencontrer d'amour,
Alors, adieu, adieu étoiles radieuses,
Malgré tous ses chagrins la terre est bien plus belle
Et quand viendra la mort, que ce soit le néant!
L'amour remplace tout, mais l'amour rien ne peut
Jamais le remplacer.

HOMÈRE ET OSSIAN

Où sont les Hellènes? où les Celtes?
Ils sont anéantis! pareils
A deux cités qui furent jadis
Englouties par le flot des mers,
Mais dont le haut des tours domine encor les eaux,
Homère et Ossian sont ces cimes altières.

L'un était mendiant, l'autre fils de roi,
Quelle origine différente!

Un point pourtant les rapprochait :
Tous deux avaient perdu la vue.
Peut-être que ce feu qui consumait leur âme,
Ou l'éblouissement que leur donna la gloire,
Ota de leurs yeux la lumière!

C'étaient de grands esprits; quand leurs doigts sorciers
Touchaient les cordes de la lyre
Un monde était créé, comme à la voix de Dieu
Devant les yeux surpris des hommes,
Monde merveilleux de beauté,
Vraiment superbe de grandeur.

Ici, entendez-vous Homère?
Dans ses chants, la voûte céleste
A le rire des joies sereines;
On voit la pourpre du matin
Et les rayons d'or du midi
Descendre et venir caresser
Les vagues blondes de la mer,
Ses îles vertes et fleuries,
Voient les dieux se mêler aux hommes
En un aimable et doux accord,
Jouant tes jeux, amour incomparable.

Et là, voyez-vous Ossian?
Dans l'éternel brouillard des océans du Nord,
Sur l'aride rocher et mêlé à l'orage
Son chant a retenti dans la nuit sans contour.

Et la lune se lève
Comme un soleil couchant
Plongé dans la pourpre sanglante.
Et sa rude lueur éclaire les grands bois
Où font manœuvrer leurs armées
Les ombres tristes, désolées
Des héros massacrés sur les champs de bataille.
Tout ce qui est limpide,
Tout ce qui est fleuri,
Est dans tes chants, Homère, aïeul des mendiants,
Tout ce qui est sombre et glacé,
Ce qui est noir et désolé
Dans les tiens, Ossian, ô descendant des rois!

Allez toujours, chantez!
Pressez le luth, le divin luth,
O Homère! ô Ossian!
Et, les années peuvent venir,
Les siècles, les milliers d'années
Qui écrasent tout sans pitié,
Vous resterez sacrés pour elles.
Malgré le souffle de la Mort,
Sur vos cheveux blancs les lauriers
Garderont leur feuillage vert.

POÉSIES DE JEAN ARANY

J'AI DÉPOSÉ MON LUTH

J'ai déposé mon luth, qu'il se repose enfin!
N'attendez plus de moi de chants ni de poèmes,
Je ne suis plus, hélas! ce que j'étais jadis
Car j'ai déjà perdu le meilleur de mon âme [1],
Le feu ne brûle plus, il n'a plus d'étincelles,
Et sa flamme n'est plus que de l'arbre brûlé,
Où es-tu? Qu'es-tu devenue,
Douce jeunesse de mon âme!

Un autre firmament me donnait ses sourires,
Et la terre marchait en manteau de velours
Et l'oiseau gazouillait en chacun des buissons
Quand ses lèvres en chantant commençaient à s'ouvrir...
Le frais zéphyr du soir était plus embaumé
Et les fleurs dans les champs semblaient plus colorées...
Où es-tu? Qu'es-tu devenue
Douce jeunesse de mon âme!

[1] Petöfi, son ami, mort sur le champ de bataille.

Ce n'est pas seul ainsi qu'autrefois je chantais!
Ensemble nous pressions les cordes,
Et nos regards amis, avec souci de l'art,
Suivaient les doigts sur l'instrument.
Mon âme s'embrasait aux feux de ses transports
Toutes ces flammes s'unissaient.
Où es-tu? Qu'es-tu devenue
Douce jeunesse de mon âme!

Oui, nous avons chanté l'espoir en l'avenir,
Et nous avons versé des pleurs sur le Passé.
Nous avons fait briller l'auréole de gloire
Sur le peuple et sur la patrie.
Et, chacun de nos chants s'ajoutait au feuillage
De sa couronne de lauriers.
Où es-tu? Qu'es-tu devenue
Douce jeunesse de mon âme!

Nous avons espéré que sur notre cercueil
La renommée viendrait, un jour, s'asseoir,
Nous rêvions que la Patrie, la race
Vivant dans l'avenir, se souviendrait de nous,
Nous croyions, vain espoir! que nos lauriers gagnés
Un de nos descendants pourrait nous les donner...
Où es-tu? Qu'es-tu devenue
Douce jeunesse de mon âme!

Qu'es-tu donc, maintenant, ô chant abandonné?
Peut-être seulement l'âme des chants passés

Qui, fantôme attristé et planant sur les tombes
Revient errer parmi les morts!
Ou, peut-être, un linceul ornementé, fleuri?
Ou la voix qui résonne dans le désert obscur?
Où es-tu? Qu'es-tu devenue
Douce jeunesse de mon âme!

J'ai déposé mon luth, je le trouve trop lourd.
Qui donc écouterait mes chants mélancoliques?
Qui pourrait se réjouir de voir la fleur fanée
Sur une tige desséchée...?
Seulement sur le rameau mort,
La fleur survit un seul instant encore.
Hélas! je sens que tu n'es plus
Douce jeunesse de mon âme!

L'INTÉRIEUR FAMILIAL

C'est le soir, c'est le soir, et tout est en repos.
Le feuillage du mûrier fait une tache noire...
Le moucheron bourdonne et rencontrant le mur
S'y heurte et puis se tait tout aussitôt après.
Puis, comme si les mottes étaient munies de pieds,
Des crapauds paresseux se trainent sur la terre,
La chauve-souris vole en frôlant l'avant-toit

Et, dans la vieille tour, la chouette gémit.
La forme d'une vache met du blanc dans la cour.
— La ménagère vient de la traire —
Calme, elle rumine, sa race est douce et bonne,
Mais son veau affamé la frappe de ses cornes...
Puis une chatte passe en cherchant des insectes,
Son allure est prudente, le corps tiré en long
Elle s'arrête, inspecte à l'entour et se hâte
Et d'un seul saut bondit dans la petite entrée.

La porte est grande ouverte et la flamme de l'âtre
Jette des lueurs sur la haie.
Devant la porte, un chien étalé sur le ventre
Et les pieds sur le seuil tend le cou par ici.
Dedans, la ménagère, calme, écrème du lait;
Elle en donne à goûter à son fils qui l'implore,
Et, parmi les enfants, comme entre des étoiles,
Se jouent de purs rayons de la lune argentée.

Une fille élancée jette au feu des sarments,
C'est l'ainée, la plus belle, l'étoile du matin,
Elle chauffe son fer, sa robe est achevée,
Il faut la repasser, c'est demain jour de fête.
Les petits autour d'elle, écoutant une histoire,
Trient des fèves, des pois, en font claquer l'écorce
Qu'ils précipitent dans le feu
Et la flamme attisée éclaire leurs faces rondes.

Le cadet veut du pain et le mâche à présent
Agitant un brandon qui fait des raies de feu.
L'aîné lit, sérieux, sans s'occuper des autres,
Le gars sera pasteur [1], bientôt vous le verrez,
C'est du moins ce que dit son père,
Mais il n'aime guère les prières,
Et prend plus de plaisir aux vers et aux chansons,
Il tente d'en composer même.

Mais la pioche a heurté, déposée par le maître,
Qui vient suspendre au clou sa besace rayée,
La marmaille s'approche, se met à la fouiller
Pour y trouver des miettes oubliées des oiseaux.
En y plongeant la main, l'un d'eux crie effrayé :
C'est le diable! ou sinon, bien sûr, un petit lièvre!
Quelle joie! on n'en pourra dormir de la nuit!
On entasse sur lui des feuilles de légumes.

A tous, le maître dit : Bonsoir!
S'assied pour reposer son corps endolori
Puis, il s'essuie le front de sa manche terreuse,
Ce front qu'a labouré la charrue de la vie.
Mais il voit près de lui un de ses frais boutons
Et les rides si sombres lentement s'aplanissent.
Il plonge dans le feu la pipe qui console
Et, de ses doux propos, sa femme le fait rire.

[1] Pasteur protestant.

Mais, sans plus s'attarder, la bonne ménagère
S'empresse à servir son seigneur
Approchant au milieu la grande table-chaise
Elle y place des mets très simples.
Elle a déjà mangé, les enfants n'ont plus faim...
Mais le mari la presse : « Approche-toi, chérie,
Le plat semble meilleur quand tout le monde y goûte. »
Et il donne aux petits une aile ou un pilon.

« Mais qui frappe? Va voir, Sarah, ma bonne fille.
— Un mendiant qui demande asile pour la nuit.
— Eh bien, recevons-le puisqu'il est sans abri
Il a dû tant souffrir devant les portes closes! »
C'est un estropié; il souhaite le bonsoir:
« Que le Seigneur bénisse ce que vous mangez,
Et votre maître aussi, » dit-il en terminant.

« Merci, répond le maître, prenez-en votre part
Mère, rajoute au plat, s'il ne peut plus suffire »
Puis, il l'invite alors à s'approcher près d'eux.
Celui-ci se défend et fait quelques manières...
Mais le plat savoureux calme bientôt leur faim.
Et leur soif s'apaise à l'eau claire du broc.
On ne souffle pas mot pendant le temps qu'ils mangent,
C'est l'habitude, ainsi, chez le peuple hongrois.

Mais lorsque le repas est enfin terminé
La voix du mendiant se fait plus assurée
Il parle lentement comme un ruisseau qui coule
Plus il va, plus la voix grandit, devient plus forte,
Le fils aîné, lui-même, a refermé son livre,
Le visage attentif, il avance, il avance,
Et quand le mendiant a fini de parler,
Il le supplie de raconter encore un conte.

Sévèrement, le père dit : « Ce n'est pas un conte. »
Le passant le regarde et reprend la parole,
Un silence pieux pend alors à ses lèvres
Toute la maisonnée, surtout la jeune fille ;
Sans qu'on l'entende et sans qu'on puisse s'en douter.
Rougissante, à l'aîné, elle parle tout bas :
Voilà trois ans qu'elle n'a eu de ses nouvelles,
Elle attendra encore un an pour se marier.

Il est tard, il est tard, le feu ne brille plus
Il agite mourant ses paupières de cendres.
Les enfants ont sommeil, l'un d'eux depuis longtemps
Dort, la tête inclinée, sur le sein de sa mère.
L'hôte parle bien moins et pense plus longtemps,
Seul le ronron du chat vient remplir ses silences.
Puis, on étend à terre la paille frissonnante
Et le grillon reprend son silencieux royaume...

DIFFÉRENCE

Jeunesse apporte du malheur, mais jeunesse aussitôt l'emporte
Si l'infortune l'a gâtée, l'heureux hasard peut la refaire,
Les vieux ans... années de misères
N'emportent plus jamais, mais apportent toujours.

LE PAPILLON

Papillon vert comme la feuille
Arrachée, chassée par le vent
Ne voltige plus sur les fleurs
Mais bat l'aile dans la poussière.

Son pourpoint n'est pas de velours
Poudré, brillant, cuirassé d'or,
Il vit son époque de fleur
Mais son costume est sans couleur.

Il a vu le soleil quatre ou cinq fois peut-être
Et puis, il a goûté l'amour,
Il sème, à présent, l'avenir
Sans craindre le pied du passant.

Pauvre être, si je t'écrasais,
Toi, tes enfants seriez finis.
Il est si confiant à terre,
Pourquoi broyer l'insouciant ?

Vis, pavillon, vis ton été qui passe
Tu n'as peut-être plus qu'un ou deux jours à vivre...
L'orage peut venir!... Tout à coup tu mourras
Par la gelée, la pluie ou par les vents trop froids.

Remercie-moi d'avoir baissé
Mon regard vers la terre au lieu de le lever
Si je l'avais tenu fièrement en l'air
Je t'aurais, sans doute, écrasé.

Mais, pourquoi regarder là-haut
Ce beau monde qu'un brouillard voile ?
Je ne vois point l'oiseau du ciel
Seulement toi et la poussière.

Mon œil n'aperçoit pas l'alouette qui plane,
La lumière bénie du firmament l'aveugle
Mais sur la teinte grise, terne, décolorée
De la terre, sa mère, il vient se reposer.

Mon mauvais sort et le malheur
Du ciel m'ont jeté sur la terre.
Mais au lieu de semer des graines d'espérance
Je cherche seulement où je puis reposer.

TRENTE ANS APRÈS[1]

Souvent, même à présent, tu visites mes rêves,
Déja vieux au tombeau, tu n'y peux reposer,
Des mains pieuses n'ont pas pu t'ensevelir
Ta forme est toujours là sans qu'on l'ait enterrée.

Si nous avions la foi des Grecs et des Romains
Là où tu succombas brûlerait un autel;
Alors, depuis longtemps, devenu Dieu, toi-même.
Dans le palais des dieux tu boirais le nectar.

Mais, par le poids du temps qui grandit et qui passe
Et qui nous affaiblit, tu redeviens plus fort,
De ce que tu donnas, rien ne s'est perdu.
Tu vas de fils en fils idée fondamentale.

[1] En souvenir de Petöfi disparu sur le champ de bataille.

Mais moi qui vécus avec ton esprit, ton corps,
Je suis triste, et rageur je me demande encore
Si ton grand cœur saigna sous la lance cosaque,
Si ta tête s'ouvrit sous la hache valaque.

LA CONFRONTATION DEVANT LE CADAVRE

Dans le sombre bois de Radvàny
Beno Barczy est trouvé mort
Un long poignard aigu est planté dans son cœur.
« Par Dieu! cela démontre assez
Qu'il a été assassiné! »

Dans le château le fait porter son père.
On le dépose là dans l'ombre du palais,
On ne le couche pas, on ne le lave pas,
Il reste là, des jours, sanglant comme il était,
Sur un simple lit de parade.

Quatre archers le gardent, debout :
« Que nul ne passe cette porte,
Si sa mère ou sa sœur venaient
Pour le pleurer qu'elles s'en retournent!
Malheur au vivant qui me désobéirait! »

Les femmes par les appartements
Etouffent leurs gémissements,
Lui, de son sceau convoque auprès du corps
Pour saisir un soupçon, comme saisit la buse,
On aura l'assassin si la plaie saigne alors.

Le palais est couvert de draperies funèbres
Le soleil de midi n'y peut lui-même entrer,
Debout devant le corps, le juge officiel,
Et les cierges, les croix, le prêtre canonique,
L'endroit est éclairé d'une lueur jaunâtre.

« Que ses ennemis viennent ! il en avait peut-être »
Et tous ceux que le père a désignés s'avancent,
Mais, c'est en vain, la plaie ne veut pas se rouvrir
Quand, tour à tour, ils ont passé devant le corps.
« Son assassin n'est pas celui-ci..., ni cet autre.

— Alors qui ? fait Barczy, le visage très sombre,
Le sang de mes aïeux coulerait sans vengeance ?
L'assassin est ici. Jusqu'à ce que mon sceau
Ait gravé son forfait tout au fond de mon cœur,
Je les suspecte tous... tous les êtres vivants !

« Qu'ils avancent aussi, maintenant, ses amis. »
Les jeunes chevaliers défilent un à un,
Affligés à la vue du sang de ce héros
Qui n'a pas pu périr sur le champ de bataille.
Ils sont passés... Benö ne saigne pas encore.

« Que toute la cour vienne ! les petits et les grands,
Et tout le village de Barcz! » Tous y passent,
Tous en versant des pleurs, tous en le regardant
Et regardant aussi tristement leur seigneur...
Mais la plaie n'est encore mouillée que par les larmes!

« Qu'on appelle sa mère et sa sœur jeune vierge! »
Avant d'entrer déjà la fille pousse des cris,
La mère en gémissant tombe, étreignant son fils,
Mais le mort ne sent rien de tout ce qui se fait,
Et le sang reste noir, tache sombre la plaie.

« Et, qu'après tous ceux-ci, vienne sa bien-aimée! »
Sa fiancée secrète Abigél Khun
S'approche, son œil brille et fixe le poignard
Son visage est de marbre, ses pieds sont immobiles...
Soudain la plaie rougit et le sang s'en échappe!

Elle ne pleure pas, elle ne gémit point,
Mais on la voit saisir sa tête entre ses mains.
C'est effrayant ce qui s'y passe!
Le sang, dans tous les cœurs, est glacé par l'effroi.
« Fille! c'est toi qui as assassiné mon fils! »

Deux fois, il le lui dit ; elle, comme charmée,
Ecoute et balbutie les paroles suivantes :
» Benö Barczy ?... Mais non, je ne l'ai pas tué,
J'en prends à témoin Dieu et toutes ses armées,
Mais, le poignard, c'est moi qui le lui ai donné.

« Il avait tout mon cœur, mon amour lui prouvait
Qu'entre nous ne pouvait plus s'élever d'obstacle;
Pourquoi donc voulait-il m'obliger à l'aveu ?...
Si tu dis non, fit-il, je mets fin à mes jours...
Va, donc ! dis-je, et gaiement lui tendis ce poignard. »

Sauvage, elle saisit le poignard dans la plaie
Tandis que son œil lance une étrange lueur.
Riant, pleurant, elle le fait haut scintiller
Puis s'enfuit en sifflant comme un épervier
Avant qu'on ait osé porter la main sur elle.

Dans la rue grande ouverte, on la voit s'élancer
Et sans confusion, y danser, y chanter,
Et sa chanson est gaie. « Il était une fois
Une vierge qui jouait avec les gars
Ainsi que fait le chat avec la souris ! »

JUSQU'A LA FIN

Le luth, le luth
Presse-le sur ton cœur,
Jusqu'à la mort
Tes doigts peuvent encore
Le faire vibrer et te donner
Consolation — Mélancolie.

Quoique le vin, l'amour
Ne brûlent plus ton sang,
Ne le dépose pas.
Ce n'est pas seulement pour toi
Que de la main de l'infortune
Sont tombées tristesses et joies.

Cette vie te semblera belle
Si, jusqu'à la fin tu ménages
Ce qui t'en reste.
Mais lorsque s'approche l'automne
Et que les feuilles vont tomber
Ne vas pas désirer l'été.

Si tes espoirs sont en poussière,
Si le soleil ne monte plus
Même à mi-chemin, dans ton ciel,
Sache jouir de ce qui est gai.
Tes tristesses, dissipe-les
Et, toi-même, sois moins morose,

Et ne crois pas que de ton luth
La vigueur ait diminué,
Tu n'as changé que ta manière,
Et, si celle-là te contente,
Tu trouveras encore souvent
Une grande joie dans tes chants.

Sans auditeurs, ou devant eux
Dis toujours comme le bon Dieu
T'inspire simplement à dire,
Même si, faible et sans écho,
Comme le chant de la cigale
En été, s'achève ton chant.

NE ME REGARDE PAS

Ne me regarde pas avec des yeux si sombres
Fidèle compagne de ma vie,
Pareil au nuage d'automne
Dont l'ombre glisse sur les champs,
Que ton regard soit doux et fais-moi un sourire,
L'homme a les soucis de la vie.

Quand ton ami découragé
N'a plus de rires sur les lèvres,
Quand l'orage l'a menacé
Si tu vois son front s'assombrir
Que ton cœur n'en soit point blessé,
L'homme a les soucis de la vie.

Donc, que ton regard soit moins sombre
Même, si dehors, l'orage gronde ;
Ce petit nid seul est très doux
Et toujours intact pour nous,
D'un cœur léger, je supporte mes maux
L'homme a les soucis de la vie!

MADAME ÁGNES

(BALLADE)

Madame Ágnes, au ruisseau
Lave, lave son drap blanc.
Son drap blanc taché de sang
Fuit avec l'onde qui court,
Père de miséricorde, au secours!

Les gamins se sont approchés :
« Madame Ágnes que lavez-vous !
— Ah! ah! c'est le sang de ma poule
Qui a taché mon drap de rouge. »
Père de miséricorde, au secours!

Et, les voisines d'accourir
« Madame Ágnes, et ton mari ?
— Mon étoile est là endormie,
N'entrez pas, il va s'éveiller. »
Père de miséricorde, au secours !

Le hajdu[1] paraît. — « Dame Ágnes
Viens que je te mène en prison.
— Haj ! colombe, puis-je partir
Avant d'avoir lavé ma tache ! »
Père de misésicorde, au secours !

Le cachot est noir et profond
Il s'y glisse à peine un rayon,
Un rayon, ce soleil des caves —
La nuit est peuplée de fantômes
Père de miséricorde, au secours !

Pauvre Ágnes toute la journée
A contemplé ce petit monde[1]
Son regard fixe les rayons
Qu'un œil seul peut tous contenir,
Père de miséricorde, au secours !

A peine se retourne-t-elle
Que des spectres dansent près d'elle,

[1] Gendarme du Comitat.

Si ce rayon n'existait pas
Elle croit qu'elle deviendrait folle
Père de miséricorde, au secours !

Mais le temps s'écoule et bientôt
S'ouvre la porte du cachot
Et, Ágnes devant la justice
Se redresse avec dignité.
Père de miséricorde, au secours !

Elle s'arrange et se fait belle
Et pose avec soin son fichu,
Elle peigne ses noirs cheveux
Pour ne pas paraître une folle !
Père de miséricorde, au secours !

Quand elle entre, à la table verte
Des vieux respectables alignés
La regardent avec pitié
Sans courroux ni mauvaise humeur.
Père de miséricorde, au secours !

« Ma fille Ágnes qu'as-tu fait ?
On t'accuse d'un grand forfait
Et celui qui commit le crime
Ton amant t'accuse lui-même. »
Père de miséricorde, au secours !

« Demain, il meurt sur l'échafaud
Lui, l'assassin de ton mari.
Jusqu'à ta mort, au pain, à l'eau
Emprisonnée, tu souffriras.....! »
Père de miséricorde, au secours !

Dame Ágnes regarde autour d'elle
Craignant d'avoir perdu l'esprit,
Mais elle comprend ce qu'on dit,
Elle comprend, donc n'est pas folle.
Père de miséricorde, au secours !

Mais ce qu'on dit de son mari
Lui semble vraiment inouï,
Et, ceci seul lui paraît clair
Qu'elle ne s'en ira jamais !
Père de miséricorde, au secours !

Elle sanglote, elle gémit
Répandant des torrents de larmes,
Rosée qui goutte au bord des lis
Ou perles d'eau au col des cygnes...
Père de miséricorde, au secours !

« O Seigneurs, ô vénérés maîtres!
Je vous le jure, ô Seigneuries!

J'ai un travail à la maison
Que ne puis finir en prison. »
Père de miséricorde, au secours !

« Car ils sont tachés mes draps blancs
Il me faut bien laver ce sang
Et si le linge reste impur
Alors que vais-je devenir ? »
Père de miséricorde, au secours !

Graves, les juges se regardent
Entendant cette plainte étrange ;
Ils font silence et seulement
Leurs yeux prononcent la sentence.
Père de miséricorde, au secours !

« Retourne chez toi, pauvre femme,
Et va blanchir tes draps tachés
Va chez toi et que Dieu te donne
La force pour y travailler. »
Père de miséricorde, au secours !

Et dame Ágnes à la rivière
Va de nouveau laver ses draps,
Ses draps blancs, draps immaculés
Qui fuient avec l'onde qui court.
Père de miséricorde, au secours.

C'est en vain que le linge est blanc
Et sans souillure maintenant,
Car Agnes le voit toujours
Tel qu'il était en *cette* nuit.
Père de miséricorde, au secours!

Tôt le matin et tard le soir,
Elle est à l'eau, près de sa chaise,
Les vagues font mouvoir son ombre,
La brise joue dans ses cheveux.
Père de miséricorde, au secours!

Et dans les nuits de clair de lune
Quand miroite l'eau du ruisseau
Avec un continuel murmure,
Son battoir blanc se voit de loin.
Père de miséricorde, au secours!

Les années succèdent aux années,
Sans relâche, l'hiver, l'été,
Son teint rosé brûle au soleil,
Le froid bleuit ses blancs genoux.
Père de miséricorde, au secours!

Et ses cheveux frisés blanchissent
Ne sont plus noirs comme jadis,

Les rides çà et là se creusent
Sur la fraîcheur de son visage
Père de miséricorde, au secours !

Et, madame Ágnes, au ruisseau
Lave, lave ses vieux chiffons
Et les loques de ses draps blancs
Que la vague farouche emporte,
Père de miséricorde, au secours !

EN AUTOMNE

Journée fraîche, triste, automnale
L'ennui s'est installé chez moi ;
Comme l'oiseau captif est triste
Ainsi mon chant se tait, à froid.
Que faire alors ? — lire peut-être...
Va, Homère, avec ton ciel pur.
Va, aujourd'hui... Viens, Ossian
Avec tes chants brumeux, crépusculaires.

Oui, le ciel pur me ferait mal
Et le miroir poli, souriant de la mer,
En d'aimables pays tous remplis de soleil...
Oui, ce tableau me ferait mal,

Voile azuré tendu sur les lointains des monts
Barque dorée qui tranche dans sa course
Les flots pourprés... viens, Ossian,
Avec tes chants brumeux, crépusculaires.

Tantôt l'azur des monts où Zeus à sa demeure,
Tantôt les teintes vertes d'îles souriantes
Tout est feuillage en haut, en bas tout est feuillage
Bosquets ombreux, jardins pleins de rumeurs
Champs que viennent baigner les vagues,
Troupe écumante, rubis blancs...
Quel spectacle ! viens, Ossian,
Avec tes chants brumeux, crépusculaires.

Couronnant les bois, les buissons
Fument des toits hospitaliers,
Là, des héros la belle race
Sacrifie et gaiement entoure les bûchers,
Les vierges et les gars dansent au son du luth
Et, la coupe remplie, douce comme le miel,
Fait le tour... Viens, Ossian,
Avec tes chants brumeux, crépusculaires.

Si des guerres sanglantes éclatent
Ce n'est pas pour la liberté,
Car l'oppression, l'esclavage
Chez eux sont encore inconnus.

Pas de lois ! heureuse lacune !
Les vieux rendent verbalement
La justice. — Viens, Ossian,
Avec tes chants brumeux, crépusculaires.

Fini, fini, l'été si beau !
Maintenant la nature se meurt
Plus de beauté, plus de grandeur,
Plus de soleil et plus d'orages,
L'alouette ne plane plus,
Soir et matin le rossignol s'est tu
Plus de mirages. — Viens, Ossian,
Avec tes chants brumeux, crépusculaires.

Tout est uniforme, banal,
Le jour n'est qu'une blanche nuit
Sans ciel bleu, sans vertes ramures,
Les horizons sont sans gaieté,
L'arc-en-ciel ne fait que pleurer
Des gouttes éternelles, fades,
Puis il se fond. Viens, Ossian,
Avec tes chants brumeux, crépusculaires.

Les nuages, les vents de tempête,
Le frisson des bosquets, la fraîcheur de la mousse
Le chêne solitaire au versant du coteau,
Les feux follets, le bruit des vagues

C'est maintenant, ce que mon âme appelle.
... Un peuple qui s'en va et rêve tristement
En songeant au passé... Viens Ossian !
Avec tes chants brumeux, crépusculaires.

C'est à toi que dans les nuits sombres
Apparaît l'âme des héros
Revenus chez leurs vaillants pères,
Leur regard, par les nuages tristes,
Te fait signe. — Viens Ossian
Pourquoi réveilles-tu les morts?
Aucun peuple en Calédonie
Ne peut plus renaître à ton chant!

DÉSIRS

Non, ce n'est pas ici que se trouve mon monde,
C'est un autre pays que mon âme désire;
La plaine y est plus claire et remplie de senteurs,
On la dirait chauffée par un autre soleil.

Les nuances de ses champs, de ses bois, sont si grandes
Que la main d'un maître ne pourrait pas les rendre
Les bois sont bleus et, sous les montagnes bleuâtres,
Vient se baigner la fée Morgane des Poustas.

Et c'est là qu'est bâtie ma petite maison,
— Il me semble que je la vois :
J'ai un jardin, un terrain tout petit
Où je plante et j'arrache aussi.

Mes fleurs y poussent, y grandissent
Et leurs longues rangées viennent à ma rencontre
La face épanouie, d'un air reconnaissant,
Montrant leurs rejetons qui poussent.

Poussez, poussez, mes petits arbres
Sur ma terre natale et douce
Que je puisse m'y reposer
Avant de repartir pour un plus long voyage.

Quand votre frais feuillage m'abrite de son ombre
Sur ma tête j'entends le chant de l'oiseau,
Et je le connais depuis longtemps cet oiseau
C'est lui qui va plus tard m'inspirer ma chanson.

Chanson simple, d'un cœur simple, d'une âme simple,
Habitant un toit qui s'écroule;
Peu de choses suffisent à l'homme
S'il sait diminuer chaque jour ses désirs.

A MON ENFANT

Dieu soit loué, le soir est venu
C'est aujourd'hui de moins pour les soucis terrestres.
Une unique bougie éclaire sa chambrette
Et dehors les ténèbres veillent.
Pourquoi, mon fils, ne veux-tu pas dormir ?
Ton lit est chaud et préparé.
Unis pieusement tes deux mains,
Fais ta prière, ô mon enfant !

Oh ! vois-tu, je ne suis qu'un très pauvre poète,
Je ne pourrai donc pas te laisser d'héritage,
Hormis celui d'un nom immaculé
Et le mérite vain reconnu par la foule.
Aussi, dans le jardin printanier de ton cœur
J'arrose, avec amour, la plante religieuse,
Unis pieusement tes deux mains,
Fais ta prière, ô mon enfant !

La religion est le vrai trésor du pauvre
Puisqu'elle lui apprend à espérer, souffrir.
Car lui, jusqu'au seuil de la tombe,
Ne doit-il pas toujours souffrir et espérer ?
Oh ! si, comme jadis, je possédais la foi
Religieuse... qu'elle pourrait me consoler !
Unis pieusement tes deux mains
Fais ta prière, ô mon enfant !

Quand tu verras le poids du fardeau de misères
Que l'épaule de l'honneur porte,
La vertu outragée et l'esprit méconnu,
Jusqu'au vice lui-même faire des envieux,
Et la félicité donnée à la sottise...
Que la religion te donne l'équilibre.
Unis pieusement tes deux mains,
Fais ta prière, ô mon enfant!

Espère, espère toujours une patrie meilleure
Où tu verras enfin triompher la vertu,
Car autrement ton sort et la vue de la terre
Exciterait ta haine contre Dieu.
Et marche heureux dans le ciel de tes rêves
Que ce baiser te donne du courage,
Unis pieusement tes deux mains,
Fais ta prière, ô mon enfant!

TRISTESSE MUETTE

Hélas! elle meurt, elle meurt encore,
Toujours elle meurt,
L'élite et la lumière hongroise.

Ici un nom,
Là-bas, un nom,
Combien chaque année en emporte !

Et celui qui survit encore,
A chaque nom
Frissonne, triste, abandonné,
Comme la muette
Feuille de l'arbre
Qui voit tomber sa compagne jaunie!

CONSOLATION

Ce qu'est l'âtre à la maison froide,
Ce qu'est le nid au passereau,
Ce qu'est la rosée au champ sec,
Ce qu'est le baume à la blessure,
Ce qu'est la lumière à la nuit,
Ce qu'est l'ombre au midi brûlant
Et tout ce qu'on ne peut exprimer ou traduire,
Tu m'es tout cela, Poésie!

En suivant le chemin pénible de la vie
Dont je porte, harassé, les fatigants soucis,

Ayant sur mon visage la trace des tristesses
Et sur ma tête, aussi, la grêle de l'hiver,
Quand, je vois çà et là une fleur s'entrouvir,
J'éprouve à cet instant quelque soulagement
Car dans la fleur, c'est toi, c'est toi que je retrouve,
O joie rencontrée dans l'ennui !

Lorsque mon cœur assoiffé d'amitié
Est attiré et attiré vers l'homme
Puis, comme un malade en son lit,
Redemande la solitude,
Tu lui fais un doux oreiller,
La nuit, tu veilles son sommeil,
Et, dans ses rêves, les épines
De la réalité ont la douceur des roses !

Tu excites ma bonne humeur,
Tu caches si bien ma douleur
Que la magnilité ignore
Combien saigne la plaie ouverte.
Tu te joues en arc-en-ciel
Parmi la rosée de mes pleurs
Et mon malheur, quand je l'avoue,
Devient plus noble si je le chante.

Si mes vers ont quelque mérite,
Peu m'en soucie, jamais ne le demande.

La paisible lueur qui brille en mon logis
Ne porte pas l'espérance aux marins,
N'est pas le phare sur la mer
Vers lequel gravitent cent voiles.
En voyant son éclat lointain,
Il suffit qu'à moi-même elle donne la lumière.

SUR LA PENTE

Le soir descend déjà, ses ailes de corbeau
Sont venues frôler ma fenêtre
Et l'ombre, dans mon âme aussitôt descendue,
La fait gémir sur le passé.
Ce regard en arrière me rend pareil au nuage
Qui aperçoit encore les pays traversés.
C'était si sombre ! et maintenant
Tout est si gai, si verdoyant.

Années de joies ! au moins si vous
Aviez coulé plus heureuses !
Collines verdoyantes et fleuries du passé,
Combien vous visitez mes rêves !
De plaintes et de soupirs amers
Ma bouche, alors, était remplie ;

Mais je ne versais pas de pleurs,
Car j'espérais dans l'avenir.

Aujourd'hui cet espoir est un doute muet.
Plus j'avance et plus loin je marche,
Plus les ténèbres sont épaisses
Et je ne peux plus revenir !
Je ne m'élève plus en haut, comme autrefois,
De ma triste vie je descends la pente.
Ainsi, celui qui va sous la pluie, dans la nuit,
Est attentif à chaque pas.

DANS LE JARDIN

Rêveur et calme je jardine,
Je m'occupe de mon verger
Tandis que, du fond du ciel bleu,
Le cri des grues vient jusqu'à moi,
J'entends dans l'herbe du jardin
Roucouler une tourterelle...
Tourterelle voisine et seule
Et jeune femme en un cercueil.

Peu de gens vont la visiter,
Et ceux-là s'en reviennent froids.

CHANSON POPULAIRE

C'est en pleurant que l'air hongrois vient au monde.
Il est triste, triste l'univers du Hongrois!
Pourquoi vous désoler, parents et serviteurs?
Toute cette vie n'est qu'une énorme folie.

L'eau du Danube court vers le sud — non le nord.
Et ses cuisants regrets le Hongrois sait les boire,
Mais il veut dans sa joie de grande et haute allure
Que son cœur soit brisé, même en sa bonne humeur.

POÉSIES DE MICHEL TOMPA

ODE A LA CIGOGNE

L'air est très adouci, les horizons s'éclairent
Te voici revenue, cigogne, bon oiseau ?
Tu répares, à présent, les trous de ton vieux nid
Pour y venir couver le duvet de tes fils.

Retourne-t'en, retourne et crains d'être trompée
Par le soleil menteur, les pleurs faux du ruisseau ;
Retourne-t'en, retourne... ici, plus de printemps !
La vie reste toujours et rigide et glacée.

Ne va pas sur le pré, — ce n'est qu'un cimetière.
Ne va pas dans l'étang, — il déborde de sang.
En cherchant sur les tours un coin où te poser,
Crains de mettre les pieds sur des braises ardentes.

Il vaudrait mieux, vois-tu, que tu quittes mon toit ;
Mais sur lequel aller ? Où, en posant ton nid,

[1]Poème écrit après que Görgei eut capitulé à Vilàgos. Pendant deux ans le poète fut poursuivi pour avoir écrit cette poésie.

N'entendrais-tu pas au-dessous, de longs sanglots ?
Où, ne craindrais-tu pas les orages du ciel ?

Retourne-t'en, retourne — l'île au midi, t'attend —
Bien plus que nous tu es heureux, ô bon oiseau !
Un destin bienveillant t'a donné deux patries,
Nous, nous n'en avions qu'une et nous l'avons perdue.

Vole, vole, et si dans le midi, quelque part,
Tu trouves des bannis qui se cachent et qui errent,
Dis-leur que tout s'en va et que nous nous perdons,
Que, gerbe déliée, la nation s'éparpille.

Dis-leur que le tombeau en recouvre un grand nombre
Et que nous, survivants, nous marchons en silence.
Quelques-uns d'entre nous se relèvent et, pleurant,
Vont au delà des mers, chercher une patrie.

Les fiancés font des vœux pour demeurer stériles,
Les parents, sans pleurer, voient mourir leurs enfants
Et le cœur des vieillards se remplit d'allégresse
En pensant qu'ils n'ont plus à vivre bien longtemps.

Et... raconte-leur que... Oh ! déshonneur pour nous !
Ce n'était pas assez que l'arbre fût tranché,
Mais dans l'arbre abattu qu'il reste un ver rongeur,
Que le concitoyen trahit le patriote.

Le frère vend son frère, le père, son enfant !
...Il vaut mieux cependant que ta bouche se taise
Pour que ceux qui, de loin, plaignent notre pays
Ne soient pas obligés de le prendre en horreur !

L'OISEAU A SES ENFANTS[1]

Sur la branche séchée, et la bouche fermée
Resterez-vous longtemps, oiseaux découragés ?
Vous n'avez pas encore oublié la chanson
Dont je vous ai, jadis, apporté la leçon ?

Si, vous l'avez finie et ne la chantez plus,
La joyeuse chanson de votre ancienne humeur,
Que ce soit la chanson douloureuse et morose !
Oh ! chantez mes enfants, chantez, chantez quand même !

Un effrayant orage a saccagé nos bois,
N'espérez plus trouver l'abri calme et paisible.
Alors, vous vous taisez ? et vous voulez partir ?
Vous abandonneriez votre mère affligée ?

Si les bois sont changés, chantez d'autres chansons !
On pourra comprendre toujours votre langage...

[1] L'oiseau est la patrie, les enfants sont les poètes qui, après 1848, se taisaient.

Et, bien qu'il soit désert, ce lieu-ci est le vôtre
Oh ! chantez, mes enfants, chantez, chantez quand même !

Recueillez des chansons faites pour rappeler
Les lieux jadis remplis de feuillage, de fleurs
Chantez fort l'avenir de ce stérile sol
Qu'on verra de nouveau, fertile, épanoui.

Vos chansons ouvriront un passage au soleil,
Et le bois desséché reverdira plus vite,
Il faut du temps présent adoucir l'amertume.
Oh ! chantez, mes enfants, chantez, chantez quand même !

Voici dans ce buisson le nid de vos aïeux,
Où, jadis, ont poussé vos ailes si légères,
Vous y retourniez pour chercher le repos
Bien que planant toujours au-dessus des nuages.

Et maintenant qu'il est saccagé par le vent
Vous iriez imiter les procédés des hommes ?
Vous l'abandonneriez pour un nid étranger ?
Plus que jamais chantez, oh ! chantez mes enfants !

CHANSON POPULAIRE

L'hiver comme l'été, j'habite la Pousta,
Je vois ma bien-aimée, seulement le dimanche,
J'ai mon logis sur la Pousta d'Hortobagy
Et ne puis fréquenter la maison du bon Dieu.

La Pousta est unie, sans vallons, ni forêts,
Au loin à l'horizon se dresse le clocher,
Le clocher effilé se mire dans la Pousta,
Il sonne le dimanche de la Pentecôte.

Je prierais volontiers mais ne sais pas prier !
Car je n'allai jamais apprendre à l'école ;
Ma mère bien-aimée aurait pu m'enseigner
Si sa croix n'était pas plantée au cimetière.

Mais toi, ma bien-aimée, prie le bon Dieu pour moi ;
Après la messe, viens me donner un baiser,
Que je mange ta bouche encombrée de prières,
Je jure avant trois mois de ne plus blasphémer !

POÉSIES DE PAUL GYULAY

MON LIEUTENANT

— Mon lieutenant ! mon lieutenant !
— Eh ! qu'as-tu, mon gars, dis-le-moi ?
— Du sang rougit votre dolman !...
— Ce n'est rien que le sang du nez.

— Mon lieutenant ? mon lieutenant ?
Ne tombez pas sur le chemin !
— J'ai trébuché sur un caillou...
Demi-tour et en avant, marche !

Le sergent va, soutient le lieutenant
Qui va mourir de sa blessure...
— Mon lieutenant ! mon lieutenant !
— En avant, mon gars, en avant !

A LA FRONTIÈRE DE TRANSYLVANIE

De petits hameaux dévastés
Sur les flancs des montagnes bleues
Et des chants d'oiseaux dans les bois,
Des cascades sur les rochers...

Je respire déjà ton air
Et je m'arrête sur les cimes...
Transylvanie ! Pauvre Transylvanie !
Ma chère et bien douce patrie !

Et je me prosterne en pleurant
Comme fait l'enfant exilé
En retrouvant sa pauvre mère
Dans la tombe à jamais couchée.

JE TE DIRAIS : FLEUR...

Je te dirais : fleur,
Lis ou rose vermeille,
Car sur tes joues s'étalent
Des couleurs pareilles...
Mais la fleur est inanimée,
Ne sois donc pas fleur

Reste ma douce et belle,
Ma bien-aimée fidèle.

Je te dirais : Etoile
Veillant sur des rêves aimés,
Sur des secrets plus chers encore...
Mais l'éclat de l'étoile est froid,
Ne sois donc pas étoile,
Reste ma douce et belle,
Ma bien-aimée fidèle.

Je te dirais : Aurore
Dont la douce venue
Fait pleurer au ciel, à la terre
Des larmes de bonheur...
Mais ses feux sont des feux de paille,
Ne sois donc pas aurore,
Reste ma douce et belle,
Ma bien-aimée fidèle.

Ou bien, sois fleur, mais épanouis
Ici, sur mon cœur amoureux !
Sois étoile et que ton éclat
Brille en la nuit de mes chagrins.
Sois l'aurore portant la rosée
Des douces larmes de bonheur.
Oh ! sois dans ce monde sévère
Mon seul, mon unique univers.

LE CIEL EST ÉTOILÉ

Le ciel est étoilé ;
Des roses, pleines de rosée,
Les feuilles sont trempées de mes larmes
Et c'est pour toi qu'elles ont coulé !

Le ciel est étoilé ;
Triste est le souffle du zéphir,
Et le zéphir est le soupir
Que pour toi, j'exhale, ô mon ange !

LE SOIR

La brise tiède murmure doucement
Et l'ombre descend lentement,
Le timide rayon de l'étoile du soir
Sourit sur tout le paysage ;
Puis la lune en son plein se lève
Et la voûte du ciel resplendit tout entière ;
Les bruits de la terre ont cessé
Les harmonies du ciel chantent

Et retentissent au fond de l'âme
Qui ne cesse de les entendre...
Leurs bras bercent bien lentement,
Mollement, la douceur des rêves.

EN MAI

Dieu donne le printemps et donne la jeunesse,
Au cœur l'amour, à l'arbrisseau la fleur,
O merveilleux printemps ! ô superbe jeunesse !
Que l'arbrisseau, le cœur, frissonnent de vos joies,
Qu'ils engendrent l'amour ! qu'ils produisent les fleurs.

Le rayon du matin vole au cœur, à la fleur,
Apportant à tous deux poussière et rêves d'or...
Et leurs pétales s'entr'ouvrent dans un sourire,
Le printemps de la terre et celui de la vie,
Ils l'ont senti dans un soupir, dans une larme.

La lune en sa clarté pâlit la nuit obscure,
On entend des baisers mêlés de doux murmures
Dans les soupirs ardents qu'exhalent les zéphirs,
Tout ce qui fut douleur, fatigue, bruit, repose
Seul l'amour bienheureux reste encore éveillé !...

Ne nous moquons jamais de la fleur desséchée !
Le cœur sent les déceptions et les tristesses...
Toutes seront un jour des rameaux desséchés
Et les corbeaux en deuil voleront autour d'eux.
Ils seront secoués, épuisés par l'orage...

Mais disons seulement : « J'ai fleuri, j'ai aimé,
J'ai vu briller pour moi et l'aurore et la nuit,
La rosée, les baisers ont consolé mon cœur !
Lorsque les feuilles tombent et grondent les orages
Beau soleil du printemps, c'est de toi que je rêve. »

SOIR D'AUTOMNE

Les frimas ont poudré les champs,
Feuilles tombent et fleurs sont fanées,
Les jours sont courts et les nuits longues,
Seule, ma chambre est toute gaie.

Approchez de moi, chers enfants,
Près du feu, vous me réjouissez,
Quelle joie ! quelle gaieté folle !
Le printemps sourit en vos yeux.

Dans les vôtres ! plus dans les miens...
Votre père est tout attristé,
L'avenir pèse sur mon âme,
Mes yeux ont des larmes cachées.

Ah ! qui sait ce qui vous attend !
L'enfant sans mère est deux fois orphelin,
Loin de nous est le bruit des luttes de la vie.
Mais les biens d'ici-bas ne durent pas longtemps.

Oh ! si votre mère était encore vivante !...
Mais assez..... Soyez gais pauvres chers orphelins
Vous ne pouvez savoir ce que c'est que le deuil,
Si, près de vous, du moins, je pouvais l'oublier !

NOEL

C'est la veillée de Noel ! Minuit est encore loin.....
Autour du clair foyer il est bien des familles !
Et qui ne se souvient de ces heures heureuses ?
Qui n'a jamais veillé pendant la nuit de Noël ?
Je me souviens aussi... et n'ai plus de sommeil:
Où est-il mon foyer ? Où donc est ma famille ?

D'un sépulcre glacé ma chambre a la tristesse.
Mon interrogation se perd dans un soupir...
Je suis seul.., et le coude appuyé sur la table
Je suis d'un œil songeur la bougie qui vacille,
Pâle et triste reflet des joies qui ne sont plus.
Pourquoi éclaires-tu mes lointains souvenirs ?...

Douces soirées d'antan !... Nous étions assis là
Dans la paisible chambre près de l'âtre tiédi.....
Nous causions — souvenirs, sourires, espérances
Venaient échauffer nos cœurs heureux de se comprendre
Et le chien gambadait sur le seuil de la porte
Comme si, lui aussi, partageait notre joie !...

— Assieds-toi près de moi, petite sœur — Oui, frère,
Laisse la chaise là près de la cheminée,
J'ai tant à te parler ! oh tant ! du doux amour
Qu'avant aujourd'hui je n'ai pu te confier.
— D'abord vois si notre mère adorée sommeille
Car le bruit de nos voix pourrait la réveiller...

— Je ne dors pas, enfants, oh ! non, au lieu de rêves
Des larmes de bonheur tremblent à mes paupières !
Ah ! serons-nous ensemble encore dans un an ! —
— Ne croyez pas, ma mère, à un pressentiment
Ma seule joie est de vous voir tous deux ensemble,
Que le seigneur garde les pauvres orphelins !

Je n'ai même pas vu la tombe de ma mère,
A peine si je sais où sont mes frères et sœurs;
Notre logis lui-même est écroulé sans doute?
Reste-t-il un abri à notre chien fidèle?
Mes amis sont morts ou dans les pays lointains.
Es-tu vivante ou morte, ô toi ma bien-aimée?

Oh vie de la famille! douce vie de famille,
Goutte pure mêlée à l'amertume humaine,
Rade sûre à l'abri des orages du cœur,
Bouclier fort contre les caprices du sort.
　　Don des dieux! félicité des hommes!
Sol où croit la vertu, vraie source du bonheur.!

Ne reviendras-tu pas me rendre heureux encore?
Dis? puis-je croire en toi — et dois-je t'espérer?
Ne me rendras-tu pas ce baume qui guérit?
Pourrai-je m'abriter à l'ombre de tes ailes?
Ou faudra-t-il attendre, attendre très longtemps?
T'aurai-je près de moi quand on clouera ma tombe?

Le vent souffle... on dirait qu'une sombre colère
Fait pleurer les bannis, soupirer les captifs,
O ma douleur, tais-toi, car tu n'es pas la seule,
D'autres souffrent aussi dans la patrie blessée,
Qu'est ma douleur près de celle de la patrie?
Un souffle faible et bas dans l'orage qui gronde!

NON, PAS DE VIN !...

Non, pas de vin, je n'ai pas soif,
Pourquoi boire ? — je n'en veux pas.
Il empoisonnerait mes larmes
Et ce poison-là me tuerait,
Mais ne tuerait pas mon chagrin !

Où êtes-vous — joyeux amis !
Ce qui fut ne revient jamais
Nous buvions à ceci..... cela,
Mais plus souvent à la patrie.....
Le vin, le sang, coulaient pour rien !

Donne pourtant, — oui je vais boire
Mais je ne dirai pas à quoi —
A quoi ? Dieu seul peut le savoir...
Qui est Hongrois boive avec moi,
Boive à longs traits et... me comprenne !...

SOUPIRS

Vole mon chant, lamentable soupir,
Pleure tes larmes les plus belles !

L'humaine tyrannie peut contraindre les hommes
Mais ne peut écraser les sentiments du cœur.

Vole jusqu'au hameau ! vole jusqu'au palais !
Sois l'aliment de la douleur du patriote,
Sois rayon et rosée qui donnent à la fleur
Une vie prolongée jusqu'au seuil de l'hiver.

Les douleurs ont aussi leurs fleurs
Qui font germer parfois des graines de bonheur,
Puisses-tu y trouver de solides jouissances
Et sentir tes malheurs — sens-les, ô ma patrie !

AUX VENDANGES

Sont-ce des vendanges ou un tor [1] ?
Nous nous taisons, pourtant nous avons bu,
Nous soupirons fort comme souffle
Le vent d'automne autour de nous ;
Cela nous va de nous asseoir ici
Les feuilles volent, tombent sur nous.

Ce n'était pas ainsi jadis..... !
Demande et on te le dira :

[1] Fête funèbre célébrée dans la maison mortuaire.

Les cœurs étaient bouillants, la montagne grondait...
C'était si gai, si imposant !...
Le cœur souffre, muette est la montage
Et la poudre est toute brûlée,

Le vieux maître est assis très sombre,
Il n'a plus de journées sercines,
Il porte l'ancienne pelisse
Mais n'a plus son ancienne humeur;
Sur ses lèvres un : « Maudit soit ! »
Plus de gais propos, de sourires.

Tes tziganes jouent, recommencent,
Mais personne ne veut danser,
On s'en va, marchant à pas lents
Les voix s'envolent tristement...
La jeunesse de ces parages
Existe, ou non, mais n'est pas là.

Sous un arbre de la colline
Est assise une jeune fille
Essuyant les pleurs de ses yeux
Elle est depuis longtemps fiancée
Mais ne sait pas où est la tombe
Où repose son bien-aimé.

L'ennui nous rapproche bientôt
Nous nous asseyons près du feu

Et parlons des êtres passés.....
Mais, bien souvent, les voix se taisent.
Nos âmes s'en vont..... s'en vont loin
Et nous soufflons sur les tisons.

Brouillard dans la vallée, nuit au sommet des monts
Le feu lui-même va s'éteindre,
Lune pâle, ombres toutes noires,
Là haut, du milieu des nuages
Les morts reviennent près de nous...
Que de tombeaux dans la vallée !

TU N'ES PAS LA PLUS BELLE

Tu n'es pas la plus belle au monde,
Peut-être même es-tu moins belle que je crois,
Mais à cause de toi la vie me paraît douce
Et mon bonheur est ton amour !

Pourquoi la plus belle ? ou plus belle?
Tu ne serais pas ma beauté !
Ton regard m'anime, ton visage me charme
C'est toi seulement que j'adore.
Joli visage et fleur printanière
A peine éclos commencent à faner

Une seule beauté dure éternellement :
L'attrait qu'un çœur a pour un autre!

LES NUAGES

Je regarde passer les nuages...
Ah! j'aime tellement les voir
Glisser là-haut au fond du ciel !
Ils prennent là-bas
Des formes nouvelles
Et s'enfoncent dans l'infini.

Sombres, ils se mêlent aux montagnes,
Mais le soleil les rend si blancs
Qu'ils semblent s'en aller gaiement
Comme des agneaux
Qui s'en vont broutant
Les prés bleus du ciel sans limites.

Parfois le vent vient les chasser,
— Te reposer, nuage errant ?
Haj ! file comme une galère
Ou comme un dragon,
Sur le pic des monts
Le vent te donnera cent formes !

Quels chemins ne prennent-ils pas !
Dans la bataille, l'éclair luit,
La mêlée fait rage et se calme :
Avec ses rayons, ses larmes,
L'arc-en-ciel est apparu...
Joies et douleurs sont confondues.

C'est si beau, si pur, l'arc-en-ciel !...
Un, deux nuages, ses soucis
En s'éloignant, tout roses aussi,
Comme en souvenir
Très doux et très beaux
Lui sourient là-bas des hauteurs.

Soir et matin ils se transforment,
Mais sont pourtant toujours des nuages ;
Quand tout empourprés ils s'envolent,
C'est l'aube vermeille
Aux cheveux dorés
Qu'ils annoncent à l'univers.

Puis, fidèles à l'heure du soir,
Ils deviennent donjons de fées,
Palais dominant les hauteurs,
On les voit briller
Et, flammes flottantes,
Veiller à la porte du ciel.

Je regarde passer les nuages...
Et j'aime tellement les voir,
Que je les suis pendant des heures !
Et comme un enfant,
Je rêve... je rêve
En un état inconscient.

Je crois alors sentir mon âme
Qui s'envole avec eux, là-haut,
Et rêves, pensées, souvenirs, espoirs
Ayant revêtu
De nouvelles formes
S'en vont se perdre en des brouillards lointains.

UNE VISITE NOCTURNE

Trois orphelins pleurent, ils sont seuls
Dans une chambre sans lumière,
La nuit est orageuse et froide,
Et leur tendre mère enterrée.

« Douce maman, maman aimée,
Endors-moi, j'ai si grand sommeil, »
Dit le premier qui ne dort point...
On entend ses profonds soupirs.

« Chère maman, je suis malade
Où es-tu, m'as-tu oublié ? »
Gémit le second tout en pleurs
Et sa douleur est plus bruyante.

« Maman allume la bougie
Je ne sais pas ce que je vois, »
Dit le troisième et tous pleurent !...
Un tombeau bouge au cimetière.

Lentement la terre se lève,
Du tombeau sort la douce mère
Qui s'en va dans la nuit obscure
Sur le chemin de la maison.

La pâleur, la voix d'autrefois !...
Tous ses enfants l'ont reconnue,
Ah ! comment en auraient-ils peur ?
Ils l'embrassent comme si elle vivait.

Elle couvre l'un, berce l'autre,
Les enveloppe de ses bras,
Les câline et puis les endort
Et s'en va soigner le troisième.

Elle veille là sur la chaise
Attendant qu'ils dorment tous trois ;

Puis se lève... des yeux, çà et là,
Recherchant l'ordre d'autrefois.

Elle range tout dans la chambre,
Place chaque objet comme avant,
Contemple longtemps ses enfants
Et les caresse éperdument.

Le coq a chanté ! l'heure sonne,
A l'aube il faut se séparer...
Elle s'éclipse à l'horizon :
Le tombeau s'ouvre... et se referme.

Le tombeau garde bien des choses :
Tristesses, joies, gloires, amours,
Mais il ne peut pas retenir
Celle qui aime ses enfants.

POÉSIES DE CHARLES SZÁSZ

QU'IMPORTE QUE TU SOIS BELLE!

Qu'importe que tu sois belle ou la plus belle
Ici-bas dans le monde !
Quand tes charmes seront flétris
Je ne t'en aimerai pas moins.
Même, quand je verrai pâlir
Les rayons qui brillent en tes yeux,
Se faner sur tes joues les roses,
Mon cœur te restera fidèle.

Tu es jeune encore, en tes yeux
Brûle de la beauté le flambeau radieux,
Tes cheveux déroulés font un voile magique,
La fierté couronne ton front,
Tout ce qui dans ce monde est adorable et beau
Marche en tes pas pleins de langueur,
Mais je vois à peine ces charmes :
Je ne regarde que ton cœur.

Je sais bien que s'anéantit
Tout ce qui a reçu sa beauté de la terre.
A la beauté se lie la mort,
Et la fragile rose est bien vite fanée
Mais la flamme élevée, pure, qu'on a au cœur
Etant céleste, est immortelle.
Ainsi est le fanal enfermé dans le phare
A l'abri de l'orage et qui ne peut s'éteindre.

DE TES CHEVEUX

De tes cheveux bouclés, sombres comme la nuit,
Du sourire errant sur tes lèvres,
Des flammes qui brûlent en tes yeux,
Et de tes larmes solitaires,
Et de la pâleur de ton front,
Et des roses de ton visage
Hors de ma tête et de mon cœur
Je ne peux plus chasser l'image.

Quand la nuit m'apporte des rêves,
Je ne peux rêver que de toi,
Et lorsque mon âme est troublée
C'est toi qui remplis ma pensée,

C'est toi qui habites mes songes,
Ma bien-aimée, fidèle amante !
En m'éveillant, c'est près de ta fenêtre
Que furtifs vont glisser mes pas,

Dans mes rêves tu m'enveloppes
De tes cheveux couleur d'ébène.
Comme des rayons de soleil
L'éclat de tes yeux me pénètre.
Au reveil, les sons de mon luth
Ont bientôt dissipé les songes
A tes cheveux, aux rayons de tes yeux.....
Mon chant est tout fleur, tout amour.

SOIS FIÈRE!

Sois fière, fière ! c'est ainsi que je t'aime !
Aie la raideur de la statue de marbre
Qui, elle, ne cède jamais
Aux prières que fait l'amour.
Statue dont le désir ne soulève jamais
En soupirant, le sein glacé,
Statue qui sait porter, muette, froide toujours
Les roses qui font sa couronne.

Sois fière, fière ! c'est ainsi que je t'aime !
Et ne sois pas surtout la colombe craintive
Qui, dès que le tonnerre éclate dans la nue,
S'empresse en gémissant, de regagner son nid.
Sois le faucon audacieux, hardi,
Ou bien le goéland qui plane sur la mer.
Si jamais l'orage te heurte
Sois calme devant ses fureurs.

Sois fière, fière ! c'est ainsi que je t'aime,
Laisse-moi languir à tes pieds,
Montre-toi farouche, glacée,
Et ne trahit pas de faiblesse
Qu'on ne te voie jamais vaincue
Qu'on dise que tu es sans cœur.
Tant que mes sentiments ne sont que des hommages
Reste toujours reine, toujours.

Sois fière, fière ! c'est ainsi que je t'aime !
Mais si nous demeurons ensemble un seul moment
Lorsque les curieux seront enfin partis
Et sans autre témoin que notre propre cœur,
Alors, dépose là la trop lourde cuirasse
Qui soutient ta fierté et jette-la au loin ;
A ce cœur qui t'adore, oh ! passionnément !
Donne, donne ton cœur, librement, sans contrainte !

POÉSIES DE GERÖ SZÂSZ

SOUVENIRS D'ANNA

Modeste, tu vécus cachée parmi les fleurs,
Tu repoussas l'éclat pendant ta vie si brève,
Belle superbement, bonne, simple, très pure,
Venue jadis du ciel, tu dois t'y retrouver.

Combien as-tu souffert ! Mais tu ne souffres plus, —
L'éternel bonheur est où Dieu se fait entendre,
Ton trône est au milieu du céleste séjour,
Et les anges du ciel s'empressent à te servir.

Les charmes d'un printemps clair, azuré, te bercent,
D'une rosée sans fin les parfums t'environnent,
L'éther pur est ton air, la brise ta chanson,
Les larmes, les chagrins, tu les ignores au ciel.

Si tu voyais combien ils sont beaux, tes enfants !
Leurs lèvres en bégayant murmurent des paroles.

Et ses rayons couchants sont tièdes, refroidis,
Hélas ! la vie n'est plus belle comme autrefois

Alors que l'on m'offrait un monde éblouissant,
Alors que je donnais tout mon cœur à ce monde,
Et que la fleur cueillie par une main aimée
Me plongeait tout au fond d'un océan de joie !

Qu'est devenue la joie ? et la main... où est-elle ?
Pourquoi ne suis-je pas encore dans le cercueil ?
Pourquoi y arriver ? Pourquoi me faut-il voir
Que je suis resté seul en ce monde si grand ?

Sur les pics de la vie, je monte, monte encore
Et les fleurs du printemps entendent mes soupirs,
Des vallées parfumées la vie forte, abondante,
Semble bien se moquer de moi !

Triste, silencieux, je regarde et j'entends
Et je songe que Dieu a quand même bien fait
D'empêcher que les fleurs, le printemps, la jeunesse
Puissent prévoir, sentir, l'approche de l'automne.

POÉSIES DE ANDOR DE KOZMA

LE PAYSAN HONGROIS

(POÈME COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE HONGROISE)

Grands chefs, héros sanglants qui menez les batailles,
Je peux vous admirer, je ne vous aime point,
Mais le héros loyal qui conduit la charrue
Est l'ami estimé, l'ami cher à mon cœur.
J'aime ce peuple doux qui laboure la terre
N'ayant pour la richesse aucun regard d'envie
Mais jaloux de son droit, jamais ne l'abandonne.
Du paysan hongrois, j'aime la fierté,
D'autres peuvent vanter leur généalogie
Le paysan hongrois — le vrai noble, du reste —
En fait de dignité, de grandeur et de gestes
Ne le cède à quiconque sur cette vaste terre.
Des femmes vigoureuses et belles font la race
Et l'enfant ne connaît que le lait de sa mère.
Ce qu'on ne pourra lui enseigner à l'école
Il l'a déjà appris en lui prenant le sein,

On l'apprend rarement chez les peuples voisins
Ce magique secret des races souveraines,
Ce sentiment latent qui fait mouvoir les foules :
Que le Hongrois n'a pas son pareil sur la terre ;
Tous, et jusqu'au dernier, ont la sainte croyance
Que leur petite race a un pouvoir immense.
Rien n'est plus haut que lui et rien ne lui fait peur.
On ne l'asservit pas, car il ne peut pas l'être.
Nos seigneurs peuvent bien, en l'orgueil de leur rang,
Regarder de très haut une foule servile.
C'est ce même regard de nos fiers paysans
Qui dit au monde entier : « Je suis autant que toi. »
Vois sa taille élancée et sa démarche fière,
Vois, ardente au défi, cette jeunesse altière,
Vois ce vieux paysan, admire son beau calme;
Sa parole convainc et son silence est sage.
Dans les rangs des soldats, j'ai connu ses enfants
Recrues faibles aujourd'hui, ils sont héros demain.
Etreignant un cheval et le sabre à la main
Le paysan devient le premier des soldats.
En entendant les vieux rassemblés au village
Causer avec vigueur, répondre avec esprit,
Je pensais : « Le voici, attardé en ce siècle
Des anciens rois pasteurs, le sage aréopage. »
Il n'est point de chanson plus douce à mon oreille
Que l'aimable bonsoir dit par un paysan.
Cette douce bonté est vraiment sa parure,
Peut-être pas vertu, mais sang, chair, vérité

Qui le rend à la fois raisonnable et rêveur
Et joignant au bon sens la tendresse du cœur.
Il peut, lorsque son sang est brûlé par l'amour,
Entourer son aimée de trésors sans pareils,
Exprimer ce qu'il veut en paroles, en chansons,
Mais jamais ne se jouent de lui les jeunes filles.
Plus haut que son amour il met sa fierté,
Et n'ennuie pas le ciel de longs gémissements.
S'il a brigué en vain la main de quelque fille
On le verra plutôt mourir que de se plaindre.
Son vrai tempérament se montre lorsqu'il danse,
C'est l'ardeur contenue, la grâce vigoureuse,
Que ce soit seul ou non, très vite ou lentement
Il tourne, sans jamais oublier le bon sens,
Ses jambes et ses bras font peu de mouvements.
Il crie rarement. Si la passion l'emporte
Il est brutal parfois, mais jamais trivial.
De tous, il est aimé et de moi plus encore,
Car son travail est dur à la prairie, aux champs
Où de la terre noire il tire du pain blanc,
Luttant toujours contre les caprices du sol.
Celui qui n'a pas vu ne peut savoir combien
Il est dur d'y creuser un sillon de charrue.
Qui n'a pas vu, ne peut comprendre davantage
Que cette terre est la fortune du pays
Que tout le monde en vit partout, dans la patrie :
Les particuliers, les églises, l'Etat.
L'industrie transforme, le commerce expédie

Mais tout absolument par la terre est produit.
O toi qui veux créer par ton cœur et ton âme
Va visiter souvent le paysan hongrois,
La pureté des mœurs et la simplicité
Sont le terrain fécond de toutes ses grandeurs.
L'homme d'Etat ici peut glaner la sagesse,
Fermeté dans le droit, douceur dans la puissance
Que les poètes aussi écoutent ses chansons,
Ils apprendront de lui que le Vrai seul est beau.
Notre fort se bâtit, déjà les tours s'élèvent,
Mais, hélas ! trop souvent, la base est négligée.
C'est elle cependant qui soutient l'édifice
Peut résister aux vents, à la fureur des flots.
Le paysan hongrois est sa force et sa vie,
Sens elle, le pays doit sûrement périr,
Mais tout peut disparaître et si lui, reste en vie,
L'avenir du pays ne court aucun danger.

POUR DES FLEURS

J'ai servi l'empereur dans ses troupes de guerre,
J'ai porté le gland jaune et noir à mon épée.
Un jeune Czigany, incorporé chez nous,
Etait le désespoir de tout le bataillon ;

Tant qu'il resta recrue, il ne put réussir
Le moindre mouvement correct, le malheureux !
Enfin pour employer ce soldat inutile
On résolut d'en faire un élève-trompette,
Mais il soufflait de chic, enjolivait les marches
A donner le frisson à notre commandant.
Sale cuisinier et fripon serviteur,
Il ne fit jamais bien le plus petit labeur.
On l'employait à tout et chaque bataillon
Le passait au voisin, ne pouvant rien en faire,
Les beaux alignements, les cadences correctes,
Il arrivait à tout mêler, à tout brouiller.
Poussé par les sergents, heurté par les soldats,
Il était mis aux fers sans cesse par les chefs.
Quand c'était la parade, on le chassait du rang,
On le cachait aux généraux soigneusement,
Il n'avait point d'ami, tous l'abominaient,
Et même son voisin de lit s'en éloignait.
On ne lui parlait pas, sinon pour le brimer.
Pourtant, bien astiqué, il eut fait un beau gars ;
Ses cheveux de corbeau avaient de bleus reflets,
Dans sa face bronzée, ses yeux mettaient des flammes,
Ses lèvres étaient rouges et, toujours entr'ouvertes,
Laissaient voir les rangées d'éblouissantes perles.
Il était élancé, les mains, les pieds petits,
Mais ses gestes étaient nonchalants, amollis,
Bref, parmi les cent gars tous gais de la caserne
Seul, il vivait tout seul, abandonné, muet.

Quand l'hiver a rendu le dernier soupir
On conduit aussitôt les troupes aux manœuvres
Et la ruche vomit tout un essaim armé,
Les bataillons passent en ébranlant la terre
L'aurore est rose encore et déjà, dans les rues,
Le fracas des trompettes a chassé le sommeil.
Les rideaux, les volets sont à peine entr'ouverts
Que la troupe est déjà tout au bout de la ville.
Dès qu'on en est sorti on quitte la raideur,
On goûte mieux les chants, la pipe et la gaieté.
La rosée répandue sur la fraîcheur des prés
Lave la poussière grise de nos souliers.
Les oiseaux des bois clairs fuient à notre passage
Et pour chercher des nids les soldats ralentissent,
Mais le capitaine d'un regard courroucé
Les fait tous en courant regagner leur rangée.
Tout le monde est content ; seul et comme en grognant,
Le czigany me suit et se traîne en dormant.
Très vite le printemps transforme la nature,
Huit jours et çà et là se montrent ses parures ;
Les fleurs en se hâtant se dressent dans les prés,
Le czigany les vit et parut fasciné
Il s'arrêta surpris et comme extasié,
Ses yeux ne quittaient plus le pré, mais tous de rire :
« C'est-il que tu veux paître, » criait-on dans les rangs.
Mais lui, sans s'émouvoir quitte le bataillon
Et malgré les lazzis, les interdictions,
Va tout droit vers le pré paré de mille fleurs...

Le bataillon gaiement continue son chemin,
Officiers et soldats ont regagné leurs rangs.
« Garde à vous, » dit le chef en levant son épée.
Rangées, fusils, képis, tout est bien aligné,
Plus un mot — les pas résonnent bien plus fort.
Non loin de là sur le sommet d'une colline
Le capitaine a commandé de s'arrêter.
Il inspecte les rangs — un vide ? le czigany ?
Lieutenants et soldats semblent s'interroger.....
« Il est là sur le pré, disent des camarades,
Là-bas ! où tant de fleurs pointent dans le gazon. »
Les regards attirés voient mollement assis
Ce désolant soldat, sur le gazon fleuri,
Nonchalamment, il fixe au haut de son képi
Un bouquet de bleuets tout fraîchement cueillis.
« Etonnant ! inouï ! » sont les mots que répètent
Les officiers surpris de sa rébellion,
Pas de pardon pour toi, certainement, czigany !
Embouchant son sifflet le capitaine appelle,
Mais le czigany ne fait aucun mouvement,
Car il a plus de cent fleurs sur les genoux,
Et paraît absorbé à faire une couronne.
La trompette à son tour a sonné un appel,
En vain tous les soldats se sont égosillés,
Les gestes menaçants de six sous-officiers
N'ont pas un seul instant dérangé le czigany
Qui paraît détaché des choses de la terre,
Palpant, triant, nouant les fleurs de la prairie.

Capitaine, soldats, lieutenants font grand bruit,
La colline est changée en volcan véritable,
— Car c'est presque du feu qui pleut sur le czigany —
Le capitaine est rouge et, frémissant de rage,
Rugit comme un lion : « Qu'on aille le chercher
Et qu'on l'emmène ensuite, entre deux hommes armés,
Jusqu'au casernement et qu'on le jette aux fers,
Il se rappellera ce jour jusqu'à la mort. »
Je dirigeais l'escorte et rougis aujourd'hui
D'avoir été choisi pour exécuter l'ordre,
Néanmoins je partis, sérieux comme un Moltke ;
L'escorte était formée de cinq ou six soldats
Qui vinrent entourer cet unique ennemi.
« Allons Czigany ! » dis-je. Mais lui, levant la tête,
Comme le vieux savant qui préservait ses plans
Etendit les deux mains au-dessus de ses fleurs.
« Lève-toi et marchons ! » fis-je d'un ton sévère,
Son œil me regarda, puis il fixa les fleurs.
« Mais je ne suis pas prêt » ; ce fut là sa réponse.
Je me sentis blémir et, perdant patience,
Brutalement (cela me paraît impossible),
Je dispersai ses fleurs et les foulai aux pieds.
Sa peau noire devint jaune, presque livide,
Tandis que tout tremblant il regardait ses fleurs.
« Maudit soit celui qui vient de faire cela ! »
Et puis tranquillement, entouré par l'escorte,
Il se laissa mener jusqu'au casernement
Où l'on serra sa main et son pied dans les fers.

Il demeura sept jours presque sans rien manger
Au fond de son cachot, sur deux planches couché.
Le matin du huitième il se rendit au pré
Et nous le vîmes encore, à peine en liberté,
Attacher un bouquet tout frais à son képi.
A l'instant l'officier est repris de colère :
« Etonnant ! inouï ! quel horrible entêté !
Je te broierai, mon gars, comme un vil animal,
Tu n'iras plus aux fers, c'est bien trop doux pour toi,
Mais on va t'attacher dehors et t'y laisser.
Arrachez-lui ces fleurs stupides du képi. »
Le Czigany est muet, seul son front frémissant
Trahit l'affreuse rage amassée dans son cœur.
L'officier n'y voit plus et le sang à la tête
Abat son formidable poing sur le bouquet.
Le czigany à ce coup s'enfuit et pour jamais,
Il jette son fusil ; des bonds échevelés
L'emportent, tout pleurant, par-dessus les fossés,
Les buissons, les prairies. Courez ! Courez après !
Et tout le bataillon s'élance à sa poursuite.
Chasse étonnante ! Mais le gibier a du fond.
Il distance tous ceux qui lui courent après.
« Alors, tirez dessus, arrêtons-le du coup. »
Mais lui a disparu dans l'ombre des forêts
Nous l'appelons en vain, — mauvaise herbe ! vaurien !
Nous lui crions qu'on va le porter déserteur.
Malgré tous les efforts on ne peut le trouver,
Il a trahi vraiment ses serments et sa foi.

Deux mois plus tard on eut enfin de ses nouvelles.
Le septième district avisait simplement :
— Après l'avoir sommé trois fois de s'arrêter,
Les gendarmes l'ont fusillé dans un fossé. —

POÉSIE

DU BARON JOSEPH EÖTVÖS

TESTAMENT

Lorsque enfin j'aurai parcouru
Le chemin de ma vie si dure
Et que j'irai me reposer,
Que j'aie la paix dans mon tombeau !

Au lieu d'un monument de marbre
Où mon nom peut être creusé,
Que mon seul monument soit
Le triomphe de mes idées.

Et, si vous sortez quelquefois
Et venez rêver sur ma tombe,
Chantez le plus beau de vos chants
Sur ma dépouille qui repose.

Un chant hongrois, chant plein d'élan
Qui sait faire vibrer les cœurs ;
Quoique mort, peut-être que je le comprendrai
Et mon âme se réjouira.

Et versez une pauvre larme
Sur les restes de votre ami.
Poète il méritait un chant,
Puisqu'il a aimé... une larme.

POÉSIE DE JULES VARSÀNYI

UN CHANT

Comme un souffle inconnu a traversé mon âme!
Peut-être est-ce un chagrin ou un pressentiment ?
Un chant du temps passé résonne à mon oreille
Et j'ignore les lèvres qui l'ont jadis chanté.

Un jour, penché sur le sein de ma bien-aimée
Et rêvant doucement, je l'écoutais chanter :
Sa chanson était triste et me semblait si belle... ?
Ce n'est pourtant pas le chant que je reconnais.

Autrefois, étendu dehors et dans les prés,
J'avais comme coussin le gazon parfumé
Et de loin m'arrivaient des chants de jeunes filles...
Non, c'est un autre chant qui me berce aujourd'hui.

Ma mère en me berçant jadis sur ses genoux.....
— Je crois entendre encore la chanson monotone

Qui fermait mes paupières en un profond sommeil —
Mais l'air d'aujourd'hui est plus mystérieux.

Où donc a-t-on chanté ce chant mélancolique ?
Et pourquoi mes yeux se remplissent-ils de larmes ?
Est-ce donc un secret profond du secret même ?
Où mon âme attristée l'a-t-elle donc entendue ?

Peut-être n'est-ce pas ici sur cette terre !
Comment est-il sorti du fond de ma mémoire ?
Des ombres inconnues tournent autour de moi,
Et je crois entrevoir un monde bien plus beau...

POÉSIE DE ÉMILE MAKAI

LA CEINTURE

Adieu les heures arides, ennuyeuses.
A quoi bon le nier ? Voici que j'aime encore,
Vous m'en êtes témoins, ô feuilles qui tombez
Et qui, penchées sur moi semblez ensommeillées.
Depuis que je poursuis ardemment le plaisir
Mon plus sûr compagnon de voyage est l'amour.
Pour ceux qu'un sang ardent ne peut laisser en paix
Une douce aventure vaut mieux que tout le reste.
On peut trouver l'aimée qui foule tout aux pieds
Quand, à ses lèvres pures, l'homme vole un baiser,
Qui, le moment venu, oublie avec délices
Son amour et sa foi, ses serments et ses vices...
Et quand la femme voit sombrer tous ses scrupules,
Quand les voluptés lui semblent toutes permises,
Quand volontairement vaincue et désarmée,
Elle met sur l'autel ses trésors précieux,
Quand enfin elle clôt ses paupières brûlantes...
Elle est plus belle encore... en faisant un péché !

C'est en rêvant ainsi qu'à ma place habituelle
Je m'assis par une nuit d'automne grise ;
Comme si les démons voulaient se jouer de moi
Une forme élancée de femme m'apparut :
Ses lèvres s'éclairaient du sourire de la vie,
Je ne vis jamais rien de plus beau sur la terre.
Dans ses mèches folles, sur sa tête obstinée,
Courait, comme en errant, la lumière du soir ;
Puis elle se glissait tout le long de ses hanches
Et, comme en moquerie, se projetait sur moi.
Par quel heureux instinct me suis-je approché d'elle ?
Un voile transparent recouvrait ses épaules,
Mais çà et là, la flamme traversait hardiment
Ce que le voile ne cachait pas entièrement.
Puis, comme les zéphyrs faisaient mouvoir l'étoffe
Dont les plis en tombant couvraient ses genoux roses,
Je vis qu'une ceinture arrêtait leur descente
Et telle que jamais on n'en vit sur la terre.
Superbement ornée de pierres précieuses,
Jamais je n'avais vu de plus riche ceinture !
Jamais je n'admirai une femme plus belle !
Je la vois bien aussi, mais ne puis vraiment croire
Que ce n'est pas quelque jeu plaisant de mirage
Ou quelque illusion menteuse de la brise
Qui paraît un moment et puis s'évanouit.

Mais non ! car la voici qui glisse sous les feuilles
Et me fait, en passant, un gracieux sourire :

« Monsieur, croyez que je lis sur votre visage
Le tourment qui si fort agite votre cœur ;
Je ne suis pas cruelle, Apprenez donc ceci :
Cette ceinture sépare mon corps en deux parties,
Je vous en cède une. Laquelle prenez-vous ?
Entre elles vous pouvez choisir à votre gré,
Et ce que vous voudrez, aussi je le voudrai.
Qui sait ? Peut-être bien allez-vous préférer
Le buste délicat qui s'élance au-dessus ?
Peut-être voulez-vous des plaisirs moins subtils
En choisissant la part qui se trouve au-dessous ? »
Ainsi, en souriant parlait la jeune femme
Et son terrible jeu allait bien réussir.

Laquelle vais-je donc choisir ? oui, laquelle ?
Que pour toujours le diable emporte les ceintures
Dont je n'ai jamais eu à me préoccuper !
...Je ne sais vraiment pas laquelle je préfère ?
Vais-je me décider pour la partie du haut
M'emparer de ce sein dont je me soucie peu,
Saisir l'occasion quand elle se présente,
Quoique je sache bien ce qui est au-dessous ?
Alors ! il faut laisser couverts ces genoux roses,
Oublier à ce point mon caractère d'homme
Quand j'ai l'occasion dont je peux profiter ?
Il n'est pas de raison pour me faire hésiter,
Je vais donc choisir la partie inférieure,
Mais... j'abandonne alors la part supérieure

Où brûle le foyer des célestes amours :
Le cœur, ce cœur brutal ne peut-il donc aimer
Que les plaisirs inférieurs et grossiers ?
En bas, tout s'engloutit dans le gouffre du vice,
En haut, d'ardents baisers ouvrent de douces lèvres ;
En bas, l'amour viril et la bestialité,
En haut, le ciel serein et la limpidité...
Et ces bras gracieux qui mollement enlacent !
Et sa douce langueur ! et ses tendres soupirs !
Et ses yeux féminins trempés dans les ténèbres
Dont l'éclat est plus beau que les claires étoiles !...
Non, si je cherche un cœur, l'amour doit l'emporter.
« Belle inconnue, lui dis-je, — ce fut là ma réponse,
Voulez-vous accepter l'hommage de mon cœur ?
Comment n'avez-vous pas compris ni deviné
Tout ce que ce combat avait de difficile
Et que je ne pouvais vraiment me décider
Entre deux belles parts également tentantes ?
Qui pourrait, en effet, accorder l'avantage
Au soleil éclatant sur le clair de la lune,
Au baiser de l'aube sur le soleil couchant ?
Malgré tout, je ne peux le cacher plus longtemps,
J'ai résolu mon choix en homme, librement.
Mais ce n'est qu'un désir passager seulement :
Que la part au-dessus de la ceinture soit mienne ! »

« Ah ! fit alors la femme, je ne puis vraiment croire
Que vous n'aurez bientôt un avis tout contraire.

Vous, un homme, n'auriez d'autre réponse à faire ?
Vous ne voudriez pas la partie au-dessous ?
Vous vous contenteriez absolument de l'autre ?
Ce que vous dites me surprend étrangement.
L'amour pur, virginal, existe donc sur terre ?
La noblesse de l'homme n'est pas une chimère ?
L'homme briguant surtout le cœur d'une femme,
Estimant plus que tout la jouissance de l'âme,
Vous êtes, donc, monsieur, un de ces hommes-là !
Tout, tout vous appartient... plus haut que la ceinture. »
Alors, elle sourit, rougit... rougit encore,
Le voile doucement tomba de ses épaules,
Sa main arracha la ceinture qui l'étreignait,
Et, souriant toujours... Elle la piétina.

POÉSIE DE ANTOINE VARÀDI

LEQUEL?

Sur le seuil de marbre d'un hôtel luxueux
Une veuve en grand deuil attend en soutenant
Sur chacun de ses bras un tout petit enfant.
Tous trois sont hésitants, ils n'osent point entrer
C'est le soir de Noël, on ne voit pas une âme,
Seul, un seigneur approche appuyé sur sa canne...
Le cœur des innocents s'est tout à coup serré...
— Que cherchez-vous ? Que demandez-vous bonne femme ?
— Hélas, mon bon seigneur !... Ecoutez je vous prie...
— Bien, bien, ne gémis pas ; par le sang ! n'aie pas peur.
— J'ai vu imprimé... (je me le rappelle bien)
Qu'on voudrait adopter ici un orphelin...
— Ah ! oui, je sais... allons, venez ma vieille dame,
Hâtez-vous, car le temps est précieux pour moi. —
Il les conduit alors par un salon doré
Près d'une porte. Il l'ouvre en leur disant d'entrer.
La chambre est de velours ; une dame en grand deuil,
Triste, est assise auprès d'un arbre de noel.
Elle lève sur eux des yeux voilés de larmes,
Elle a perdu un fils charmant... et de leur âge —.

— Bonne femme, approchez ; m'en céderez-vous un ?
— Il le faut, il le faut car leur père est sous terre
Et je me sens malade, et puis c'est la misère !...
— Bien, lequel donnez-vous ? Je vous laisse le choix.
Lequel !... en l'entendant son cœur s'emplit d'effroi :
Oui, lequel emmener ?... lequel m'aime le mieux ?
Lequel abandonner sans trop briser mon âme ?
Son regard obscurci va d'un enfant à l'autre...
Jean — le garçonnet — lit déjà et écrit bien
Le soir il a toujours son alphabet en main...
La fille, Mariska, sait déjà ses prières...
Mon cœur ! si tu pouvais choisir entre les deux !
Jean alors ?... Oh non ! non ! le soir près de la lampe
Ses cheveux se répandent en flots si doux, si blonds,
Si gracieux, sur les genoux de sa maman !
Une douleur aiguë perce son cœur de mère...
Si elle allait ne plus jamais le revoir là ?
Non... plutôt Mariska. Oh l'angoisse l'étreint !
Son petit lit est approché si près du sien !
Tout récemment encore il fallait la bercer.
Quand le soir est venu, sa mère tend la main
Et elle appuie dessus les boucles de sa tête
Elle s'endort ainsi. — Demain, en s'éveillant
Si elle allait ne plus retrouver sa maman ?
Non ! Non ! — Vous hésitez ? dépêchons, bonne femme,
Lequel me laissez-vous ? Choisissez, choisissez !
Elle pousse un cri, cri d'âme torturée :
Oh ! je n'en peux donner aucun ! Ni l'un, ni l'autre !

POÉSIES DE JEAN VAJDA

SUR LA MONTAGNE

Sur le sommet glisse le nuage
Et au-dessous, le bois frissonne,
A peine y voit-on le zéphir
Agiter les feuilles des arbres.

Fils des chèveux du désert [1]
Feuilles fanées volent dans l'air,
L'hirondelle rase la terre,
Tout est calme, tout est serein.

Je regarde les bois, les champs...
Comme un triste pressentiment
Une ombre longue s'étend sur l'herbe
Et le vent gémit dans les bois.

[1] Herbe qui croît dans la Pousta.

Une tristesse, vague, secrète
Plane sur tout le paysage,
Cette tristesse que l'homme sent
Sans jamais oser l'exprimer.

C'est la douleur qui t'accuse
Eternelle et grande nature!
Et les yeux brûlés te demandent :
Pourquoi naître ? Pourquoi la vie ?

LA COMÈTE

Au sein du firmament est la belle comète
Dont la queue lumineuse descend jusqu'à la terre;
C'est « La grande comète », dont la route tracée
S'en va toujours tout droit, sans jamais retourner.

Au milieu de l'armée des mondes et des étoiles
Elle poursuit sa course à travers l'infini.
Elle ne tourne pas et ne veut pas le faire,
Elle va toujours triste et toujours solitaire.

D'autres admireront et la lune changeante
Et l'éclat scintillant des rondes étoilées...
Niobé majestueuse de la voûté azurée
Deuil flamboyant, à toi s'adressent mes hommages,

Astre triste et maudit, image de ma vie
Ton noyau flamboyant représente mon sort...
Partout où tu t'en vas dans l'infini des cieux
Tu es seule toujours et toujours étrangére.

DANS LE BOIS DE VAAL

Là-bas, dans les profondeurs du bois sombre
Dans le bocage où poussent les orties,
Au fond du vallon retiré
Dans l'asile des ombres épaisses,

Qu'il ferait bon vivre là-bas
Dans une petite chaumière !
Vivre heureux, vivre dans le calme,
Dans le silence et dans la paix !

Sans se préoccuper du monde,
De ce monde aux mille soucis,

Penser, sans être dérangé
A ce qu'on sent déjà plus près.

Et trouver dans la nue qui passe
Au flanc des coteaux embaumés
Dans un éclat tout printanier,
L'image du passé, celle de l'avenir.

Et puis, quand arrive la fin
— Imperceptiblement mûri —
Tomber tout naturellement
De l'arbre séché de la vie

Et dans une tombe ignorée
S'endormir pour l'éternité,
Et là, ne faire autre chose
Que reposer, que reposer !

MALÉDICTION ET AMOUR

Oui, je te vois encore, je te verrai toujours
Toujours ma pensée te suivra;
Tu es là, toujours, près de moi
Pourtant, pourtant, je te répète : adieu !

Ce n'est pas la rigueur du sort
Non plus, la distance infinie,
Ce n'est ni la vie, ni la mort
Qui nous séparent pour toujours,

Se quitter, laisse un peu d'espoir,
La mort laisse des souvenirs,
La foi console des malheurs...
Mais je n'ai rien de tout cela !

Dis que tu es à moi, dis-le
Que tu m'aimes... et tu recevras
Un baiser infiniment triste,
Baiser de l'éternel adieu !

Le tombeau peut être béni
Et la nature peut renaître,
Mais ce que j'ai perdu en toi
Est mort et bien mort pour toujours.

Pourtant, je ne peux te quitter,
J'entre chez toi, je te regarde
Muet, d'un œil fixe, effrayant
Œil de victime au meurtrier.

Et cela nous brise tous deux
Toi, ton crime, moi qui t'accuse !
Adieu les délices de l'heure du berger !
C'est l'heure des revenants..... Adieu !

SOUVENIR DE GINA

Je veux, une fois, t'embrasser
Et toucher une fois tes lèvres... !
Non ! toujours te serrer dans mes bras
Toujours te couvrir de baisers.

Vraiment, ce n'est rien cette vie
Si rapide, si fugitive
Aussi, c'est pour l'éternité,
Que je veux te posséder.

Mon amour bien-aimé,
La vie n'est qu'un passage
Déroutons la mort
L'éternel, l'infini,

Encore, encore, embrasse-moi,
Je vivrai en mourant en toi,
Eternel sera mon baiser
Et éternelle, mon étreinte.

SOLITUDE

Les hommes content leurs douleurs
Ils disent ce qu'ils ont souffert
Et chacun croit que sa misère
Est la plus grande sur la terre.

Mais le récit de tous ces maux
Ne peut me faire conter les miens
Et, je cherche, au contraire, l'isolement profond,
Là, seulement coulent mes larmes.

Au plus sombre de la forêt
Là où le vent s'endort sur la feuille immobile
Comme si s'arrêtaient et le temps et la vie,
Je vais me prosterner, et je dis « ô mon Dieu !

Ainsi, il n'est donc rien de parfait en ce monde ?
Tu n'as rien pu créer qui ne soit sans défaut ?
Mais si ce qui finit reste si incomplet,
L'infini, peut-être est complet.

Assis sur un trône doré
Tu crées, tu changes et ta parole tue ;
Tant qu'ici bas les êtres rouleront leur misère
C'est donc toi seulement qui pourras être heureux ? »

Et, la voûte des cieux s'obscurcit; invisible,
Une ombre glissait là — en haut —
L'air était immobile et semblait mort, raidi,
Comme gelé ; au milieu du mortel silence
Il me parut que Dieu parlait un peu plus haut.
J'entendis un soupir profond et lamentable :
— « Rien n'est pareil à moi dans l'univers immense
Et je suis toujours seul, isolé, délaissé.

POÉSIE DE GUSTAVE LAUKA

ROMANCE

(DANS LE GENRE NÉO-GERMANIQUE)

De roses sous la tonnelle
Assise, était la donzelle,
Et, tout près d'elle, son héros
Butter-Florian.

On entendait Philomèle
Chanter sur le cognassier,
Elle gazouillait tout bas
La fille pâle :

« Mon doux cœur serait brisé
Au clair de la lune
Ange ! si tu me trompais
Butter-Florian ! »

Alors, très ému, répond
Butter-Florian !
« Jusqu'au trépas, je t'adorerai,
O vierge pâle ! »

POÉSIE DE GÉZA GÁRDONYI

LA LÉGENDE DU VIN

Et le bon Dieu dit : « Noé, mon cher fils,
Voici du raisin, goûte s'il est bon. »
Noé répondit : « Je suis vieux déjà
Mais je n'ai jamais mangé meilleur fruit. »

Dieu dit encore : « Noé, mon cher fils,
Voyons si le vin nouveau a bon goût. »
Noé répondit : « Ah ! vie de ma vie !
Je commence à voir déjà trois bons Dieux ! »

Alors Dieu dit : « Noé, mon cher fils,
Et le vin vieux ? goûte s'il est bon. »
Et Noé : « J'en bois depuis ce matin.
Hé ! viens, camarade, le fût n'est pas vide, »

Le cocher va, infatigable
A droite, à gauche, jour et nuit
Exact ! le gars ; un peu sans gêne,
Partout il garde son chapeau
Quand il entre, c'est sans frapper,
Sans parler ; Un signe ! et ce geste
Est plus qu'un ordre, le fiacre est là
Et le client doit se hâter.

Un signe ! et le Nabab noceur
Laisse son jeu et son argent,
Sa tente, le fier général
Prêt à pourfendre l'univers,
Et le fils quitte sa mère,
Le fiancé sa bien-aimée
L'empereur, son trône où il dit
Qu'il n'est qu'un seul maître, et c'est lui !

Souvent il passe devant moi :
A travers ses vitres je vois
Quelque ami qui se tient assis,
Pâle et triste, sur les coussins.
L'univers se repose et le fiacre jamais
Il roule toujours en tonnerre,
L'œil perçant du cocher me fixe
Quand, ici, là, nous nous croisons.

PARCE QUE TU N'AS PAS

Parce que tu n'as pas de perle plus parfaite
Dans les ténèbres de tes flots,
O mer ! ne vas pas m'envier
Mon admirable bien-aimée.

Tu vois, je n'en suis point jaloux
Et je te la confie
Pour un instant, de grand plaisir,
Cettė enfant adorée.

La voici ! je me fie à toi
Je la dépose entre tes bras,
Comme la fleur qui tombe sur tes vagues,
Berce-la doucement !

REGARDE MA CHÉRIE

Regarde ma chérie, le feuillage pâli
Qui tombe, tombe lentement
Et ces champs jaunis qui ressemblent
A de lugubres moribonds.

Ne craignons pas de voir tout se faner
Constatons-le en souriant.
Nous pouvons regarder, car au fond de nos cœurs
L'amour ne peut pas se flétrir.

Mon âme est sereine, légère
Bien qu'elle voie tout sécher, mourir.
Ainsi, l'enfant jouant au cimetière
Gambade parmi les tombeaux.

C'est l'automne, mais tout me semble prêt à naître
Sur la terre dénudée...
Dans ton sourire, à chaque instant,
Je vois le retour du printemps

N'AIE PAS DE RANCUNE

N'aie pas de rancune, adorée,
Si mon âme qui t'appartient
Jusqu'à la tombe, quelquefois
S'éloigne un peu de ta sphère.

L'âme est un oiseau libre
Et, l'oiseau doit voler

Lutter hardiment dans son vol
Avec les nuages du ciel,

Planer dans les hauteurs
Où se font les orages,
Planer, planer longtemps
Dans l'éther infini.

Dans les lointains d'azur
Quand son vol a cessé,
L'oiseau, sans plus tarder,
S'en retourne à son nid.

De même, s'élance vers toi
Mon esprit d'humeur vagabonde,
Et, dans le nid de son bonheur,
Vient se reposer... sur ton cœur.

LARMES

— Père ? c'est ce soir Noël
Et le petit Gâbor n'est pas auprès de moi.
Oh ? dis-moi où il est allé ?
Où, d'une façon si soudaine ?

— L'enfant Jésus est descendu,
C'est afin de le remplacer
Que ton petit frère est parti
Pour être un ange chez les anges.

— Il est beaucoup mieux dans le ciel
A-t-il plus d'amis pour jouer ?
— Au ciel est le plus grand bonheur,
Retiens bien ceci mon enfant.

— Alors ? s'il s'amuse, s'il joue,
S'il est heureux, en tout, là-haut
Pourquoi pleures-tu, petit père ?
Pourquoi ces larmes dans tes yeux ?

— Oui, j'ai des larmes dans les yeux
Parce que j'ai pensé ceci :
En vain les anges lui prodiguent
Des quantités de gâteries,

En vain, les saints, les bienheureux
Le caressent et le câlinent,
Toujours il sentira quand même
Qu'il est sans mère.

A LA PLUS AIMÉE

La rose a bien moins de pétales
Et, moins de perles l'univers...
Que de fois je bénis ton nom
Ma belle fleur,
Mon bien si doux, mon tout si pur.

J'étais si seul parmi les hommes
Où je n'ai pu entendre un mot affectueux!
Alors tu m'as tendu la main,
Ma bien-aimée,
Belle étoile égarée dans un œil triste et sombre.

Depuis, tu fus pour moi la compagne fidèle,
Tu m'as enveloppé des beautés de ton âme,
Tu es l'amour de ma vie,
Du bien tu sais faire le mieux
Tu as grandi mes joies et dissipé mes peines.

Chez toi, tout est fidélité, constance
O cœur si noble, ô réelle bonté!
Qu'il t'est facile d'être compatissante,
De rendre le prochain meilleur,
Puisqu'un ange demeure en toi!

Car si tu arraches une feuille
A la fleur fragile et tendre
Là où elle s'épanouissait
Tu la vois flétrie à jamais.

POÉSIE DE VICTOR DALMADY

CHEMIN RADIEUX

Je l'ai mise, à l'aube, en voiture,
Ma belle fiancée.
Qui de nous était plus heureux ?
Elle ? moi ?... Je ne le sais pas.

On voit encore briller les étoiles là-haut,
Beaucoup de celles-là dont l'éclat est pâli
Disent : « Nous pouvons nous éteindre,
Nous l'avons vu heureux ! »

Sur nos têtes, on entend le chant
Le chant joyeux des alouettes
« Il y a de l'amour ! » dit-il,
Et l'amour a bien des fidèles.

La brise du matin vient à notre rencontre,
Si rapide est son vol !
« L'océan nous envoie, ses gouffres infinis
Saluent votre bonheur. »

La face du soleil rayonnante de joie
Sort du côté de l'Est :
« Que je les baigne, moi, de toute ma chaleur
Et de tous mes rayons ! »

Oiseaux, brise, soleil, étoiles,.. tout enfin
N'a fait que répéter une chose bien douce
Sur terre, il n'est qu'un chemin radieux
C'est celui de l'amour !

POÉSIES DE JOSEPH KOMÓCSY

ENTENDS-TU LES GLAS?

Entends-tu les glas ? Entends-tu
Les sanglots que pleurent les cloches?
Et demande à ton cœur le nom du décédé
Qui est mort? dis ; le sais-tu ?

Eh ! dépose ton voile, qui pourrais-tu pleurer
Tandis que sur tes joues s'épanouissent les roses !
Que des larmes de bonheur brillent
Au bout des cils de tes beaux yeux !

Du vin, de la gloire, des baisers,
O je veux avec toi partager mon ivresse !
De ces trois océans lumineux, infinis,
Je veux, dès aujourd'hui, environner ton cœur.

LE BAISER

Le baiser est plus doux que le vin le meilleur
Qui donne les ivresses
Nous buvons du vin même en veillant le mort [1]
L'amour est le vin de l'amour.

Ah ! viens sur mes genoux, verse-moi de l'ivresse
O mon cher ange bien-aimé !
Et, sous l'ardeur de tes baisers
Mes chants deviendront bien plus doux.

Tout savoir et tout oublier
N'est possible qu'en un baiser.
Entends-tu le frisson du zéphir ? Il nous chante
Que le printemps va revenir.

Viens donc, embrasse-moi, que la tendre couleur
De tes cheveux soyeux entoure mon visage.
Viens baiser mes lèvres et mets-moi dans le cœur
La félicité et l'ivresse.

O baiser, le plus doux des chants !
Voix de deux cœurs qui se consument !
C'est, en chantant, par des lèvres brûlantes
Qu'entre le printemps dans nos cœurs !

[1] Il est d''usage de boire et de s'égayer en veillant les morts.

JUSQU'A LA MORT

Conserve les doux rêves que ton cœur a formés
Et conserve-les pour toujours;
La rose n'éclôt pas avant qu'à ses pétales
Tremblent des gouttes de rosée.

La vie perd sa couleur et n'a plus de parfum
Quand notre rêve est envolé.
Mais le rêve garde la jeunesse
Aux cœurs que le sentiment peut remplir,
Sa lumière dorée égaie le chemin sombre
Et nous berce bien doucement,
Jusqu'à ce que le rêve éternel des rêves :
La mort, apparaisse à la fin.

DOUCEMENT

Doucement vibrent sous tes doigts
Les cordes magiques de l'antique instrument.
Mon cœur est attristé comme un noir crépuscule,
La mélancolie des souffrances secrètes,
La triste mélodie des psaumes

Descendent en mon âme comme une ombre funèbre
Et je prends le monde en horreur!

Puis les sons tombent sur mon cœur
Comme la douce pluie sur la terre assoiffée
Et dans le crépuscule resplendit ton visage
Alors, perçant les nuages de deuil
S'approche un nouveau printemps
Mon cœur ravi s'épanouit encore
Et mon amour va embrasser le monde!

POÉSIE DE NICOLAS RÓZSA

TON BAISER...

Ton baiser, ton premier baiser,
J'ai rougi en le demandant
Légère, et comme en badinant,
Toi tu m'as embrassé, chérie,
Depuis, tant d'années ont passé
Que la date en est oubliée !
Donc je te demande en riant,
En badinant, légèrement
De me donner, enfant chérie,
A ton tour un petit baiser...
Après tant d'années seulement
Tu me le donnes en rougissant.

POÉSIES DU COMTE GÉZA ZICHY

RENONCEMENT

Je ne peux ni veux jamais te regarder :
Tu parais comme un rêve glorieux et superbe,
Mais ta beauté triomphante
Je veux l'envelopper des voiles de la nuit.

Je ne veux et ne peux plus jamais te revoir
Lorsque passe la brise douce du printemps
Car le printemps s'enfuit
Dans le lointain... avec les baisers et les chants.

Mais là où les tombeaux se dressent froids, rigides,
C'est là, oui, c'est là que je veux te retrouver
Dans la nuit sans étoile
Te dire doucement, oh ! oui, bien doucement,

Que je t'ai oubliée déjà depuis longtemps
Que je ne pourrai plus jamais, jamais t'aimer
Et que je l'ai enfin débarrassé, mon cœur
Et pour l'éternité ! et pour l'éternité !

UNE FEMME EST MORTE

« Une femme est morte la nuit, »
Dit l'étranger indifférent,
« Elle était brave femme, » ajoutent les parents,
« Son séjour fut court, ici-bas. »

Le prêtre dit : « Son âme était pieuse. »
Le médecin : « Elle était si malade ! »
Mais le mari, contemplant le cercueil
Dit seulement : « Mon univers ! »

POÉSIE DE JULES VARGHA

IL EST DÉJA PASSÉ

Il est déjà passé le bonheur pur et calme
Et j'avais espéré qu'il durerait toujours !
Déjà le bleu du ciel se voile de nuages
    Je sens l'approche de l'orage,

    L'aile grise des sombres nues
    Gagne déjà tout l'horizon,
Le pays est plongé dans un calme glacé
    Mais au loin le tonnerre gronde.

Entends les battements angoissés de mon cœur
Tandis que mon regard s'élève jusqu'à toi
Les semences dorées parsemées dans mon âme
Epargne-les, Seigneur, dans ta grâce divine !

POÉSIES DE JOSEPH VÉSZI

L'OISEAU TSATAKA

De l'oiseau mystique des légendes hindoues
As-tu déjà, mon ange, entendu la chanson ?
Avant que la nuit ne l'entoure, il vole... il vole...
Puis il vole aussitôt qu'est revenue l'aurore
Tant que les cieux hindous nagent dans la lumière
Il vole sur les plaines et par-dessus les mers,
Seule l'eau des nuées peut apaiser sa soif.
Sans cesse il vole, il vole, en quête d'un nuage.

Là où les bananiers font l'ombre plus épaisse
Serpente en murmurant, un gentil ruisselet,
Mille éclats lumineux font miroiter ses eaux,
Sur ses bords est l'abri sacré d'un ermitage,
Des Brahmanes fervents sont, tout autour, assis
Car la source est sacrée, ses eaux donnent la vie.
L'oiseau Tsataka la frôle dans son vol,
Volant plus loin, malgré la soif qui le dévore.

Dans le creux du vallon luit un étang tranquille,
Et, des hauteurs descend comme une ombre attristée.

Sur l'étang plus muet qu'un mot que tient la lèvre
Un lotus a rougi — soufflant des voluptés,
Son parfum a monté vers les hauteurs des cieux
Appelant attirant, l'exilé dans l'espace :
« — Viens te soulager dans la fraîcheur de mes ondes. »
L'oiseau Tsataka vole, vole plus loin.

Ses ailes s'agitent au-dessus de la mer
Jamais un seul instant ne s'arrête son vol...
« — Si tu as soif, bois ! fils de la terre assoiffée »
Gronde vers lui la mer en se montrant fâchée,
Mais le Tsataka vole, vole plus loin dans l'air.
Sa force, en faiblissant, augmente son désir,
Et il vole épuisé, torturé par la soif,
Cherchant, cherchant toujours une nue dans les cieux.

Ainsi, l'ont invité, étang, mer et ruisseau,
Quand il glissait d'un vol muet au-dessus d'eux,
Ainsi on m'offre des baisers, des voluptés,
Quand tu pourrais toi seule apaiser mon délire!
Le Tsataka vainqueur aura sa récompense
Quand, enfin, il aura rencontré le nuage...
De la soif de mon cœur ardent je peux mourir
Si tu ne me tends pas ta lèvre voluptueuse.
Tu me laisses languir jusqu'à la nuit tombée
Et ma peine renaît lorsque revient l'aurore...
De l'oiseau mystique des légendes hindoues,
As tu, déjà, mon ange, entendu la chanson ?

POÉSIES DE LOUIS BARTÓK

JUSQU'AU COUCHER...

Jusqu'au coucher de l'étoile du soir,
Tu m'appartiens, je suis à toi,
Nous cesserons de nous unir
Lorsque sa flamme s'éteindra.

Des amants, c'est la confidente,
Elle garde notre secret ;
Le soleil est notre ennemi,
Bavard !... qui tout raconterait.

TU ES LA COUPE DES IVRESSES

Tu es la coupe des ivresses
Qu'on se passe de main en main,
Et qui excite dans nos cœurs
Une soif qu'on ne peut calmer,

A mes lèvres qui la désirent
J'ai porté la coupe si douce,
Mon cœur y a trouvé l'ivresse
Mais n'a pas rencontré l'amour.

Lèvres rouges aux baisers brûlants,
Seins voluptueux que gonfle le désir,
De vos nectars que je boive l'ivresse,
Et que je vous repousse... après.

Jetons donc la coupe de feu
Quand sa liqueur est la plus douce,
Avant que la fièvre ait cessé
Et que le cœur soit réveillé.

C'est avec soin que je te pose...
Va à d'autres, plaisir si doux,
Evite qu'une main grossière
Te brise après t'avoir goûté.

A PRÉSENT IL FAUT M'OUBLIER

A présent, il faut m'oublier, c'est le printemps
Ta saison, ma chérie, la saison qui te va.
La terre était sans vie, mais renaît de nouveau
Sous les baisers du soleil, rédempteur des roses.

Le gazon sort là-haut, le feuillage verdit,
Le bouton, en s'ouvrant, parfume ses pétales ;
Sous l'haleine d'avril les arbres du jardin
Secouent de blanches fleurs et te couvrent de neige,
Toi, plus blanche que neige, et plus fleur que les fleurs !
Pourquoi serais-je l'ombre à ce brillant tableau ?

Désormais, pense à moi seulement lorsque
Le vent d'automne aura cassé les branches nues,
Quand le ciel assombri disparaît sous ses voiles
Qui laissent sur ton front tomber de froides larmes,
Quand l'armée des corbeaux, tournant comme un orage,
Descend comme un malheur sur ses ailes de nuages,
Quand la brume est tombée sur le monde flétri,
Quand la mélancolie te couvre d'un linceul
Et que tu sens mourir tes jeunes espérances...
Pense, alors, à celui qui va mourir pour toi !

LA VIE DES NATIONS

La vie des nations ne dure pas le temps
Que le rayon naissant d'un astre sidéral
Met, vif comme l'éclair, à rejoindre la terre,
Et l'épanouissement d'une rose est plus court
Que son ombre à midi. Est-il donc quelque chose
De plus court que l'ivresse des lèvres qui s'unissent

Embrasées de désirs aux lèvres de l'aimée ?
Mais toujours, éternellement
Tu vis étoile des héros ! gloire sublime !
Floraison de la terre, beauté vraiment divine
Et toi : ô amour !

O LÉTHÉ

O Léthé où l'on boit seulement de l'oubli !
Combien plus consolant tu serais, fleuve sombre,
Si mon cœur soulagé pouvait précipiter
Dans tes eaux le passé si lourd de mes tristesses !
Les malédictions se perdent dans l'abîme
Et nous y étouffons l'infortune du sort.
Le courant de tes eaux lave le sang, les larmes,
La désillusion disparaît dans ton gouffre,
Toi, tombeau agité dont les vagues s'enfuient,
Tu recèles la paix finale des mortels !
Mais tes flots ne sont que les déserts de la vie
Et, bien qu'avec ardeur les boivent tant de lèvres,
Tes eaux noires ont-elles jamais, jamais valu
La goutte de rosée qui nous tombe du ciel,
S'épanouit en fleuve et toujours nous sourit ?
Tu sais bien balayer ce que nous te jetons,
Mais tes rives jamais ne deviennent fertiles,
Tu ne peux rapporter une de nos joies !

L'ÉTÉ M'A DE NOUVEAU

L'été m'a, de nouveau, attiré dans le bois
Et les rayons dorés du soleil qui se couche
Jouent sur les troncs, les feuilles; par un enchantement,
Frémissantes et chauffées à ce foyer céleste
Les ombres, tout à coup, s'étant mises à trembler
Se transforment en belles fées!
Leurs longs cheveux... c'est le feuillage
Dans lequel glissent les zéphirs,
Leurs bras, les branches, en adieux
Se penchent vers moi comme pour me caresser,
Ah! une fois encore... et je les reconnais,
Toutes amies, ombres amies,
Et celles, qu'autrefois, j'avais tant adorées,
Celles que j'ai trompées, celles qui m'ont trompé!
Mais le soleil les fond... Ma jeunesse s'en va...
Les voici rassemblées qui désirent l'amour,
Un suprême baiser, une dernière étreinte...
Il faut partir! — Elles, en brouillard lointain
Se sont bientôt perdues dans le bleu crépuscule.
Toutes sont devenues ce qu'elles étaient : Fantômes!
Puisqu'ils m'ont oublié, qu'ils m'ont abandonné,
Rêves, désillusions, souvenirs et amours,
Que j'en suis séparé et qu'eux le sont de moi,
Plongeons-nous dans la nuit où tout est affaibli,

— Qu'elles soient exilées... toutes... bien loin de moi.
Et le plus loin... celle que j'ai le plus aimée !

NÉNUPHARS

Le fleuve bouge à peine pendant l'été brûlant,
Les rayons du soleil couchant errent sur lui ;
Les riches et vertes feuilles des nénuphars s'étendent
Luisantes de clarté sur le miroir des eaux.

Sur ce bord, c'est l'ombre des grands saules pleureurs
Assoiffés de baisers, courant après les vagues...
Frissons des peupliers, ondulations des joncs
Et frisselis joyeux. — Chuchotements, murmures...

Sur l'autre, des rosiers où le rossignol chante,
Dans l'ombre un jouvenceau rêve auprès de sa belle.
Un couvent est plus loin — Morose et solitaire,
Un moine abandonné y continue son rêve...

Il faut se résigner à voir ainsi la vie !
Murmures dans les joncs, frissons des feuilles, rêves,
Désirs : feuilles tombées et bientôt emportées
Doucement, doucement, par les eaux de l'oubli.

SUR MER

Sur le pont, à la nuit, je me suis étendu
Comme si j'étais mort et ne vivais qu'en rêve.
Ne voyant dans le crépuscule de la terre
Que les étoiles de là-haut,
N'entendant d'autre bruit de la lutte terrestre,
Que la roue du bateau qui glisse doucement
D'une allure connue, monotone, rapide;
De ma montre pressée que le tic tac agile
Se hâtant avec notre vie
Du côté du tombeau, cette mer sans rivages,
Cet énorme gouffre infini,
Gueule épouvantable et vorace!

Alors, je m'imagine, ô joie! que ce bateau
Est vraiment mon tombeau pour la nuit éternelle,
Et, que mort je vais naviguer,
Du fleuve vers la mer, doucement, doucement,
Couché entre les bords ouverts de mon cercueil,
Et non, dans les ténèbres noires, fermées de la terre,
Dormir jusqu'à la nuit des temps
— Moi, qui vivais dans les bras de la liberté, —
Sans en pouvoir sortir avant que du ciel
Un astre révolté ne vienne jusqu'à moi
Et, brisant ma prison, la disperse dans l'air.

Oh ! naviguer ainsi sur ce pont solitaire
Avec des yeux que n'a pas fermés le tombeau,
Anéantissement, voluptueux repos !
Planer ainsi, planer sans trêve
Du fleuve jusques à la mer...
Vers le pays des îles merveilleuses
Et trouver le salut loin, bien loin de la terre
Là où trônent l'été éternel et les fleurs,
Où règnent ensemble et en paix
— Comme un couple royal au céleste pouvoir
Le bonheur uni à l'amour.
Où les tendres désirs emportent tous les cœurs
Aussi facilement que le ruisseau, les feuilles.

Oh ! plane, plane encor, au-dessus de ton rêve
Jusqu'au monde bâti d'ombres de jouissances
Aux rayonnantes frondaisons, et jusqu'aux îles
Parsemées de bosquets fleuris, pleins de rumeurs
Qui, toutes, s'évanouissent dans les lointains...
Ton océan, Oubli, anéantissement
S'étend loin devant moi avec un bruit sonore
Et puis va se confondre à l'infini du ciel.
Planant au milieu de ce calme éternel
Je vais me disperser dans la brise des mers
Jusqu'à ce que mon âme, en s'élevant, s'unisse
A la foule infinie des étoiles du ciel.

———

C'ÉTAIT LA ROSE... HIER...

C'était la rose, hier, aujourd'hui, le brouillard
Les hirondelles vont vers le soleil couchant,
Le bel été se fane et déjà je me meurs
Ayant à peine su que j'avais existé...

Maintenant sur tes yeux s'est posé un nuage,
Au pâle soleil de ton cœur est l'hiver froid.
Tu pars avec l'oiseau... après le chaud soleil,
Te rappelant bien peu que tu avais aimé !...

POÉSIE DE LOUIS DÓCZI

FRAGMENT TIRÉ D'UNE PIÈCE « *LE BAISER* »

MARITTA (*s'adressant au roi*).

— Je vois que toi aussi
Fus, à peine à vingt ans, donné à une femme,

LE ROI

Non, mais j'ai une femme.

MARITTA

Bien, ne l'ai-je pas dit !
Tu te connais donc aux baisers... réguliers,
Mais le baiser doux, tendre, est pour toi lettre close.

LE ROI

Comment est-il alors ?

MARITTA

— Viens là tout près de moi,
Car il ne faut pas en parler à haute voix ;

Et ne comprennent bien que ceux qui parlent bas
Le baiser tendre, doux... enfin le vrai baiser
Qui ne connaît ni droit, ni volonté, ni but.
On ne l'échange pas, c'est un cadeau mutuel,
Le moment qui l'enfante, inattendu, soudain
Est comme l'étincelle qui embrase deux toits...
Doux, très doux le baiser, quand l'adorée sommeille ;
Elle te le donnait... tu le voles à présent.
Plus doux est le baiser qu'on ravit à des lèvres
Qui échappent et s'obstinent à ne le pas donner,
Mais le plus doux baiser est celui que les lèvres
Ardentes croient voler tout en se le donnant...
Quand on sent du désir et qu'on n'a pas de droits
On a envie de prendre sans se douter qu'on donne ;
De semblables baisers en sèment des centaines,
Pas baisers de maris, mais seulement d'amants ;
Mais ceux-là, pour l'amour, ont le plus de saveur. .
Quand le monde envieux, le monde impitoyable
En véritable espion guette les deux amants :
L'instinct les prévient : « A présent ou jamais ! »
Alors les bras s'enlacent, et les lèvres s'unissent,
En elles se concentrent et la force et l'ardeur.
Chacun est le premier et chacun le dernier,
Chacun baise et chacun est baisé à son tour.
Et semblable au plongeur qui s'enfonce sous l'eau,
Le désir a plongé au fond de la minute.
Dans un moment qui fuit, combien sont de trésors !
Mais, crois-moi, ce baiser n'est pas... régulier !...

POÉSIES DE JOSEPH KISS

A PRÉSENT C'EST LE SOIR

Je ne marche plus seul, étranger solitaire,
Au milieu des flots de la foule,
Une ombre est près de moi, j'ai sa main dans la mienne.

La splendeur de l'idée illumine son front,
Son regard suit le mien, voyant les mêmes choses,
Nous avançons ainsi serrés l'un contre l'autre.

Elle est la meilleure, la plus pure, la plus noble
Elle est l'âme, je suis le verbe...
Il n'est pas deux meilleurs amis.

Dès que nous y entrons, les sentiers s'illuminent
Comme si ses cheveux les avaient balayés,
Comme si dans la poussière elle jetait des étoiles !

Avant que mon âme put découvrir la tienne
Une vie a passé — Maintenant, c'est le soir,
Nous descendons, nous descendons la pente

Silencieusement elle presse ma main,
De mon amie c'est la réponse muette.
Une vie a passé ! Maintenant c'est le soir.

LE CHRIST

Au pied d'un saint calvaire
Dans un fond de vallée
J'ai fait d'une calme chaumière
Mon asile à présent.
L'aube voile de rose la face du Seigneur
Et magnifiquement nimbé paraît alors
Le Seigneur Jésus-Christ.

Œuvre d'un cœur naïf, inspiration pieuse
Le pinceau maladroit
D'un artiste rural colora jadis cette image.
La grêle et les ondées ont lavé les couleurs,
L'œil est resté vivant, doucement me regarde,
Le Seigneur Jésus-Christ.

— Oh ! que tu es heureux ici !
O Seigneur Dieu crucifié !
Des choses de la vie, .n'arrivent jusqu'ici

Que les chansons et les senteurs,
Les flots n'ont pu encore en trouver le chemin,
Et les pleurs sont séchés avant d'y parvenir
O Seigneur Jésus-Christ !

Le monde que j'ai parcouru
Est différent de celui-ci.
Mais à quoi sert de t'en parler ?
Tu le connais si bien toi-même !
Comme autrefois, nombreux, les pharisiens existent
La foule hurle toujours, Pilate lave ses mains,
O Seigneur Jésus-Christ.

Et ceux qui t'ont traîné à la mort, torturé,
Accomplissent encore leur œuvre,
Et toujours on entend des sanglots de misères,
Et l'orage gronde toujours !
Il faudrait rajeunir l'humanité vieillie.
Quand verrons-nous la fin des misères de la haine ?
O Seigneur Jésus-Christ !

HÉLAS, POURQUOI SI TARD ?

Hélas ! pourquoi si tard à la chute des feuilles,
A l'heure où les grues vont partir ?

... Les vents d'automne sifflent.
Déjà, la couche est prête.
Allons, mon amour, enterrons
Les désirs arrivés trop tard.

JUDITH SIMON

(BALLADE)

Chez le Juif Simon, à chaque année qui vient,
On enfouit dans le sol un tout petit cercueil,
Petit cercueil de bois, à peine long d'un mètre...
Le pauvre vermisseau qui n'a pas pu grandir !

Judith prend ses cheveux, — qui valent des trésors —
Ses deux mains agiles les lissent et les peignent,
Elle prend des ciseaux... Les couper ? Quel dommage !
Et puis d'un pas furtif s'en va chez le rabbin.

« — J'ai coupé mes cheveux célèbres en sept pays.
Je pleure ma beauté que sept pays célèbrent.
Saint rabbin, saint rabbin, réponds à ma demande.
Ne pourrai-je jamais élever un enfant ? »

Il a levé les yeux qui parcouraient la Bible
Et Judith se trouble, car son regard l'accuse.
« — Tu voudrais un enfant ? tu n'en voulais jadis,
Qu'as-tu fait du premier ? Judith, où l'as-tu mis ? »

Son visage à ces mots devient plus blanc que neige,
Elle cache ses joues entre ses mains rosées,
Et fait en gémissant et tout bas cet aveu :
« — C'est moi qui l'ai tué de ma main criminelle !

Son père m'avait séduite et puis abandonnée,
Pauvre enfant ! j'avais peur d'être déshonorée.
Oh ! nuit pleine de fièvre ! c'est bon d'ensevelir,
Mais il vaudrait encore bien mieux pour moi mourir ! »

Le rabbin fait tourner les feuilles du saint livre,
Cherchant le châtiment qu'a mérité son crime...

« — Judith ! lève-toi, quitte ces draps de deuil,
Le remords ? C'est trop peu pour un si grand forfait.
Le rachat est tout autre. — A quel horrible prix !
Te sens-tu l'énergie de tenir ce serment ?
Baiser un innocent serait pour toi un crime,
Je t'interdis de baiser tes futurs enfants ;
Languis, consume-toi, sois seule... horriblement !
Ton vœu sera rompu quand l'un se mariera. »

Chez le Juif Simon chaque fenêtre brille,
Avec l'éclat de noces on fête un nouveau-né.
Et le Juif Simon chante d'antiques psaumes,
Tandis que, le visage inondé par les larmes,
Judith prend son enfant cent fois sur les genoux,
Mourant de l'embrasser. — Hélas ! c'est défendu.

C'est pour moi que je prie d'abord.
Ma prière est rêveuse et calme.
La poésie est mon temple suprême,
Je n'en connais pas beaucoup d'autres,
Quand je suis inspiré, j'entre en mon sanctuaire
Où je trouve l'absolution.

Je ne t'ai pas cherché dans les temples fermés,
Dieu mon père qui es partout,
Et dans l'éternelle rumeur de l'univers
Et dans le roulement des systèmes solaires,
Mais qui, surtout, habites, et en l'illuminant,
Le fond de l'âme de l'artiste...
Donne-moi un peu de la force
Que tu employas pour créer.

Dieu, j'ai mangé plus de la moitié de mon pain,
J'ai eu chaud, j'ai eu froid dans le rude chemin.
J'ai goûté, étant jeune, à toutes les ivresses,
J'aimais toute beauté en cette fièvre folle.
Mon âme a renfermé les plus grandes pensées,
J'ai combattu pour elles ainsi que Don Quichotte,
C'était bon, c'était beau, mais cela m'a suffi,
Je ne réclame plus de nouvelle jeunesse.

Alors que demander ? Puissance ? renommée ?
Me baigner dans les flots de leur claire lumière,

Ou posséder les biens, les trésors innombrables,
Par qui tant de naïfs ont consommé leur perte ?
Quel est donc le chemin qui conduit au bonheur ?
C'est en vain que je le demande,
Ce n'est qu'un fantôme qu'un seul moment dissipe
Qu'on ne vit jamais face à face.

Un monarque, jadis, demanda la sagesse
Pour connaître, à la fois, le passé, l'avenir
Et, lorsqu'il eut atteint le sommet de la vie.
« Que tout est donc vain, » se dit-il.
Jeune encore, ce pouvoir m'eût peut-être tenté.
Je n'en voudrais plus aujourd'hui,
Car je craindrais d'avoir le sort
Que subit, autrefois, notre roi consacré.

Seigneur, je n'ai pas l'ambition
De briller au sommet des hautes situations.
Content et gai, sans souci je plaisante
Sous mes loques de mendiant.
Et, semblable à l'oiseau qui change de pays
Je vole entre le rêve et la réalité.
Façonner la matière est mon seul métier
Et je n'en connais aucun autre.
Tu sais quand faire tomber la pluie de la rosée,
Quand faire souffler le vent qui chasse l'air malsain,
Tu lis dans les replis du cœur
L'angoisse douloureuse et les affres du doute.

Tu donnes la joie, la tristesse,
Tu sais dissiper les ténèbres.
A quoi bon te prier, Seigneur,
Si, même nos désirs, obéissent à ta loi ?
Donne-moi un désir, une passion folle
Qui me préserve du néant et de la mort.
Qui a aimé, lutté, qui s'est trompé, vécut
Malgré l'hypocrisie qui lui jette la pierre...
Point ne faut m'attarder comme l'outarde lente
Si j'aspire au vol du faucon.
Prête-moi donc, Seigneur, la voix de tes colères,
Que mon chant, s'il le faut, soit comme des tonnerres !

CHŒUR SÉPULCRAL

Tu planes au-dessus de ténèbres
Qu'aucun mortel n'a pu sonder,
Tu es juge de l'univers,

Arbitre souverain, tu prodigues les biens,
Tu fais vivre et détruis, tu abaisses et élèves
Par tes inexprimables grâces.

Tu détiens la vie et la mort.
Qui pourrait donc te résister
Quand tu parais pour nous juger ?

Tu es l'éternel immuable
Et dans le contingent qui fuit et nous échappe
Où trouver mon salut ou ma damnation ?

Tu es l'éternel permanent,
Et moi ? et ma vie ? Poussière dispersée
Semblable à la fumée qui monte et se dissipe,

Aux vapeurs, aux brouillards aussitôt disparus,
A l'herbe fauchée qui se fane,
A la fleur dont la tige est bientôt desséchée.

Jeunes et vieux, verts et flétris,
Malades, estropiés, ou sains et vigoureux
Habitants des cabanes ou des palais superbes,

Tous, tous, tu les appelles à toi,
Tu nous fais rejoindre nos pères
Et nos enfants viendront nous retrouver.

POÉSIES DE JANKA WOHL

I

J'aimerais mourir
Pour pouvoir à mon lit de mort
T'appeler encore une fois.
J'aimerais mourir
Pour, avant de nous séparer,
Te revoir encore une fois !

J'aimerais mourir
Et, longtemps, dans mon agonie
Te regarder, te regarder,
Afin que dans mon âme
Même la mort ne puisse
Effacer ton image !

J'aimerais mourir
Si mon dernier soupir
Pouvait s'exhaler sur tes lèvres.

Pour que mon âme à ce baiser
 Ne vole pas au paradis,
Mais demeure au fond de ton cœur.

CHANSON PRÈS D'UN BERCEAU

Le soir est là, la nuit commence.
Disons-le, il fait déjà noir,
La petite fleur de mon cœur
Sommeille bien tranquillement.

Ne pleure pas comme un enfant
Eveillé la nuit dans le noir,
Qui gémit et se désespère
Dans l'obscurité solitaire.

Ne pleure pas, il faut dormir,
 O mon cœur ! repose-toi
 Et petite fleur fanée,
 Dors, dors bien paisiblement.

POÉSIE DE JULES KOVÁCS

CHANT POPULAIRE

Ils fleurissent aussi deux fois les acacias.
Tu te repentiras, Colombe, mais en vain !
Tu te repentiras, me pleureras encore
Mais le cœur ne peut pas porter deux fois des fleurs.

Mon cœur avait fleuri seulement une fois,
Coquette !... tu étais son fécondant soleil.
L'année n'a qu'une éclosion,
Une fois seulement tu me rendis heureux !...

Cher tzigane, Berczi, fais pleurer ma chanson,
C'est folie de pleurer l'amour d'une coquette...
La coquette, comme la feuille vagabonde,
S'accroche tour à tour après chaque buisson,

Malgré moi je ne peux la chasser de mon âme ;
Jamais je ne pourrai l'oublier pour toujours.
Une que j'ai aimée m'a délaissé, trompé...
Mais un cœur vrai, loyal, ne fleurit qu'une fois.

POÉSIE DE ANTOINE RADO

ABIS

Saint Abis — nous rapporte une antique légende —
Errant dans le désert ne cessait de chanter.
Toujours il répétait : Ill Allah ! ill allah !
Bien que nul être humain pût entendre sa voix.
— Tandis que seul tu vas par le grand Sahara
Sans jamais rencontrer un être qui t'écoute,
Lui demandait un jour quelqu'un, pour l'agacer,
Pourquoi t'obstines-tu bêtement à chanter ?
— Il est vrai, dit le saint, qu'en ce désert immense
J'ai rarement groupé de nombreux auditeurs.
Mais au loin, bien plus loin, ne s'en trouve-t-il pas
Que mes yeux affaiblis ne peuvent découvrir ?
Peut-être un vagabond ? un voyageur perdu
Qui sans force et brisé, cédant au désespoir
Dans le sable brûlant s'est assis en pleurant ?
Si ma voix jusqu'à lui, arrive par hasard,
Ne trouvera-t-il pas une énergie nouvelle ?

Comme un ardent foyer pour réchauffer son cœur ?
Se redressant alors, il reprendra sa course
Et bientôt atteindra le seuil de l'oasis
Où l'hospitalité de l'honnête bédouin
Lui fera oublier les souffrances passées.
Et si, même en trois ans, il ne s'en trouvait qu'un
A qui mon chant eût pu rendre quelque espérance,
Alors qu'il soit béni le très saint nom d'Allah,
De tous mes chants passés j'aurais la récompense.
O poète qui vas errant dans le désert
Et espérant en vain qu'on réponde à tes chants,
Peut-être penses-tu que nul ne les entend ?
Surtout, de désespoir, ne jette point ton luth ;
Qui sait ? il se peut bien que là-bas quelque part,
Un être ait recueilli ce qu'ont chanté tes lèvres,
Un cœur pour qui la route est rude et douloureuse,
Qui faible et désolé veut se laisser mourir ?
Et si sur mille vers que ta plume a tracés,
Un seul est devenu baume consolateur,
Tu n'as plus de raison pour croire à ton malheur ;
Ce seul vers a payé les autres, avec ce cœur.

POÉSIES DE JULES DE REVICZKY

FLEUR FANÉE

Fleur fanée de femme passée,
Je te contemple tristement,
De l'été, c'est ce qui me reste...
Le désir de vivre coulait dans mes veines,
Mais il arrosa un sable stérile
Qui vient de sécher sans garder de trace.

A l'automne silencieux,
Quand si patiente et si calme
Est la campagne dénudée,
Sa voix se perd... inaperçue
Comme la couleur de la feuille.

RÉSIGNATION

Désabusé, je regarde le monde...
Qu'il s'agite et bave ses vices,

Je ne maudis pas l'infamie,
Et la vertu ne m'émeut pas.

Je ne suis ni ému ni triste
Devant les souffrances du cœur...
Sans envie devant le bonheur,
Insensible aux blessures récentes ou anciennes.

Le monde ne peut pas changer
Et suer des larmes d'amour !...
J'ai renoncé, oui, renoncé à tout
Ce qui ne se peut pas changer.

Naïvetés !... la poursuite des rêves
Et l'assaut de moulins à vent,
Le désaccord entre les choses,
Déjà, je le vois avec calme.

On peut calomnier l'idée,
C'est son succès seul qui me touche.
Le triomphe du scélérat
M'intéresse, si je le vois.

LES SEMAINES PASSENT

Les semaines et les mois passent,
Cela se peut, mais je suis mort.

Les heureux avec leurs plaisirs
Ne m'éveillent pas dans ma tombe.

Après l'hiver le printemps peut venir,
Mon cœur ne s'en aperçoit pas.

Mort, enterré depuis longtemps,
Il ne sent plus l'haleine du printemps.

Si parfois naît encore un chant,
C'est une fleur de cimetière.

LA DESTINÉE

— Etoiles radieuses, pures, célestes flammes
Qui voyez l'océan infini de mes peines,
Dites, répondez-moi, moi, qui souffre ici-bas,
M'est-il encore permis d'espérer le bonheur ?
Ou bien est-il écrit dans le livre du sort
Qu'il me faudra toujours pleurer, toujours gémir,
Que je n'aurai jamais, jamais la moindre joie ?
Vous, flammes de là-haut, dites, répondez-moi ! »

Errant, par une nuit d'été et au hasard,
Je soupirais ainsi, rempli de désespoir,
Quand je sentis trembler mon corps et chaque membre,
C'était la fièvre ou bien une inspiration...
Voici ce que je lus là-haut dans les étoiles :

« Tu n'as jusqu'à présent su que pleurer, souffrir,
Le temps où tu dormais était le plus heureux.
Enfant, tu étais seul, tu n'avais pas de mère,
Jeune homme, tu marchas sans soleil, dans la brume...
Renonce pour toujours à goûter le bonheur,
Tu fus créé pour la douleur et non la joie.
Il te faudra souffrir encore jusqu'à la mort. »
Voilà ce que j'ai vu écrit dans les étoiles !

LE CŒUR

Rien qu'un morceau de chair tout à fait invisible
Qui palpite, caché aux regards curieux...
On le sait orageux, passionné, sans fond ;
Ou bien calme, rêveur et très mélancolique,
Tantôt bien doucement il murmure la joie,
Tantôt ce sont des cris de malédiction...
Pour te connaître, en vain, j'ai tendu mon esprit,
O cœur ! et je ne peux résoudre ton énigme.

L'objectif philosophe a pu t'analyser
Et, en mille débris, te tailler le scalpel,
Tu demeures l'énigme insondable, éternelle
Et plus forte toujours que les savants docteurs,
Téméraire aujourd'hui, tu provoques le ciel,
Demain l'idée qui passe te bouleversera !
Si faible et si borné est mon pauvre cerveau
Qu'il ne peut découvrir ton essence divine.

Enigmatique sphinx ! éternelle énigme !
Miracle le plus grand de toute la nature
L'homme, ce misérable atome,
Trouve son univers en toi,
Et ce qui l'élève de l'animal à Dieu,
Ce qui sauve l'âme, tout cela est ton œuvre !
Tu sais donner des ailes à cet étui de cendres
Et cependant... le mieux est de vivre sans toi !

MALADE...

Depuis que cette maladie m'a terrassé
Je montre, chaque jour, une grande patience.
La colère, la haine et la mauvaise humeur
Ne me visitent plus ; je suis endurant, doux.

Mais, quand je réfléchis, je suis tout attristé
De n'avoir encore pu résoudre ce problème :
Pourquoi la maladie en torturant le corps
Guérit les habitudes inflexibles et dures ?...

A la compassion, à la pitié, l'âme
Attendrie s'entr'ouvre à toutes les misères,
Tandis que très souvent les gens pleins de santé
Sont durs, indifférents, rudes, sans pitié ?

On trouve là les bêtes vénimeuses, féroces,
Là, les fleurs aux parfums dangereux et mortel ;
Partout où la nature est opulente et forte
Plus intense est la vie et plus chaud le soleil.

Ce qui détruit le foie et ronge les poumons,
La maladie, peut être un bien pour notre cœur.
Sous ses coups naît la paix, éclôt la pitié,
Elle apprend à souffrir, à s'approcher de Dieu.

Tristesses, maladies, infortunes du sort,
Humilient toujours l'orgueilleux,
Et la seule consolation qui lui reste
Est de pouvoir pleurer d'avoir encore des larmes

LA MORT DE PAN

La pourpre du couchant inonde le navire,
De la mer assoupie le cœur bat doucement.
Zéphir, ce vrai gamin, soulève dans sa course
En polisson qu'il est, la tunique des vagues ;
Des vapeurs tiédies se promènent dans l'air,
Et la lune au milieu du ciel crépusculaire
Brille d'une pâle lumière ;
Autour, partout, c'est le silence.

En bas, dans le bateau,
L'air est plein de rumeurs.
Un repas copieux
Des rudes bateliers
Epanouit les cœurs.
On entend se choquer les cruches à long col,
Les dés tournent en rond et les destins trompeurs,
Les font tomber de-ci, de-là.
Sur les genoux des adorées
Les étoffes s'envolent.
Les lèvres sont trempées dans le miel d'Hybla.
« — Embrasse-moi, Lesbie, rendons grâce à la vie !
Vive la fumée des ivresses !
Et vive le désir qui sait boire en tout temps

Avec avidité la coupe des plaisirs.
Adieu, chansons, vins, belles, aux rives du Cocyte ! »

Et le fond du bateau est plus bruyant encore,
Des cris et des clameurs partout remplissent l'air.
Les vins de Cécuba coulent sur le plancher,
On boit à la santé de Tibère empereur.
Un jeune couple se cache sous les rideaux,
Un espiègle lutin va badiner près d'eux,
D'autres ont commencé une ronde effrénée,
Et les dieux sans soucis et ardents aux plaisirs
Se glissent invisibles au milieu de la danse.
Tout à coup, le pilote entend comme une voix
Qui l'appelle d'un ton lugubre :
« Thamus ! » Qu'est-ce ? il n'est pas étonné qu'on l'appelle,
Mais sa tête est très loin, le vin a troublé ses oreilles.
Encore ? — Mais n'est-ce pas la voix de tout à l'heure ?
— Thamus ! — Attends ! tu ne me joueras plus ce tour !
Vite il gagne le pont... la nuit est adorable !
Les flots scintillent argentés,
La mer reflète doucement
Les étoiles. Sont-ce les doux yeux des naïades ?
Au loin, où les regards s'enfoncent dans la nuit,
Les rives d'Etolie font une tache noire.

Mais Thamus, attentif, promène son regard,
Pas une âme ! Tout est muet, silencieux !
Croyant s'être trompé, il redescend déjà

Où l'attendent le vin, la folle Melissa,
Mais voici que la voix, énigme dans la nuit,
Pour la troisième fois se fait entendre à lui.
Elle n'a rien d'humain, semble surnaturelle...
« — Qui es-tu ? Que veux-tu ? » fait Thamus effrayé,
Et la voix doucement passe à travers les airs,
On l'entend jusqu'en bas dans le fond du bateau.
Voici ce qu'elle dit : « Ecoute, vieux Thamus,
Tu vas être aujourd'hui devin sans le savoir,
Quand tu atteindras la hauteur de Pallentès,
Proclame et crie bien haut que le grand Pan est mort ! »

Et la troupe joyeuse aussitôt fait silence,
Elle ne peut plus boire, se sent rassasiée...
Thamus attend en vain la venue du sommeil,
Il est rêveur, ému, paraît se recueillir.
Puis lorsque le navire atteignant Pallentès
Est venu tout près du rivage,
Il proclame très haut, comme voulait la voix :
Oh ! le grand Pan est mort ! oh ! le grand Pan est mort !

Tout à coup, — vit-on jamais miracle pareil ?
Les pierres, les buissons, les bois ont tressailli,
De sourds gémissements se gonflent en sanglots,
Suivis de cris perçants, de lamentations,
Des soupirs émouvants volent partout dans l'air,
Et des pleurs saccadés, des plaintes déchirantes.

Mais ce cri les dépasse encore en désespoir :
Oh ! le grand Pan est mort ! oh ! le grand Pan est mort !
On ne l'entendra plus la flûte à sept tuyaux
Qu'il embouchait souvent pour effrayer les nymphes.
La terre d'à présent est muette, abandonnée,
Les dieux gais et rieurs ne la fréquentent plus.
Finis sont les satyres, les silvains, les naïades !
— Car en chaque buisson vivaient alors des dieux —
Arbres, fontaines, fleurs et gazons sont déserts.
Oh ! le grand Pan est mort ! oh ! le grand Pan est mort !

L'âme de la nature, au loin, s'est envolée,
Les dieux ne viennent plus s'amuser sur la terre.
Adieu la gaieté sans souci !
La *conscience* est venue rendre les cœurs plus durs,
Et la *réflexion* uniforme domine.
Oh ! c'est cela, Thamus, que tu prophétisais.
La fin du règne des dieux du paganisme !
Oh ! le grand Pan est mort ! oh ! le grand Pan est mort !

Les bateliers ont entendu, mais sans comprendre :
Il est mort le grand Pan ? ils s'étonnent encore,
Se demandant pourquoi ces pleurs universels.
Puissances qui menez les destinées humaines,
Oh ! portez la lumière en cette obscurité.
Dites, que signifient ces pleurs de la nature !

La forêt frissonna, un zéphir y passait,
Et le noir de la nuit se changea en gris or,

Un brouillard transparent descendit sur ses bords.
On perçut une voix qui fit cette réponse :
« — Pan et les siens sont morts, mais Dieu vit toujours,
Il n'est plus dans les prés, les bois, mais dans les cœurs.
Les dieux voluptueux ont cessé d'exister.
Il est fini le temps de l'orgueilleux bonheur.
Dorénavant la terre sera aux attristés,
Le plaisir le plus doux : de répandre des larmes,
Et le désert obscur, paisible des forêts
Calmera les douleurs des êtres éprouvés.
Ceux qui ne sont pas tristes sont tous des païens !
C'est Lui qui l'affirma du haut du Golgotha,
Lui, si pieux, si bon, si miséricordieux,
Lui qui vint racheter le monde du péché !

Et voilà que vers l'Est, où l'air et les vapeurs
Sont empourprés par les purs rayons de l'aurore,
Touchant d'un bout au ciel et de l'autre à la terre,
La croix paraît.

PRÊT A PARTIR[1]

I

En vain, je lutte contre toi,
Ta main osseuse est étendue vers moi,

Le poète publia ces vers en quelques mois avant de mourir.

La repousser ne se doit pas
Avec sa Seigneurie la Mort.

Je n'ai pas su d'où je venais,
Pourquoi demander où je vais ?
Car je ne peux savoir ceci, cela non plus.
Donne la solution, ô repos sépulcral !

Allons ! je suis prêt à partir,
Je tombe avec joie dans tes bras.
Pourquoi s'allongeraient ces années malheureuses,
Que rien n'adoucit désormais ?

Oh ! misérable destinée
Que d'être venu en ce monde !
Consolation ! joie suprême !
D'arriver à mourir enfin !

II

Ma route n'est marquée d'aucun fait important,
Aucun travail utile et pas d'héritier,
Au lieu d'une famille, c'est un cœur de papier
Que je laisse ici-bas ! — une poignée de vers !

J'avais désiré le bonheur
Et je n'ai connu que moi-même !

Une voix m'a parlé, je n'ai vu qu'un visage
L'ombre d'une âme... la mienne.

Mes désirs qui voulaient le monde,
Furent liés par des pieds de plomb ;
Aussi ai-je manqué ma vie ;
Mais du moins je sais bien mourir.

III

Quand de la nature le virginal visage
Tremble sous les rayons d'une molle clarté
Je peux à peine aller me chauffer au soleil,
Malade que je suis, pauvre paralysé !

Je ne quitte personne avec un vrai chagrin,
Mais je dirai beaucoup d'adieux avec plaisir,
Dans l'aride sentier que je devais fouler
Il n'a jamais poussé qu'une fleur : la souffrance.

Rien n'aurait jamais pu égayer les aspects
De ce pays triste et morose.
Vaut-il pas mieux boire les ondes du Léthé
Que les flots de larmes amères ?

Ton couvercle déjà se soulève, ô cercueil !
... J'entends comme le bruit de la terre qu'on jette...

La brise qui frôla les tombes étrangères
M'apporte le parfum des roses!

NOUVELLE VIE

Si, pareil à Lazare, je sortais du tombeau
Ressuscité au jour qui fait naître les fleurs,
Je me sentirais soif de revivre ici-bas,
De jouir au moins de tout ici-bas, une fois,

Du chaud soleil qui luit sur tout, pour tout le monde,
De l'air, de la terre et des eaux,
De trouver, comme aux jours de ma tendre jeunesse,
Un intérêt nouveau devant chaque buisson.

J'aurais soif de marcher sans souci dans la foule,
Ignorant de ce qu'on défend,
D'éveiller par mes chants le silence des bois,
De baiser des beautés, de ramasser des fleurs !

Ah! des ailes! des ailes ! pas de sombre cercueil.
Mon cœur s'ouvre... je sens que je plane déjà.
Idéal, désirs, espoirs éphémères,
Par vous, pour vous je veux vivre encore une fois!

Et si je suis ardent, inquiet, sans mesure,
Vivant au jour le jour et riche sans travail,
Le temps viendra, ô cœur, où tu seras calmé,
Quand tes nerfs émoussés viendront à s'affaiblir.

Ah ! ne désire pas le repos de la tombe,
Avant que ta vigueur ne soit diminuée
Et que les battements de ton cœur soient plus rares
Que ton âme demeure assoupie dans ton corps.

Travail et mouvement, désirs, activité,
Craintes, espérances, c'est là ce qui fait l'homme...
De l'éternelle paix n'eurent jamais leur part
Que le Dieu tout-puissant et la mort.

Le superbe idéal et la mort du martyr.
Mais, homme-Dieu, tu m'as montré ce qu'il faut faire,
Tu as racheté ma faiblesse,
Et, au nom de Dieu, tristement, maintenant,
Je bois la coupe d'amertume.

BACCHANALES

Bacchus est avec nous, nous nous divertissons
Et notre nuit s'écoule au milieu des chansons.

Au son de la musique impétueuse, folle
La danseuse déroule de longs tourbillons.

Son corps est brillant, sa robe est de gaze,
Nous sommes brûlés tous, par ses rayons.

Levons nos coupes, compagnons,
Engloutissons le vin de l'Univers entier.

En avant ! la coupe brutale a circulé.
Toutes les joies sont effrénées.

Là dehors gronde la nuit sombre...
Qui dit que rire est un péché ?

Comme activées par un brasier,
Les Bacchantes crient, tourbillonnent.

La plus belle et plus désirée
Prés d'un jeune homme est immobile.

Sur un sofa, assis tous deux,
Mollement, ils semblent heureux,

Devant eux est la coupe pleine,
Car aucun d'eux ne l'a touchée,

Ils ne font que se regarder,
Mais jamais ne pourront se voir...

On voit votre fureur immense
Tomber et éclater en bombe
Sur le troupier mal astiqué.
Parbleu ! vous êtes chamarrés,
Tout brillants d'or.
Si vous êtes si bons soldats,
En avant les rois !

Mais seul « le peuple bien-aimé »
A toujours prodigué son sang
Pour des rancunes de seigneurs
Ou pour des riens glorieux...
Mais quand on doit vraiment se battre,
On vous voit vous battre... derrière.
Si c'est « le peuple bien-aimé »,
En avant les rois !

Vous dites vos cœurs accablés
De soucis très considérables,
Et que pour « le Bien public »
Votre âme se remplit d'émoi...
Pauvres gens ! contraints à la guerre !
Mais si votre cœur est si bon,
En avant les rois !

Courage ! nous pourrons supporter
La douleur de vous voir périr.
Il reste pour porter le sceptre
Assez de princes.

On en trouvera qui prendont
Le rôle de « père bienveillant
Du peuple fidèle ». Seulement
En avant les rois !

Et si nous n'avons plus de princes,
Partout nous irons en chercher
Jusqu'à ce que nous ayons trouvé
Sur terre un petit bout de roi.
Et, quand tous vous aurez péri
Sûrement, nous prierons pour vous.
Mais en attendant ce moment
En avant les rois.

LA FÊTE-DIEU

Enfin ! c'est encore la journée des prêtres !
La sainte phalange se met au travail.
Bannières nuancées ondulent, se ploient
Et les saintes croix étirent leurs bras.
Tout le monde est saint ici, aujourd'hui ;
Les femmes, les gars, les vieux, les bambins
Deviennent des anges, même les catins.
Alleluia ! alleluia !

Mais il ne devint pas meilleur,
Il glissa plus bas dans le crime,
Et des idées que tu prêchas
Il fit cette doctrine habile :
« Si l'œuvre rédemptrice est faite,
Si vraiment nous sommes rachetés
A quoi bon la vie vertueuse ? »
Voilà la logique parfaite.

On a payé l'addition
D'avance, pour toutes les âmes
Et dure la fête païenne
Et vont toujours les tromperies.
On ne voit rien de beau
Et on n'entend rien de bon.
Vois, Jésus, ce qu'est devenue
Ta grande mission bénie.

Ton cœur est consolé peut-être
De nous avoir par ta mort rachetés,
Il suffit que nous autres, bons,
Sans cesse nous te méritions
Mais ta mort, ô Jésus, n'a pu
Nous délivrer du joug fatal.
Car il nous faudra à la fin
Mourir aussi pour notre compte.

POÉSIES D'ALEXANDRE ENDRÖDY

J'AI FUI LES BRUITS DE LA VILLE

J'ai fui les bruits de la ville
Près de vous, montagnes superbes,
Pics neigeux et forêts frémissantes,
Salut à vous du fond du cœur !

Justement des sommets un aigle prend son vol
Vers le soleil... son but peut-être ?
En bas roule en grondant vers les sombres abîmes
Le flot écumant des cascades.

Je me suis demandé : les sommets ? — ou l'abîme ?
J'hésite pendant un moment,
Puis... mon âme déploie ses ailes,
Et s'envole vers le soleil !

CHANTS DE CIGALE

...Quelquefois j'entends revenir
Du passé l'affreuse tourmente

La foudre dans les nues, les vagues furieuses,
Et l'armée fuyante des ombres...

Quelquefois je sens le retour
De la vie qui reste sans but,
De l'amour qui poursuit et damne,
Du baiser qui est défendu !...

LE PÈLERINAGE A CZELL

Par les ténèbres des grands bois
Serpente un sentier désert,
Sur ce sentier s'achemine
Une faible et très pauvre femme.

L'endroit est dangereux, fréquenté des brigands,
La nuit succède au crépuscule :
— Arrête ! lui crie-t-on des profondeurs du bois,
Elle se tient pâle, immobile.

Ils sont huit. — Le chef des
Brigands s'est approché :
— « Où vas-tu, pauvre femme ?
— A Czell, en pèlerinage !

— Que portes-tu à la vierge de Czell,
Montre-nous tes trésors.
— « Hélas ! je ne lui porte rien,
Rien que mon cœur immaculé. »

On la saisit, on la visite. — En vain,
La pauvre femme n'a rien.
— « Allons ! qu'on arrache son cœur,
Puisque c'est l'offrande qu'elle porte.

Des couteaux aigus dans sa gorge
Plongent et tranchent le pauvre cœur,
Qu'on lui jette en son tablier.
— « A présent, va le lui porter ! »

Mais, ô miracle des miracles,
La femme ne succombe point.
Prenant son cœur entre les mains,
Elle s'en va bien doucement.

La pâleur de la mort se voit sur son visage,
Ses vêtements sont pleins de sang,
Et la pourpre du soir couvre déjà le ciel,
Quand enfin elle arrive à Czell...

Quels sont ces bruits confus entendus dans les airs ?
— On dirait des millions de voix !

Et à Czell sans qu'on les touche
Les cloches sonnent à la fois.

Le prêtre abandonne l'office,
Les fidèles se sont levés,
Tous, mus par un instinct secret,
Tous se précipitent, sortent

Avec des flambleaux, des bānnières
Ils se répandent au dehors,
Et voient la femme ensanglantée
Qui porte son cœur à Marie.

On l'entoure, on l'enlève, on lui jette des fleurs,
On la conduit ainsi au temple du Seigneur
Là enfin elle s'évanouit,
Devant la vierge bien-aimée.

La statue de l'Immaculée
Descend alors de son autel,
Et prend, en priant, dans sa main
Le cœur de la pauvre femme

Qui mouillée de pleurs, de sang, froide,
A demi morte est étendue...
Mais sa gorge n'a plus de plaie,
En sa poitrine bat son cœur !

Emerveillée de ce miracle,
Toute la foule est en émoi !
Revêtu d'ornements brillants,
Le prêtre redit une messe.

Et montent, montent vers les cieux
Les prières reconnaissantes :
« Hosanna, Mère du Sauveur ;
Vierge bénie, ô Marie !

LA RENCONTRE DES GALÈRES

La nuit sur mer,
Lorsque se croisent deux galères,
Dans les mâts les fanaux montent immédiatement.
Les deux bateaux saluent, même sans se connaître,
Là, dehors, sur mer !

Muets et sombres,
Lentement nous suivons le chemin de la vie,
Nos cœurs sont attristés, nos yeux remplis de larmes,
Quand même nous passons les uns auprès des autres,
Muets et sombres.

12.

POÉSIE DE LOUIS POSA

HISTORIETTES

I

LE SERMON

Un vieux prêtre est en chaire
Debout, comme un apôtre
Il raconte : « L'enfant prodigue »
D'une voix pleine d'onction.

Les fidèles l'écoutent
Recueillis et fervents...
Seule une pauvre vieille
Sanglote éperdument.

II

UN MARIAGE

Jeune lévite,
Unit fiancée belle.
Sait-il, Dieu ! pourquoi
Sa voix est tremblante ?

Et, bien qu'il ait la voix tremblante,
Il la bénit si bellement
Que la charmante fiancée
Aussitôt après fond en larmes.

POÉSIES DE PAUL KORODA

POÉSIES DE PAUL KORODA

Si l'heure douce nous réunit
A l'abri des yeux curieux,
Si mon cœur aimant, attiré
Sur ton cœur brûlant, s'y repose,

Ne demande pas si l'amour
Que j'ai pour toi est le premier,
Ou, combien de temps notre ardeur
Pourra, aussi vive, durer.

Ne vas pas gâter le présent,
Trésor certain et précieux,
Pour le passé, l'avenir creux,
Fantômes sans réalité.

Et si tu crains que du passé
Quelque chose reste dans mon âme,
Que ton amour l'anéantisse !
Pour cela je te bénirai.

Si tu te sens peu rassurée
Sur ma fidélité future,
Enchaîne-moi de tes deux bras,
Jusqu'à la mort embrasse-moi !

LES HOMMES

I

LES ESCLAVES

La liberté n'est plus, elle n'est plus depuis
Que la troupe des opprimés
A brisé les derniers vestiges
Qui paraissaient en subsister.

Ce trésor rare, partagé entre mille,
S'est dissipé... n'existe plus.
Grandeurs et gloires sont effacées,
Vices, misères sont restées.

Ceux que la fortune a frôlés
Ont dans les yeux de la fierté,
Portent haut, désirant faire croire
Par leurs paroles, qu'ils sont libres...

Ils sont esclaves ! mais ils cachent
Les fers à leurs poignets rivés,
Leurs membres meurtris, ils se guettent
Mutuellement et ils s'épient.

Ils vont au gré de leurs désirs,
Mais, entre eux, se barrant la route
Ils se heurtent, dans cette lutte
Aucun ne parvient à son but.

Leurs disciples les abandonnent,
S'inclinent devant leurs ennemis.
Et, reniant ainsi leur cause,
Restent masqués et misérables.

Le héros qui rompt les barrières,
Fonce tout droit, s'imaginant
Qu'il est conducteur de la foule
Qui s'agite derrière lui.

Mais Elle arrache ses trophées
La foule des faibles, des lâches,
Avec malice, avec plaisir,
Les retournant droit contre lui.

Qui donc pourrait jouir de tout
Ce qui mérite d'être aimé ?

Vivre de la vie bienheureuse
Devant tous ces conspirateurs
Incapables de rien sentir,
Mais que la soif aussi tourmente ?

Les apôtres d'idées sublimes,
Qui sacrifient leur vie pour elles,
Descendent vers les inférieurs
Dans l'espoir de les élever.

Pour les connaître, les sonder,
Ils sont forcés de s'abaisser.
La foule les a attirés,
Et leur rêve s'est dissipé.

En vain le sang s'est révolté,
En vain s'agitent les idées,
En vain luttent les pensées nobles,
Tu restes un mot creux : Liberté.

Ceux qui veulent te conquérir
Avec toi, engagent la lutte,
Les esclaves t'oppriment et leur dernier trophée,
Est l'éternelle mort, l'éternel esclavage.

II

LES ÉTRANGERS

Ils se saluent en souriant,
Les mains se pressent en se joignant,
Les lèvres font des compliments,
Des flatteries, des mots aimables.
Ils s'intéressent à leurs tristesses,
A leurs joies. Quelle sincérité !
Ils semblent qu'ils ont grand plaisir
A se pouvoir rencontrer.

Mais tous attendent impatiemment
L'aurore de ce jour rêvé
Où ils ne seront plus forcés
De se reconnaître en passant.
Nul n'est satisfait de l'état
Où la fortune l'a placé.
Mais pour monter toujours plus haut,
Il s'efforce, fait des projets,

Et chacun déteste le masque,
Que dans le monde il faut porter.
Il a honte d'être obligé
De cacher son réel visage.

Mon Dieu, ceux qu'il a salués
Et que de suivre il est forcé
S'ils savaient ce qu'il pense d'eux,
Le piétineraient sans pitié.

Quand deux paires d'yeux se sont croisées,
Et quand deux mains se sont serrées,
Quand deux visages s'animent en même temps,
Ce ne sont que... jeux d'un moment!
Car leurs pensées sont différentes,
Leurs sentiments sont étrangers,
L'un ne voit que la flamme éteinte du passé,
Pour l'autre, c'est le feu follet de l'avenir.

Pendant que la lèvre si longtemps convoitée
Permet, chaude, humide, qu'on cueille ses baisers,
Elle aspire en secret une lèvre plus chère
Dont elle est en vain altérée.
Qui peut voir dans le cœur d'un autre,
Y cherche ce qui le fait souffrir.
Qui verse des larmes de pitié,
Ne sent que sa propre amertume.

Désirs du cœur, beaux sentiments,
Les blessures les plus douloureuses,
Les affections les plus chères...
Les hommes les cachent aux hommes.

Ils aiment, avant tout, ce qu'ils croient
Être les seuls à posséder.
S'ils le voient chez d'autres, ils se moquent
De ce qui les enthousiasmait.

Comme les étoiles qui brillent au haut des cieux,
Et semblent, d'ici-bas, si voisines entre elles,
Mais dont la distance mesurée se conserve
Tandis que se poursuit leur course ;
Ainsi, sont, à jamais, les hommes ici-bas,
Etrangers les uns aux autres...
Sans reconnaître leurs pareils,
Ils errent à travers la vie .

POÉSIES DE CHARLES SZÉCHY

QUEL EST LE BUT?

Quel est le but de cet instinct
Qui ne peut jamais s'endormir ?
Pareil à l'enfant débile et blessé
Qui pleure en sentant sa plaie douloureuse,
Je lutte sans espoir, avec rage
Contre lui ; mais, hélas ! en vain.
Ainsi fuse la lave pressée
Et sa force est plus destructive...

Cachant avec soin mes supplices
Pour que nul ne puisse railler,
Je les enfouis devant le monde,
J'ai l'air impassible et glacé.
Quand la nuit déserte me couvre,
Mon cœur déborde en longs sanglots,
Du bruit énorme de ma plainte
Les cieux me retournent l'écho.

Pourquoi la vie ? quel est le but ?
Pourquoi venir ici-bas pour souffrir ?
Pourquoi le cœur, s'il doit toujours saigner ?
Qui peut répondre à cette plainte ?
Le secret du tombeau est l'éternelle énigme,
La vie, un cauchemar affreux.
Et la fosse, bien que béante,
Reste obscure et mystérieuse.

Là-haut, existe-t-il le Dieu
Qui surveille, frappe et bénit ?
La foi n'est-elle que lâcheté, fantaisie,
Est-elle aussi fictive que la voûte du ciel ?
Et la course des mondes infinis
Un caprice monstrueux, fou ?
C'est pour cela qu'est confondu
Ce qui fut, sera, ce qui est ?

Et la réponse qui rassure
Hélas ! où la trouver ici ?
Je veux la déchiffrer dans les signes de feu
Dont l'éclat scintillant m'éblouit et m'aveugle.
Je feuillette le « livre des sages »,
Grand amas de peu de raison !
Rempli de mots creux qui s'enlacent
Dont le choc n'est qu'un bavardage !

Et je fuis au fond des forêts
Où personne ne peut me voir,
Je me blottis dans la mousse soyeuse
Et je sanglote amèrement.
Ce qui est sûr, ici, sur terre
Et le sera jusqu'au néant final :
L'être qui pense et sent, toujours
Sera malheureux, misérable.

CES DEUX YEUX! CES DEUX YEUX!

Ah ! ces deux yeux ! ces deux yeux !
Je ne fais que penser à eux.
Comme si leurs rayons m'atteignaient encore
Ma face brûle, est empourprée.

Sans être noirs comme la nuit
Ils sont remplis de voluptés,
De désirs, d'amoureux appels.
Mon cœur n'en a jamais assez.

Sans être bleus comme le ciel
Ils sont, néanmoins, si profonds
Que lorsque s'y perd mon regard
Je me sens plonger dans un rêve,

Et rien n'est plus miraculeux...
Comme l'opale ils sont changeants
Suivant les mots, les sentiments
Varient leur couleur, leur lumière,

Mais leur empire ne varie pas,
N'a rien qui l'égale sur terre.
Ces deux yeux m'ont blessé si fort
Que je me sens souffrir encore !

POÉSIES DE KOLOMAN DE TÓTH

EN AVANT

La devise de la vieille garde
Tout le monde l'a sur les lèvres :
« La garde française meurt,
« Mais elle ne se rend pas. »
Nous avions aussi une devise
Qui donnait la fièvre aux Honvéds[1] ;
On n'y parlait pas de la mort,
On n'y parlait pas de se rendre,
Mais... un mot, un seul : *En avant !*

C'est ce mot que brodait la fille patriote
Sur l'étendard de la Hongrie ;
Ce seul mot entraînait l'enfant
Dont la mère allait être en deuil.
S'il lui restait un autre fils,

[1] Soldats hongrois — Hon (patrie) véd (défendre).

Que la patrie le réclamait,
Elle ne pleurait pas le mort,
Mais l'autre, elle le lui donnait.
Et l'enfant partait : *En avant !*

Quelle admirable jeune troupe
Recrutée vraiment Dieu sait où !
Formée en quelques jours à peine,
Déjà on lui croirait cent ans.
S'élançant vers le feu terrible
Et bientôt à moitié fauchés
Ils se perdent dans la fumée...
Sont-ils morts ? Non, ils vont par là.
Car *là* on entend : *En avant !*

Dans l'ouragan où se heurtaient
Ces vagues l'une contre l'autre
Ils étaient là tous, et serrés :
Le fils et son père bien-aimé.
Le père tombe, le fils alors
Courbé sur sa tête sanglante :
« O mon père ! un mot, un seul mot : »
Le mourant le fixe en râlant : *En avant !*

Chers trésors, que tant de poussière
De tombeau n'a pu tous couvrir,
Le mot se crie, même en silence !
On ne peut nous en empêcher.
Il erre dans le frisson des bois,

Il est gravé au fond des rides,
Parmi les os dispersés
Qui, eux, se dresseront encore
S'il y a encore un : *En avant !*

A KOSSUTH

Alors aussi j'ai fait la guerre,
Sans en connaître la raison.
J'étais un enfant de seize ans.
J'allai quand même et acclamai ton nom.

Quand l'attaque sonna, je riais de plaisir
Tant cela me paraissait simple ;
Puis les hussards m'ont entouré
Et nous avons chargé en acclamant ton nom.

Tout fut perdu ! et je revins à la maison.
Des larmes coulaient des yeux de mon père.
J'ai pleuré aussi sans savoir pourquoi ;
Même en pleurant, nous acclamions ton nom.

Combien d'années se sont, depuis lors, écoulées,
L'instinct s'est précisé, s'est changé en idées.
Je comprends maintenant ce que c'était alors... !
Et maintenant aussi, j'acclame ton nom.

LA MORT

Non, ce n'est pas la mort, comme on le croit ici
Quand les clous ont fixé le dessus du cercueil,
Ce n'est pas plus mourir, comme les fous le pensent,
Quand le char entraîne nos restes au cimetière.
Et ce n'est pas la mort encore lorsqu'on nous pleure
Par intérêt, chagrin, plaisir ou par douleur.
Mais c'est vraiment la mort quand nous sommes encore là
Inanimés déjà, et nous pleurant nous-mêmes.

Je me souviens... jadis un pétulant enfant
Actif et gai chassait souvent les papillons,
Grimpait sur les gros troncs, cherchant du miel sauvage
Il avait une mère. Ah ! combien il l'aimait !
Et toujours ses lèvres partout la poursuivaient.
Lorsqu'elle était assise il s'appuyait sur elle...
Heureux enfant ! Bientôt le ciel l'emporta,
Où est-il ? Nulle part ! Cet enfant c'était moi !

Et plus tard j'ai connu un jeune homme enthousiaste.
Aimer autant que lui... nul n'en était capable !
Et il méprisait tout : trésors, sciences, ou sagesse.
Peut-il donc exister d'autre but que l'amour !

Oh ! comme il aimait bien !... Plus tard, on l'a tué.
C'est cet ardent enfant que j'ai le plus pleuré.
Si le printemps pouvait encore le faire revivre !
Mais non ! non ! jamais plus ! Je le sais, c'était moi !

Il exista aussi un homme dont le cœur
Débordait de confiance, d'amour, de flammes pures,
Il croyait à l'honneur, à la reconnaissance,
Au triomphe du bien qui tôt ou tard arrive...
Mais, hélas ! depuis lors, on l'a empoisonné !
Ici tout est calcul, méchanceté, ordures.
Pourquoi eut-il l'amour, l'espérance et la foi ?
Il serait mort moins vite en ne les ayant pas.

Oui !... nous mourons souvent, plutôt comme l'écume
Qui, au cours du ruisseau, contre des roseaux secs
Crève et puis reparaît en des formes nouvelles.
Mais la mort n'est pas là où est le cimetière.
Car avant, nous mourons aussi, et je le sens
Depuis longtemps je meurs. Mon cerveau bout encore,
Ma main se meut encore. Mais cela n'est pas vivre.
Et maintenant je n'ai plus qu'à déménager !...

Et n'a plus d'autre désir
Que de remplir avec sérénité
Sa grande tâche difficile.
Bienheureux le mortel
Qui sait résister face à face
Aux tentations du monde,
Et que ne peuvent ébranler
Désirs de gloire ou de plaisirs,
Ni puissances, rangs, ni trésors !
Et celui-là est grand et fort
Qui pour toujours a fait un compte
Avec l'existence et lui-même,
Avec la terre, avec le ciel,
Et ne veut jamais reculer
Les bornes de sa vie étroite.
Ah ! combien il est malheureux
Celui qui reste dans l'erreur,
Dont la vie toujours ballottée
Tantôt le jette d'un côté
Et le tourne tantôt d'un autre.
Proie de rêveries inquiètes
De feux follets toujours trompeurs
Et qui ne peut jamais trouver
Le calme du port, en son âme,
Qui semble avec un étranger
Quand il est en face de lui-même
Et qui ne connaît pas son but,
Ni sa route, ni son devoir

Et dans le monde extérieur
Poursuit en vain le but cherché,
Que d'autres ont trouvé dans leur âme.
Oh ! malheur, mille fois malheur
A celui qui vit dans l'erreur
Et qui sans cesse ballotté
Suit toujours le mauvais sentier.

Nous, ici, dans le port
Où nous avons trouvé le but
Nous gémissons sur ses erreurs.
S'il doit s'enfoncer plus avant,
Comme un fugitif météore
Qui se perd dans l'infini,
Si nous n'avons pas le moyen
De l'aider, de le soutenir,
Ici, au moins, dans cet asile,
Pour le pauvre orphelin tombé,
Nous réciterons des prières
Et nous bénirons le Seigneur
Pendant toute l'éternité.

Arrivée du prétendant au trône.

LE PRÉTENDANT

Je viens vous demander asile,
Implorer votre protection.
Au nom de la pitié suprême
Acceptez-moi, pieux croyants.

CHŒUR DES MOINES

Quel est cet homme
Que les orages ont poursuivi ?
On sent dans toute sa personne
Qu'il sait les misères de la vie.
Son visage couvert de poussière,
Les traits creusés par les soucis
Montrent qu'un océan de sable
Venu des déserts de la vie
A pu envelopper son cœur
Et lui en cacher le but. —
— « Qui es-tu, pauvre malheureux ? — »

LE PRÉTENDANT

— Un exilé sans toit,
Le plus riche héritier sur terre
Qui a su le moins acquérir.

CHŒUR DES MOINES

Ses paroles sont énigmatiques,
Enigmatique est sa personne,
Et, cet homme n'est certes pas
Pareil aux autres malheureux
Qui viennent demander l'aumône.
Les rayons de l'inspiration
Ornent son admirable front,

Et, de Dieu la flamme éternelle
Brille dans l'éclat de ses yeux...
— Nous te demandons de nouveau
Qui es-tu, pauvre misérable ?

LE PRÉTENDANT

— Roi plus pauvre que mendiant,
Mendiant plus riche que roi. —

CHŒUR DES MOINES

A tes paroles énigmatiques
L'homme ne peut rien comprendre
Mais, montre-nous avec courage
Le poids que tu as sur le cœur
Et ne tremble pas devant nous,
Car la main de Dieu protège
L'exilé qui vient sous son toit.

LE PRÉTENDANT

De ma vie je dévoilerai le mystère
Devant le supérieur du grand monastère
Devant lui seul — je parlerai !

CHŒUR DES MOINES

S'adressant à un serviteur.

Annonce l'arrivée de ce pauvre affligé
Dans l'intérieur du couvent,

Au Prétendant :

Voici un banc de pierre :
Assieds-toi donc, ici, et prends quelque repos
En attendant le supérieur.

. . . .

LE SUPÉRIEUR

Voyageur, dis pourquoi tu me fais appeler ?
Qu'as-tu donc à me dire ?

LE PRÉTENDANT

Oh ! toi, qui n'as jamais refusé de secours
Je te demande asile !

LE SUPÉRIEUR

Le couvent est toujours ouvert
A ceux qu'y conduit l'infortune ;
Qui a froid, qui a faim, qui pleure
Peut y demeurer tout un jour.

LE PRÉTENDANT

J'ai erré, j'ai vagabondé
A la poursuite des chimères.
Mes ailes sont coupées ; dans votre monastère
Laissez-moi attendre la mort.

LE SUPÉRIEUR

Tes lèvres souhaitent trop de choses
Et, c'est pourtant encore bien peu :
On fait facilement un vœu
Mais renoncer *vraiment* est lourd.

LE PRÉTENDANT

J'ai le monde en horreur
Et ses inconséquences,
Toujours persécuté dans des formes nouvelles
Rien n'y répond à mes désirs
Et rien n'y peut plaire à mon cœur :
Car tous les hommes de la terre
Raillent mes rêves.
Mon cœur est las de voyager
Et ne veut plus toujours errer ;
Ou bien les richesses me heurtent
Ou je suis heurté par les hommes.
De la réalité grossière
Chaque branche s'accroche à moi,
Avec leurs épines me blessent les rosiers,
Quand je vais chez le maître c'est son chien qui m'accueille
Je crois que ces bourreaux s'acharnent après moi
Et me poursuivent au galop,
Je me réfugie dans les bois,
Ils me poursuivent encore là ;
Mon cœur est en lambeaux,

Si las ! si fatigué !
Donnez-moi le repos,
Seulement le repos !

LE SUPÉRIEUR

Si tu n'as encore pu le découvrir en toi
C'est bien, en vain, que tu le cherches,
Et, si par la grâce, tu n'as pu l'acquérir
Je ne peux pas te le donner...

. . . .

OU EST LE BONHEUR

Un jouvenceau partant pour aller sur la mer,
Un sage le fixa d'un œil plein de pitié :
« Insensé que tu es, ne ferais-tu pas mieux
De demeurer à la maison
Que confier ta vie aux caprices des flots ?
Pauvre atome exposé à cent et cent dangers !
Lors même que le vent te conduirait au port,
Tu n'y trouverais pas le bonheur que tu cherches.
Le bonheur n'est ni près de toi,
Ni au-dessus, ni au-dessous de toi ;
Tu le cherches, en vain, dans le cœur des amis

Ou dans les spasmes de l'amour,
Dans les trésors ou dans la gloire,
Dans le monde, le tombeau muet,
Tu le portes en ton propre cœur :
Dans le renoncement, seul, est le vrai bonheur. »

JOIE DE VIVRE, DÉSIR DE MOURIR

Malgré que dans leurs cœurs brille la joie de vivre,
Je crains que ces couples n'aient pas le vrai bonheur
Car le bonheur jamais n'apaisera leur soif,
La vie n'étant pour eux qu'un aride désert.

Mais, ceux qui dans leur âme ont désiré la mort.
Et, su, dans le chagrin, serrer plus près leurs cœurs,
Unissant leurs soucis, trouvent ce qui console :
L'espoir d'une mort aussi douce que le ciel.

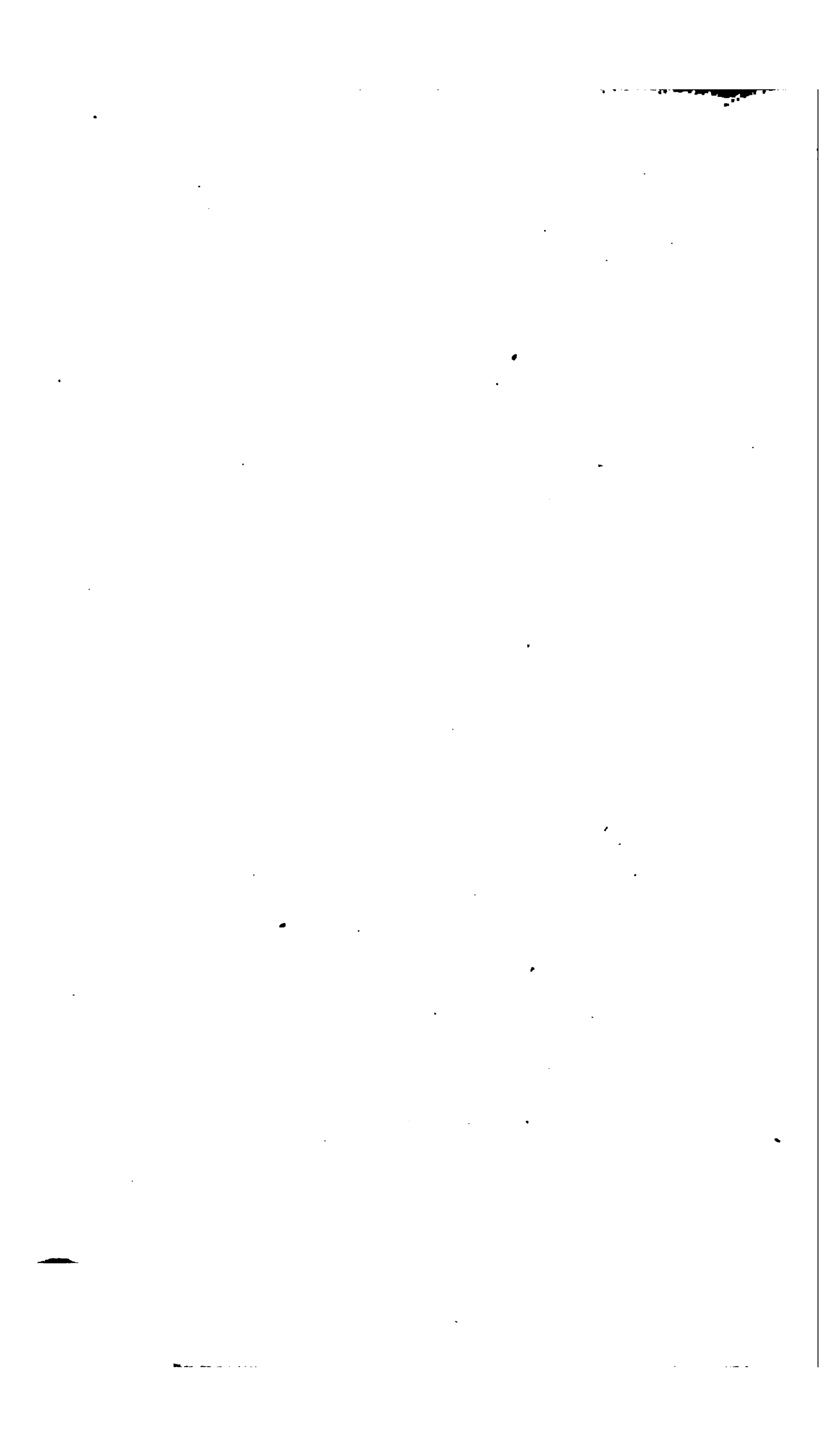
IZIDOR BARNA

DANS LA RUE

Quand nous nous croisons dans la rue,
Ta tête à gauche, la mienne à droite,
Notre salut est si muet
Que personne ne le surprend.

Nous cachons notre sentiment,
Nous nous voyons si froidement
Qu'il semble que, dans cette vie,
Nous ne nous sommes jamais vus.

Tu regardes à gauche, moi à droite...
Nous poursuivons notre chemin.
Mais à peine aux deux coins de rue,
Chacun de nous s'est retourné.



FRUZINA SZALAY

JOURNÉES FUGITIVES

Chaque instant qui s'est envolé
Emporte avec lui quelque chose
De la séduisante jeunesse;
Le rapide moment et l'heure inexorable
Laissent en passant sur nos têtes,
Ici, quelque sourire et, plus loin, quelque larme!

Je sais bien qu'à la fin tout ceci devient
Comme un brouillard qui voile et la terre et le ciel,
Que le soleil lui-même est triste et sans éclat.
Rien n'est plus orné, ni fleuri,
La flamme s'éteint dans le cœur,
La couronne au front se flétrit.

Oh! si seulement, je pouvais
Partir, voler à travers l'infini
Intrépide, joyeuse et libre!

Et, avant l'arrivée des ombres de tristesse,
Laisser couler du cœur, la gaieté juvénile,
Des lèvres, des chants pleins d'ardeur.

Jusqu'à ce que vos ailes sombres m'aient touchée
Déceptions, douleurs du cœur,
Autour de moi, tout brille encore.
Avant que je n'aie rien perdu
Je finirais ainsi, dans mon éclat
Comme les étoiles qui tombent.

POÉSIES D'ATALA DE KISFALUDY

QU'EST-CE QUE L'HOMME

Qu'est-ce que l'homme ? la goutte d'eau dans la mer
Qu'emporte bientôt l'ouragan,
Elle devient rosée en tombant dans la fleur
Et boue, si c'est dans la poussière.

Ce qu'il possédait dans cette vie d'un moment
Après l'instant passé lui est indifférent ;
La force du torrent et les flots de la mer
L'entraînent et l'engloutissent.

QUAND ARRIVE L'AUTOMNE

— Oiseau, disais-je au rossignol,
Pourquoi ne pas chanter, le soir ?
— Mai n'est plus, pourquoi chanterais-je
Le printemps a fui, dit l'oiseau.

Vive hirondelle, dis-je à l'oiseau si léger,
Sous la voûte des cieux pourquoi ne plus voler ?
— Le soleil n'a plus de rayons,
Dit l'hirondelle, et c'est le soir.

Et mon cœur s'est serré tandis que je demande,
Pourquoi ne plus chanter ? pourquoi ce grand silence ?
Rapides sur ma tête ont passé les années,
Le printemps n'est plus, c'est le soir.

UNE HEURE MAUVAISE

Oui, je sens, en effet, l'arrivée du printemps
Et, je ne salue pas aujourd'hui son retour,
Je me sens étourdie par cet air si vibrant
Par l'éclat printanier violent et radieux.

Il ne s'insinue pas, doucement enjôleur...
Quelle âpre ardeur il a son souffle fiévreux
D'un galop furieux traversant tout mon être !
Cette éclosion me tue.

L'arbre est sans verdure, le ciel sans hirondelles ;
Pas de chansons d'oiseaux et pas de violettes.

Mais un soleil brûlant, dardant toujours plus fort
Ses longs rayons dorés, vraies flèches enflammées.

Le voilà le printemps aux ailes triomphantes
Dont le violent retour m'épuise et me tourmente,
Harassée aujourd'hui, je me prends à rêver
Des jours si doux d'hiver, calmes, silencieux...

CONFESSION

Oui, écoutez, je le confesse,
Oui, je ne suis qu'une infidèle.
Par son charme Mai m'a gagné
Les étoiles m'ont enjôlée.

Entendez-vous ce chant de rossignol,
Extases... plaintes... et fureurs;
Vous n'êtes pas jaloux du rossignol
Vous, jaloux de chaque pinson?

Pourtant j'ai l'âme transportée,
Mon cœur palpite dans l'extase
Chaque fois que j'entends son chant
Dans l'ombre obscure des forêts.

J'entends, et mon cœur s'en émeut,
Les bruits mystérieux des bois
Et vous n'êtes pas inquiet
De ces voix douces, chuchotantes ?

— Rappelez-vous la tourterelle
Captive depuis tant d'années,
Qu'enfin nous avions oublié
Que cet oiseau avait des ailes.

Peut-être avait-elle oublié
Le charme de planer dans l'air
Mais il advint qu'un soir de mai
Où les zéphirs passaient — le rossignol chantait,

Elle prit un nouvel élan
En retrouvant d'anciens désirs,
Ses ailes étendues l'ont emportée très loin
Par-dessus les grandes forêts.

Prenez garde, Karlin que mon sort soit celui
De la tourterelle prenant sa liberté !
J'ouvrirai tout à coup mes ailes
Et, brusquement, m'envolerai.

Quoi, vous riez ! Karlin, prenez bien garde.
Voyez comme il fait beau dans le ciel et sur terre



Par son charme, mai m'a gagné.
Les étoiles m'ont enjôlée !

IDUNA

(Pseudonyme de la femme de Charles Szász.)

Je ne demande pas ce qui n'est pas possible,
Je demande très peu de chose,
Car il n'est pas donné au même sur la terre
De posséder tous les bonheurs !

Qu'un autre soit tenté par la célébrité
Chance, luxe vain, pompe vide,
Ou le trésor passager de la gloire,
Ce n'est pas cela que je veux.

Mais seulement une ombre épaisse dans laquelle
Le soleil glisserait avec peine un rayon.
Mener la vie des violettes
Tel est le destin de la femme.

J'ai mon soleil
Et j'ai mes fleurs,

Ma vie est une ombre adoucie,
J'ensevelis sous le sombre feuillage
Toutes mes joies et mes désirs.

Et, ces joies-là me suffiront
Jusqu'au coucher de mon soleil.
O sort! je ne demande pas
Que tu me donnes davantage,
Laisse-moi seulement ce que tu m'as donné.

POÉSIES D'ÉTIENNE D'APÁTHY

UN TOMBEAU AUX CHAMPS

Le soir, en me promenant,
Je m'arrête dans un champ,
Là, gisent en rangs diaprés
Les fleurs coupées.

Le soleil est couché et la lune se montre,
On n'entend plus le bruit des faux,
A la naissance de l'hiver
Quel mortel silence préside !

Debout, rien qu'une marguerite !
Elle est intacte, je la cueille...
Quelle senteur ! et quelle vie
Dans sa douce et suprême haleine !

Charmant et diaphane linceul
La vapeur qui se meut sur nous !

Dans le brouillard transparent, c'est la danse
Magique des âmes de fleurs !

Sur ce tombeau la veilleuse tremblante
D'un ver luisant monte la garde.
Mille âmes de cigales par leurs gémissements
Me découvrent leurs sentiments.

Puis, l'armée des mouches funèbres
Passe en un long bourdonnement
Et donnant le baiser d'adieu
Aux pétales mortes des fleurs.

Les voix des insectes se mêlent
— Chansons de fées des temps passés —
Et les clochettes des champs tintent
Les glas des fleurs décédées.

Le vent du soir me prend et m'accompagne au loin
Lorsque je quitte les guérets
C'est du printemps le chant du cygne
Entendu dans la voix suprême des parfums.

EN PARTANT

Nous roulons, nous roulons, le train fuit au galop
M'emportant avec mon chagrin.
Un océan de pourpre incendie le couchant :
Qu'importe, ce n'est pas le ciel de mes foyers.

L'ombre descend déjà, les étoiles se montrent
Je t'appelle, ange de ma vie ! —
Seul, le bruit des roues me répond —
Fou ! qui croyais ton bonheur éternel !

C'était et ce n'est plus ! le sort te poursuit, va !
L'ivraie luttant contre l'orage... c'est absurde.
Nous roulons, nous roulons, le train fuit au galop.
M'emportant avec mon chagrin.

POÉSIES DE JENŐ HELTAI

La brise molle et douce caresse les rivages,
Dans la cabane luit une petite lampe...
Nous sommes entourés par l'ombre et le silence
Tu es ici, tu m'appartiens, mon adorée.

Sur l'eau tremble et vacille un clair rayon de lune,
Avec tranquillité, nous fixent les étoiles,
Ta voix me dit tout bas : « Oui, je suis toute à toi, »
Et mes lèvres, en s'ouvrant, te murmurent : « Je t'aime ! »

La chanson des roseaux me berce doucement
Et mon cœur enivré se gonfle de désirs ;
Mes lèvres étouffent tes langoureux soupirs
Et contre mes baisers, tu restes sans défense.

Tous deux brûlés d'amour nous nous sommes aimés....
Dans le petit logis, la lampe s'est éteinte,
Les voluptés du ciel descendirent pour nous.
Pourquoi ne dura-t-elle pas toujours... cette nuit ?

SÉRÉNADE

Une nuit de clair de lune,
Sous ta croisée,
De mes larmes j'arrosai
Le mur tout blanc.

Un tzigane traduisait
Ma passion :
Passèrent le colonel
Le lieutenant.

Et, en passant, le colonel
Dit, souriant :
« Va chez toi Palya, mon fils,
Laisse ton violon. »

Et puis, vint le lieutenant,
Riant de tout son cœur :
« Cette belle, ami, ne sera
Jamais à toi.

Je l'épouse après-demain
Et nous partons.
Le colonel sera lui-même
Notre témoin. »

Palya, le tzigane est parti,
Violon s'est tu.
Ils sont passés, le colonel,
Le lieutenant.

Et, alors que tout le monde
Nous eut laissés,
Ta main mignonne a entr'ouvert
Les volets verts.

MEA CULPA...

I

J'ai revu la place sacrée
Qu'avait éclairée notre amour ;
J'ai revu le banc de gazon
Où j'eus mes désirs, mes ivresses.

Puis, j'ai revu le peuplier
Dont l'ombre abrita ton parjure
Et les fleurs blanches virginales...
Mes yeux se sont remplis de larmes.

J'ai vu là, au bout du jardin,
La tonnelle où je t'embrassai,

Où ma lèvre a frolé ta lèvre !
Oh ! rien, ici, rien n'est changé !

Mais... de mon cœur est parti l'espérance,
Mais... je te cherche et c'est, hélas ! en vain,
Mais... le sourire est mort sur mes lèvres,
Mais... toi, chérie, je ne te trouve plus !

II

Et tu t'en es allée bien loin ! — loin envolée
Fleur triste que les vents avaient déracinée.

Tu es partie, hélas ! vers des pays lointains
Et, je suis délaissé, de nouveau délaissé.

Le couteau des douleurs est planté dans mon cœur
Et lentement je perds mon sang et puis, je meurs,

Mais, toi que ce cœur-là regrettera toujours
Où es-tu, triste fleur, dis-moi où tu fleuris ?

Peut-être, es-tu fanée, fanée par la douleur
Et ton âme de fleur ne peut plus palpiter ?
Oh ! si jamais j'apprends ta mort, ta triste mort,
Je chercherai partout. Quand je t'aurais trouvée,
Je dirais en pleurant à genoux sur ta tombe :
O mea culpa ! mea culpa !

ALLONS CHEZ LE PRÊTRE

Depuis longtemps, nous nous aimons,
Assez longtemps, nous a brûlés la flamme,
Les jaloux et les bons amis
Déjà nous ont montré au doigt.
Assez longtemps que je te veux,
Ah ! prends enfin pitié de moi,
Et cède à ma prière ardente,
Allons chez le prêtre, mon ange !

Celui qui te brode ces vers
Qui lui mettent des larmes aux yeux
N'est, c'est vrai, qu'un pauvre poète...
Mais tu n'es pas riche non plus,
Et si ma mansarde est modeste
Tu n'as pas non plus de salons,
— Cette rose à tes cheveux blonds,
Allons chez le prêtre, mon ange !

Si la grue volant sur le toit
Nous apporte un petit garçon,
Avec dix rois nous ne changerions pas,
Nous mépriserons les richards.
Et, alors, mon cœur chantera
Son chant le plus doux, le plus beau.

Mets ta robe de gaze blanche,
Allons chez le prêtre, mon ange !

Si notre vie change à l'hiver,
Si le soir nous jette des ombres,
Notre amour sera toujours jeune
Malgré la jeunesse passée,
Et dans la tombe nous serons
Réunis pour l'éternité.....
Passe ton bras rond sous le mien,
Allons chez le prêtre, mon ange !

POÉSIES DE MICHEL SZABOLCSKA

A LA MAISON

Tout le monde à la maison
M'accueille en prononçant ton nom,
Je n'y suis pas sitôt entré
Qu'on veut savoir ta taille, ton visage.

Mes deux frères s'informent vite
De ta beauté et de la couleur de tes yeux.
Et si tu portes les cheveux
Tressés, comme ici c'est l'usage.

Puis, mon père interroge aussi,
— Mais pas sur l'éclat de tes yeux :
« Apporte-t-elle quelque chose ?
Hej ! la vie est si difficile ! »

Ma tendre mère attend jusqu'à la fin
Puis, quand à tous j'ai répondu
Et que nous sommes tête à tête,
Dit : — « T'aime-t-elle, l'aimes-tu ? »

15.

On dirait que les lumières
Se changent en feux de bergers...
Mais les filles gaies et pimpantes,
Les messieurs, les dames brillantes
N'écoutent pas, pas du tout l'air,
Pas du tout l'air.

Ils se divertissent, s'agitent,
Ne pensant pas dans leurs plaisirs.
A Dieu sait ce qui réjouit
Quand on songe au troupeau tranquille
Quelque part, près d'une czarda,
D'une czarda.

DÉSIR[1]

Aimable et douce vie qu'on mène à la campagne
Tu es, oh! oui, tu es le rêve de ma vie.
Petites maisonnettes, rues silencieuses,
Mon âme vous désire et s'approche de vous,
Elle s'envole loin des rumeurs de la ville;
Bonnes gens, c'est dans vos chaumières

[1] Ces vers furent dédiés à Sigismond de Justh quand parut en Hongrie son livre de *La Pousta*.

— S'il est un bonheur sur la terre
C'est là qu'il est, là seulement.

S'il m'était donné d'oublier
D'un seul coup tout ce que je sais,
Si Dieu me disait de reprendre
A la première étape, la route de ma vie,
Je resterais, de mon village
L'habitant pieux, fidèle, simple,
Lisant les psaumes de ma bible
Sans jamais avoir d'autre livre.

Je n'en aurais qu'un seul ; la terre maternelle,
La Pousta, ses chants et ses fleurs,
Les bords de la Tisza plantés partout de saules
Qui ne sont nulle part aussi beaux que chez nous...
Oh ! qu'il m'instruirait bien le paisible brin d'herbe !
Comme il me garderait la pureté du cœur !
Entre les grands bonheur et les petits soucis
Je bercerais ainsi ma vie.

Et, je vivrais ainsi dans la félicité,
Sans désir — et que pourrais-je bien désirer ?
Jusqu'à ma mort, j'admirerais le prêtre
Et sa manière de prêcher,
Je n'écrirais pas de poèmes,
Mais je les penserais et admirablement.....

Le gars bronzé regarde
Les feux de cette étoile,
Pense à celle qu'il a,
L'étoile de sa vie,
La petite aux yeux bleus !

C'est d'une amère joie
Ce qu'il a pensé d'elle ;
Alors, il s'écrie : Hej !
Toutes étaient aussi belles
Il y a mille années !

DEUX PETITES MAISONS

Deux petites maisons basses
Au couchant, loin,
Qui, pour moi, sont toutes les deux
De vraies églises.
Toutes les deux, je les visite
Journellement
Et, dans les deux, je prie aussi
Chaque jour !

Voici, dans l'une des maisons,
L'objet de ma dévotion.

Je vois la vieille qui l'habite
Inquiète,
Et, je sais que même à présent
Sur moi sa pensée se repose
Comme au temps où elle agitait
Mon berceau.

Et, voilà dans l'autre maison,
Quelle est ma dévotion.
La douce et belle qui l'habite
Je la vois rêver
Et, je sais bien à qui ils vont
Ses rêves roses,
Je sais où demeure la colombe
De ces rêves !

Si j'étais dans le ciel brillant,
Infini,
J'abandonnerais à la fois
Tout souci,
Sur vous seules, basses maisonnettes,
Je veillerais.
Oh ! deux petites maisons basses
Comme je vous bénirais !

UNE LETTRE

Ma petite maison blanche
Est enfin toute préparée,
Sous mon toit pullulent déjà
Les nids des douces tourterelles.
On peut apercevoir de loin
La verandah à colonnades,
De là, le jardin dégringole
En bas, jusqu'au bord du Maros.
C'est tout ce qne j'avais rêvé,
Oh ! oui, au moins cent fois rêvé !
Ma douce et belle tourterelle
Il n'est que toi qui manque ici.

Je te ferai venir aussi
Au temps où fleuriront les roses ;
La musique de notre hymen
Sera le chant des tourterelles,
Et les suivants porte-bouquets
Ces arbres qui bordent la route.
Je te porterai, porterai
Dans mes bras qui t'enlaceront,
S'il faut marcher sur les genoux
Je t'emmènerai bien quand même,

La fleur ne paraît pas pesante
A la branche qui la supporte.

Je te ferai venir, venir,
Pour être rayon de mes yeux,
Pour être fleur de mon jardin,
Pour être la joie de mon âme
Tu seras gardée, protégée
Par moi, du froid, de la chaleur,
Reste donc, comme tu étais,
Charmante petite rêveuse,
Et mes chansons t'endormiront
Et mes baisers t'éveilleront...
Je t'aimerai plus doucement
Que ta mère ne t'a aimée !

QUE DIEU TE BÉNISSE...

Que Dieu te bénisse ! quoique tu m'aies trahi
Et si tu ne dois plus jamais m'appartenir !
Pour chaque fleur
Que tu m'avais donnée, qu'il t'en redonne mille,
Que les muguets jaillissent sous tes pas.

Un homme avec ardeur implorait son amour...
Je reconnus celui qu'elle a quitté pour moi.
Je la vis le chasser... Il céda, s'en alla
Et son ombre en fuyant se perdit dans le ciel...
Elle attachait sur lui un suppliant regard
Et ses yeux le suivaient tout éperdus d'amour.

MATER DOLOROSA

L'étoile scintillait sur le Sauveur du monde
Et les pasteurs avaient apporté leurs hommages,
Quand, venus à leur tour, s'approchèrent les mages,
Marie, levant les yeux les fixait tristement,
Son âme était remplie de noirs pressentiments
Elle avait sur le bras son doux petit-Jésus,
Caressait en tremblant le duvet de sa tête
Et pleurait, sanglotait sous le ciel étoilé :

« Qu'ils sont vite venus mettre un signe sur toi !
A peine ai-je entendu tes premiers bégaiements,
Tes lèvres ont à peine pris le sein de ta mère
Que le monde jaloux tourne ses yeux vers toi !
Pour toi, point de plaisirs, pas de calme repos,
Il faut te dépêcher de racheter les crimes,
Le laboureur t'attend et le pêcheur te guette.

A peine arrives-tu qu'on t'emmène déjà !
La paille est ton duvet, ton berceau, cette crèche ;
Tu ne dois pas jouir, tu ne dois point sourire.
Le palmier frissonne, la fleur va s'entr'ouvrir,
Toi, tu suivras le dur et raboteux chemin :
D'autres, d'un vin mousseux pourront remplir leur coupe,
D'amère ciguë la tienne sera remplie toujours,
A l'âge où les autres pleurent tremblants d'amour
On taillera pour toi le bois d'une croix sombre.
Pourquoi es-tu mon fils et pourquoi suis-je mère
Si ce qui m'appartient je l'ai déjà perdu?
Tu es à moi. Pourquoi ? Pourquoi vas-tu vers eux
Si tu n'es pas né homme et si tu es Dieu ?

Le monde espère en toi, rédempteur empressé,
Seule ta pauvre mère sera abandonnée.
Je paie, tu paies le prix des crimes de ce monde
De cette vie terrestre tu n'auras que la mort.

« Ah ! qu'il périsse donc le monde, dans le crime,
Mais que ta mère enfin ne tremble plus pour toi !
Que le mendiant ait faim, que l'orphelin périsse
Plutôt que voir mon fils attaché à la croix ! »

L'étoile scintillait sur le sauveur du monde
Et les pasteurs avaient déposé leurs hommages
Quand, venus à leur tour, s'approchèrent les mages...
Marie levant les yeux les fixait tristement.

POÉSIES DE MINKA DE CZÓBEL

CALME

Chaude soirée d'été saturée de poussière,
La vue s'étend au loin, paisible, reposée,
Les jeunes sont aux champs et labourent la terre :
Le hameau semble abandonné.

Une rue si longue, si vide
Qu'elle semble comme balayée,
Mais là, trois vieilles sont assises,
Sur un petit banc, alignées.

Un fichu noir couvre la tête
Des trois vieilles ratatinées
Et le mur blanc semble éclairé
Au-dessus de ces guimpes noires.

Un calme est répandu sur ce beau soir d'été
Et, par instant, les vieilles causent.
Des voix douces... décolorées
« Il fait bien bon, bien chaud ce soir ! »

UN CHANT DE SORCIÈRE...

Vous connaissez bien la matière,
Votre Dieu est l'*Utile*, votre Dieu le *Tangible*.
A lui s'adressent vos prières,
Et vous criez partout : Voilà la vérité.

Votre être peut goûter les plaisirs de la terre
Qui laissent du dégoût quand arrive l'aurore,
Mais le plaisir subtil, immuable, éternel
Est pour vous énigme et mystère.

L'Univers... vous le connaissez,
Mais les secrets profonds de l'âme,
Mais le bonheur suprême et pur...
Sont la fable dont vous riez.

Vous dites que c'est vous qui vivez le réel,
Mais pourtant votre front se couvre de tristesse
Lorsque, rassasiés, vous voyez se flétrir
La couronne de joie qui vous parait la tête.

Mes yeux n'admirent pas et mon cœur n'envie point;
J'ignore qui de nous a le plus de bonheur.

Ah ! gardez votre part de poussière et de terre
Et, laissez-moi celle des rêves !...

LE SPHINX

Avec des mains de feu, saisir de blancs flocons,
Sonder le fond des cieux avec la raison,
Prendre son vol et suivre le nuage qui passe,
Le matin, espérer, et le matin, attendre...

Puis, quand l'ombre du soir partout s'est étendue
Sur le monde muet et qu'arrive la nuit,
Tu te demandes en vain : « Qu'est-ce que tout ceci ? »
Peut-être, alors, peux-tu répondre : — C'est la vie ! —

PENDANT LA MOISSON

Belle et claire est l'aube estivale,
La rosée vient baigner les champs,
Sous l'ardeur des rayons d'été
Ont jauni déjà les blés verts.

La lune et le soleil font mouvoir leurs rayons
Comme des tiges balancées.
Et dans le cœur humain embrasé par la terre
Les joies semblent grandir et croître les douleurs.

Là-bas, au loin jettent des étincelles
Sous la lumière pâlie de l'été qui s'écoule
— Lueur mystérieuse, magnifique lumière —
Les tranchants des faux couleur d'eau.

De lourdes gerbes sont couchées
Sur la terre, à présent, rasée...
Tristesses... joies... du cœur de l'homme
Une à une tombent en poussière ! —

Puis, sur le chaume abandonné
Les fleurs commencent à éclore...
L'été prochain, de nouveaux blés
Se courberont sous le soleil.

LE RÊVE DE LA POUSTA

Sur l'infini de la Pousta
Le soleil darde ses rayons.

Là-bas — petits points blancs — sont les troupeaux qui paissent
Et le rêve argenté des steppes
M'embrasse de tous les côtés.
Devant mes yeux, derrière moi,
Partout, les diaphanes mirages...

Allant de mirage en mirage,
La route nous paraît un rêve...
L'homme seul gravit donc, l'âpre sentier réel ?

Morgane donne ici l'intensité du rêve :
Volant fluide dans les airs
Et dans la lumière argentée,
Nageant dans l'air pesant du midi qui sommeille.

Rien, je ne trouve rien de plus grand, de plus beau,
Que la Pousta et ses mirages !
En son immensité mon âme se repose,
Je sens qu'elle y devient et meilleure et plus grande,

Puisqu'elle n'a pas, ici, de déceptions, d'ombres
Que désirer de plus ? C'est l'infini bonheur.

Chut ! parlez bas, le vent murmure dans les joncs.
Que les voix des hommes se taisent
Quand Dieu fait entendre sa voix !

EN CHEMIN

Les dernières maisons d'un paisible village
Dont toutes les croisées sont rouges de lumière
Et, brillant dans la nuit grande, mystérieuse,
La blancheur de la route usée par les passants.

Là, au-dessus des monts, incandescente, claire,
Une grande étoile, dans le ciel bleu... lointain.

Ici, c'est la lueur d'un foyer d'êtres humains
Si j'y entrais ?... Peut-être y serais-je accueilli ?

Mais à quoi bon entrer ! qui donc peut m'y attendre !
Vers l'étoile, marchons, plus pure est sa clarté !

L'ÉTOILE FILANTE

Quelqu'un vient de mourir, pleuré par peu de gens...
Il souffrait depuis si longtemps, le pauvre diable!
Et puis..... il y en a tant d'autres de vivants...
Que signifiait cet être au milieu de la foule ?

Importe-t-il vraiment lorsqu'une fleur se fane
Parmi les milliers qui poussent dans les champs ?
    On ne se doute pas qu'avec cet œil fermé
    Disparait à jamais un immense univers.

Que jamais, jamais plus, dans l'œil d'aucun mortel
    Ne se reflétera *ainsi* tout l'univers...
    On aura la couleur, on aura la lumière
Mais plus cette couleur et plus cette lumière.

Il avait un penchant pour la rose d'automne,
Il voyait d'un autre œil, les étoiles, les fleurs,
Le serpent lui causait un sentiment d'horreur,
Il avait plus que nous le sens de l'horrible...

D'autres seront ainsi : des milliers... des centaines !
Mais lui ? — Comme la nue balayée par le vent,
La mort l'a effacé... il était tout un monde !
Voit-on sur un même arbre deux feuilles bien pareilles ?

La paupière qui se clôt est l'étoile qui plonge...
La reconnaîtrons-nous à son rayon passé ?
Peut-être, tous ces mondes, innombrables, finis
Les retrouverons-nous dans le sein du Seigneur... !

———

LE SOIR

Au bord du fossé, sur les herbes
Que la chaleur a desséchées,
Se repose une belle fille
Morte de fatigue..... brisée.

Tout le jour, elle a labouré,
Agité et fléchi les jambes,
Tout le jour son fichu brûla
Aux feux des rayons du soleil.

La voilà qui ferme les yeux.
Si elle pouvait reposer !
Le soir apportera peut-être
Quelque fraîcheur dans les champs ?

Mais non !... l'air est plus embrasé,
Que se passe-t-il donc en elle ?
Il lui semble qu'elle est touchée
Par un souffle ardent, enflammé ?

Elle aperçoit, tout ébahie,
Et près d'elle très approchée
D'un fort gars qui s'est mis à rire
La bouche grande et tirée.

Soudain ses yeux se font brillants
A la lueur du crépuscule,
Elle crie d'une voix tonnante :
« Va-t'en, va-t'en, il fait si chaud !

UN CHANT DE SORCIÈRE

Tresse, tresse ta couronne
La douce nuit t'invite à la ronde,
Ouvre tes ailes sombrement transparentes,
Tes ailes de gaze tissées... Ouvre !

Parmi les champs fleuris et baignés de rosée
La lune glisse ses rayons
Et les lucioles vont planant,
Le corps rempli de clair de lune.

Garde tes ailes — voiles traînants
Du contact de la main des hommes,
Leurs doigts rudes et grossiers
T'arracheraient d'effroi... les ailes.

Alors, les ailes déchirées,
Il te faudrait te traîner sur le sol.

Rien de plus triste qu'une sorcière
L'aile brisée et rampant sur la terre !

Tresse, tresse ta couronne.
La douce nuit t'invite à la ronde
Ouvre tes ailes sombrement transparentes
Tes ailes de gaze tissées... Ouvre !

JE SUIS SEULE

Je suis seule et n'ai pas de parents sur la terre ;
Qu'il y ait sur mon chemin des épines ou des fleurs
Jamais l'astre d'amour ne brillera pour moi.
Je suis seule.

Je suis seule et pourtant mon cœur savait aimer
Il brûlait d'un feu pur, passionné, fidèle,
Extases juvéniles, rêves, tout m'a manqué
Je suis seule.

Bien ! portons les chagrins de la vie et du cœur
Sans qu'on voit en mes yeux la tristesse ou la joie
Quand le fleuve est gelé, il est calme, immobile,
Je suis seule.

Je ne veux pas savoir ni scruter l'avenir
Mes lèvres sont fermées à d'inutiles plaintes
Mon cœur sera plus fier s'il n'est pas plus heureux,
Je suis seule.

L'amour n'est que pour un, l'affection pour tous,
J'adore la nature, l'être humain quand il souffre
Je l'aime s'il est délaissé,
Je suis seule.

Ce mot cruel et fier me suit par monts et plaines,
C'est le cri qu'on entend par toute la nature,
Seule pendant ma vie, seule quand je mourrai,
Je suis seule !...

VERS DIEU

C'est toi qui m'as parlé dans l'aurore rosée
Toi, qui règnes sur l'univers ;
Par l'univers visible tu parles à mon âme,
Béni et adoré soit ton auguste nom !

Au mystique horizon de la vie de la terre
Brille un astre divin à l'éclat éternel.

Il m'a fait concevoir une immortalité,
Je suis digne de toi car je suis immortelle.

Je ne me courbe pas craintive devant toi,
Mais mon fervent amour jusqu'à toi me transporte
Nous sommes bien égaux, car si tu m'as créée
Je puis te concevoir et ainsi je te crée.

LE GRAND MOISSONNEUR

Déjà les blés sont grands et les épis sont mûrs,
Et l'éternelle mort fauche, fauche toujours,
Le tranchant de sa faux siffle avec un bruit sourd
Et coupe, coupe encore les épis dans les champs,
Elle coupe les fleurs écloses dans les champs
Et tranche par milliers les fils des existences.
Elle va vite, vite, je la sens là, tout près !...
Elle a déjà levé sa faux étincelante !...
Comme il est effrayant l'éclat de ses lueurs !
— Le soleil est si pur !... la vie semble si belle !...
— Mais déjà, la faux luit, cherchant à tout couper,
Puis s'abat comme l'aile de l'oiseau blessé.
Le travail est si dur, si denses sont les gerbes
Que le grand Moissonneur s'est enfin reposé !
Mais... la faux de la lune croissante brille aussi !...
Pas encore aujourd'hui ! Demain ! Rien que demain ! .

TIRÉ DES ANONYMES

Combien de spectres volent autour
De moi ! des formes sans contours,
Des siècles lointains et futurs
Encore ni conçus, ni créés.

Je vois l'immensité des fleurs déjà fanées
Avant d'avoir été semées.
L'ancêtre de l'enfant n'est pas encore au monde
Que j'ai la vision de sa sénilité.

Autour de moi, les millions d'atomes
Dont leurs êtres seront formés...
L'âme des races à venir
Vit errante à mes côtés.

Je sais de l'avenir quelle sera la faune
Et mille peuples qui ne sont pas,
Mais qui, je le sais, vivront
Sans que je sache encore leurs noms,

Je vois leurs traits indécis, vagues,
L'ardeur de leurs amours, leur vie,
Et l'océan inépuisable
De leurs douleurs infinies.

Tous devront exister et tous après, mourir
Tous sans pitié, par une loi cruelle,
Tous entreront dans le présent
Et puis s'engloutiront dans les flots du passé.

Il en sera alors tout comme en commençant,
Ce qui était sera — et puis pas autre chose —
Une évolution qui dura un moment
Dans le cours de l'Eternité.

LA NOUVELLE HÉLOÏSE

Rien de commun avec la vie ! Prête à partir
Je m'en vais la quitter bientôt et pour toujours,
Aucun amour terrestre, aucun désir humain !...
— Des mains initiées préparent mon cercueil.

Des flocons blancs tombent dans la nuit calme, obscure,
La neige — doux tapis — couvre mes souvenirs,

Ainsi sur mon âme planent des pensées blanches,
Dans la suprême nuit je me sens bien chez moi.

Ai-je vécu ? ou bien, n'étais-je pas vivante ?
Qu'est cette vie qui va se glissant dans les rêves... ?
Le rêve était doré, son essence s'épure
Dans une symphonie pâle, blanche..... suprême.

POÉSIES

ET

CHANSONS POPULAIRES

I

Kossuth Lajos nous a fait dire
Que son armée manque de soldats ;
S'il nous le dit encore une fois,
Il nous faudra tous y courir.
        Vive la Patrie !

Tombe en cercle l'eau de la pluie
Sur la tête de Kossuth Lajos,
Que les gouttes tombées sur lui
Soient autant de bénédictions.
        Vive la Patrie !

Kossuth Lajos est mon cher père
Et la Hongrie ma bonne mère,
Moi je suis leur fils bien-aimé

Et le soldat de la Hongrie.
Vive la Patrie !

II

Ma pauvre et excellente mère
M'a élevé au prix de ses larmes amères,
Elle filait la nuit, elle lavait le jour.
Hej ! quelle peine pour m'élever !

J'ai été le dernier bouton
Du rosier de ma douce mère,
Si j'avais pu ne pas éclore !
Encore frêle bourgeon, si j'avais pu mourir !

L'oiseau orphelin vagabonde
Sautillant d'une branche à l'autre
Orphelin, moi aussi ; comment ne pas errer,
Pauvre malheureux que je suis !

III

Ne me demandez pas pourquoi je suis morose,
Pourquoi donc, la rosée mouille-t-elle la rose ?

Mon cœur est inondé d'une tristesse noire
Comme les fleurs mouillées par la rosée.

Les cheveux de l'orpheline[1] ondulent dans les champs,
Si tu m'aimais, pourquoi ne me l'avoir pas dit ?
Dis-le donc, à présent, à l'hiver désolé
Qui habite mon cœur en peine.

C'est toujours après toi que mon âme languit,
Elle t'appelle, te cherche sans jamais te trouver !
Tes pas sont recouverts par les feuilles qui tombent,
Lavés par le torrent, les colombes chantent ma peine.

Je suis malade, mais ne te le fais pas dire,
Je ne veux pas de tes larmes, de ta tristesse,
Je ne veux rien, rien, je n'ai plus rien au monde !
Que nul ne me pleure ici-bas.

IV

Deux étoiles au fond du ciel :
L'une est brillante, l'autre pâlie,
Pourquoi je souffre en les voyant
Toutes deux, je ne puis le dire ?

[1] Herbe en forme d'aigrette que les paysans portent au chapeau.

Celle qui brille là, en haut,
C'est la tienne ma bien-aimée,
Celle qu'on aperçoit à peine
Est la mienne astre terne et pâle.

Pâle étoile, pourquoi suis-tu
Celle qui brille au haut du ciel ?
Elle t'éteint par son éclat
Tu ferais mieux de choir à terre.

V

CHANT DES TABATIERS[1] !

Partout où vont mes pas tremblent les alentours !
Ah ! je serais bien fou d'aller jusque chez toi,
Je me couche près de cette petite blonde,
Et je regarde ainsi travailler les faucheurs.

Treize faux alignées coupent toutes à la fois,
Alors... treize baisers que je prends sur tes lèvres,
Autant il y a de brins dans ces treize rangées
Autant de fois, je te baise et t'étreins, colombe !

[1] Planteurs de tabac, sous la surveillance du gouvernement. Ils forment parmi les paysans une catégorie à part. Ils ont leurs mœurs, leurs usages, et affectent une élégance toute spéciale.

L'alouette sur le lit, la rosée sur la branche,
Quelle jolie blonde paresse sur ce lit !
Sa chemise neigée tremble sous les zéphirs
Nuance « rose de Pentecôte » est sa courtepointe.

VI

Mon cœur souffre pour un beau poulain noir,
Mais plus encore pour la fille brune et rose !
Pour la fille brune et rose mon cœur pleure,
Je l'avoue, je l'aime très fort.

A Oroshaza hier, je me trouvais au bal ;
J'y rencontrais une que j'aime bien — brune,
J'y rencontrais une que j'aime bien — bonne,
Jamais nous ne montons ensemble un bateau triste.

Vraiment, la Juliska mérite le baiser ;
Elle a bien fait deux fois le tour de la Hongrie,
Son amant la supplie de conter la nouvelle :
« Rodolphe [1] est mort, la Hongrie est en deuil. »

Mon cœur souffre pour un beau poulain noir,
Plus encore pour une note de cent florins,
On trouva dans ma poche la note de cent florins
C'est pourquoi on me jette dans les caves de Gyula.

[1] L'archiduc Rodolphe.

VII

C'est à Oroshaza que je prends la machine (le train)
Et, Dieu sait seulement où je vais en descendre!
J'écrirai à ma belle une lettre si triste
Que la terre pleurera où on va la lire.

Si la machine doit partir, hé ! qu'elle parte
Que personne ne se mette en peine de moi,
Mais celui qui pour moi se fera du chagrin,
Que Dieu qui m'a créé bénisse celui-là !

Ouvre, ma bien-aimée, ta petite fenêtre
Et puis fais-y passer tes deux jolis bras ronds,
Fais passer tes deux bras, avec, embrasse-moi,
Afin que le Fencrer[1] ne puisse m'ausculter.

... J'ouvre samedi soir ma petite fenêtre
Et, je compte toutes les étoiles du ciel;
Autant d'étoiles doubles brillent au firmament
Autant j'eus de baisers la semaine dernière.

[1] Médecin militaire (expression populaire).

VIII

Quand la cloche du soir tinte pour la prière,
Avec chacun des sons vole un de mes soupirs,
Autant je vois d'étoiles passer dans l'atmosphère
Autant de fois, mon cœur dit en se lamentant :
« Mais pourquoi l'amour sur la terre ? »

La brise, en gémissant, passe à travers les bois,
Il semble que mes pas foulent un cimetière,
Mon cœur me fait souffrir et mon âme est en pleurs,
Elle m'a délaissée celle qui m'a aimée !
Mais pourquoi l'amour sur la terre ?

IX

Je tresse à huit fils la mèche de mon fouet,
Et j'enfourche mon petit alezan
Dont le poil est lissé par le souffle du vent...
Non ! Bonne petite, tu ne m'as pas aimée !

Sur la Pousta de Szent-Tornya on voit une tombe,
C'est là-dessous que gît ma bien-aimée,

Partout j'arrose cette Pousta de mes larmes,
Pourtant ma bien-aimée ne veut pas s'éveiller !

Le forgeron frappe le fer à coups répétés,
Un autre gars dans le village courtise ma bien-aimée :
Ne poursuis pas ma bien-aimée, n'attriste pas mon cœur,
Nulle belle ne vaut qu'un gars souffre pour elle.

Tu crois, mon petit ange, que j'ai pu t'oublier ?
Que des potins jaloux m'ont fait te détester?
Ne le crois pas, ma rose, puisque ce n'est pas vrai;
Je suis à toi, aussi vrai que l'étoile brille !

X

Jeune fille, pourquoi parais-tu attristée ?
Sur ta tête est la couronne de fiancée,
De ta couronne arrache le bleu myosotis,
Sans lui va à l'église pour te marier ;
Moi, au repos du cimetière.

Tu ne voulais pas croire, mon amour, que je t'aime,
Tu le croiras alors quand on m'enterrera.
Alors, tu chercheras ma tombe entre les autres.
Mets-y des fleurs, même là mon cœur est à toi,
Fais tomber quelques larmes là, sur mon tombeau.

XI

Mon cheval Rigi a perdu un fer,
Du chemin gelé, il sort déferré,
On le clouera chez le forgeron d'Oroshaz !
Ej ! Haj ! il s'est perdu davantage à Mohacs.

J'avais une maison blanche,... brûlée !
Le fond ? Je ne sais même qui l'a ?
On l'a inscrit au conseil de Vasarhely.
Ej ! Haj ! il s'est perdu davantage à Mohacs.

J'avais un cheval, un beau cheval gris
Et l'officier de Szeged l'a vendu.
Je n'y étais pas pour boire l'aldomas [1].
Ej ! Haj ! il s'est perdu davantage à Mohacs.

Ma belle que toute l'année je pleure,
Est ma morte de chaque jour.
Elle vit encore, mais c'est avec un autre,
Ej ! Haj ! il s'est perdu davantage à Mohacs.

[1] Boisson qu'on prend en concluant un marché.

XII

Près de la Csarda de Kondoros
Pâturent les bœufs, les chevaux,
Chez la belle de la Csarda
Le vieux pâtre boit du vin.

Vieux pâtre et jeune berger
Viennent après le chef Csikos[1]
Qui vit et meurt pour les belles.
Les femmes le trouvent à leur goût.

— « Hej ! cabaretier, qu'as-tu fait ?
Drôle de compte que tu fais.
Ta craie a commis une erreur.
Elle en compte un et en raye deux ! »

— « Hej ! cabaretier, chien de chienne.
On te séduit ta jeune femme ! »
— Elle l'est depuis longtemps, longtemps,
Sur son sort, dormez en paix.

XIII

Mon chien Sajo, que tu dors donc longtemps !
Ne vois-tu pas venir ma Rose quelque part ?

[1] Gardien des chevaux.

Tu aboyais, jadis, assez souvent,
Quand tu voyais venir ma bien-aimée.

Les hérons et les grues déjà s'en sont allés.
Les troupeaux paissent sur les champs abandonnés,
Je suis tout seul dans la Pousta;
Le bon Dieu lui-même n'a pas pitié de moi.

XIV

Elle ne me vit pas quand je la regardai
Pour la première fois,
Et quel désir j'avais d'être remarqué d'elle !
Je l'ai juré, je ne la regarderai plus
Et pourtant je meurs déjà presque pour elle !

XV

Ne dites pas, commère, à mon mari
Que j'ai vendu mon coq au juif,
Je vendrai mon coq pour treize sous,
Ma bonne commère !...

Que le Diable entre en ton soulier, commère,
Tu es toujours au cabaret !

— Oh ! c'est que j'ai si mal au cœur
Que je le soigne à l'eau-de-vie,
Ma bonne commère.

XVI

On ne m'a jamais conduit à l'école,
On ne m'a jamais enseigné à lire,
Mais pourtant je lis au fond de tes yeux
Qu'il y a de la tristesse en ton cœur.

Et je passe devant ta porte,
Je vais remettre ton mouchoir
Et je te rends aussi ta bague....
Je ne garde que mon chagrin.

XVII

Dans cette immense nuit scintillent les étoiles...
Et là est ma patrie où les étoiles brillent,
Là où cette étoile m'attend,
C'est là que ma rose m'attend.

Brune fille aux yeux noirs !
Elle alluma le feu qu'elle éteint à présent.

Elle allume... puis elle éteint
Et ne fait qu'attrister mon cœur !

XVIII

La lune va nageant dans la mer de la nuit,
Dans la sombre forêt le brigand s'est caché.
Appuyé sur sa hache, il dit :
Pourquoi fis-je métier de choses défendues ?

XIX

En fouillant la poche de mon petit gilet,
Hé ! que j'y trouve peu de cent florins billets !
Je baierai une jument dans le haras
Alors un grand billet le juif me donnera.

Le grand Dieu, en créant le monde, a ordonné
Qu'il y ait ainsi dans les forêts des Betyars [1]
Et, si chaque forêt n'avait pas son Betyar,
Le sale juif oublierait même de prier.

Brigands

XX

La neige a couvert les chemins
Et l'alezan marche au hasard
Les rênes flottent, abandonnées
Du cavalier dans la tristesse !

Il porte un Betyar sur le dos,
Celui-ci soupire souvent :
« Qu'elle me tromperait ainsi, je n'aurais cru.
Ah ! que le bon Dieu la punisse !

Quel que soit le mauvais gredin
Qui vole et tue aux environs,
Toujours les soldats du canton
Sont sur les pas de mon cheval !

Eh ! mon cher père était Betyar
Et mon grand-père pas autre chose.
Comment homme honnête et probe
Pourrais-je jamais devenir ?

XXI

Le vent siffle et déjà se rapproche l'automne.
L'oiseau cherche la joie vers des pays plus beaux.

Je m'en irais aussi, mais en vain, si, partout,
S'accrochent à mes pas la tristesse et l'amour.

Les « cheveux de l'orpheline » au vent sont dispersés,
Un nuage de tristesse a recouvert le ciel,
On voit tomber ses larmes longues sur les chaumes
Et moi, je pleure aussi mon bonheur envolé.

L'aimable fillette m'avait bien demandé
Pourquoi mon cœur souffrait, pourquoi j'étais si pâle,
Et voilà justement ce qui meurtrit mon cœur
Qu'elle n'ait pas compris pourquoi il me fait mal !

XXII

Quand vous me conduirez au cimetière
Ah ! ne portez pas la croix devant moi,
Car je l'ai portée ma vie entière
Et même au tombeau j'en aurai l'effroi.

La nuit est sombre, le matin est loin,
Ne me fixe pas de ton bel œil noir,
Ce bel œil noir brille comme l'étoile
Mais, mon cœur, mon cœur malade, se meurt !

A l'automne s'en vont les hirondelles !
Te souviendras-tu de moi, bien-aimée ?

Tu me chercheras encore en pleurant,
Il sera trop tard pour m'aimer — sous terre !

XXIII

L'alouette en chantant se pose dans les blés
Après qu'elle a pleuré tous ses sanglots dans l'air,
Ainsi dans ma chanson l'amour vient parler
Bien que ma gorge cherche à le dissimuler.

L'arbre, desséché, sans feuillage
Est la vie de l'homme sans amour.
L'arbre de mon amour est couvert de feuillage,
Mais la tristesse a fait son nid entre ses branches.

XXIV

Je mets mon chapeau sous mes yeux
La fleur piquée dedans se fane...
Je la fixe en pleurant.
Ainsi se flétrit ma jeunesse,
Aujourd'hui ou demain j'aurai perdu les miens.
Combien je suis ému !

Mon ami, prends la barre de fer
Et frappe avec, le cimetière.

Pourquoi n'épargne-t-il rien
De parfait ni de beau ?

Ah ! ne touche pas, mon vieux,
Ces tombeaux couverts par la mousse
De ta barre de fer !
Cherche plutôt près de la route
Un endroit de repos pour nous,
Et puis plus tard,
Pique une branche desséchée
Qui symbolisera le monde
Dont nous avons fait peu de cas,
Que nous raillons.

Mais là reposent doucement,
Délivrés des chagrins, des peines,
Beaucoup de fidèles amants
Et de malheureux affligés.

Donne, mon vieux, la barre de fer
Que je demande au cimetière
Où il a mal,
Je le cinglerai pour qu'il sente
La douleur et qu'il apprécie
Quelle est la nôtre.

XXV

Pleurez-moi, si je meurs
Rossignol attristé !
Avec vous, fleurs fanées,
Emmenez-moi en terre,
Que mon linceul soit la tristesse,
Mon Dieu, c'est mon unique bien,
Je l'emporte au delà.

J'ai demandé à une fleur
Poussée seule sur une tombe :
« Quand nous sommes dans le tombeau
Finit-elle la tristesse du cœur ? »
La fleurette m'a répondu :
« La mort ne donne pas la paix
Qui a une grave tristesse,
Ici, là reste malheureux.

XXVI

Défie-toi, mon vieux, de l'Allemand !
Quels que soient ses engagements,

Qu'il fasse une lettre aussi grande
Que tout le tour de ta Bunda [1],
Qu'il y mette un cachet plus grand
Que le Halo de la lune...
Il est sans valeur, cet écrit.
Ah ! le secoue donc, Jésus-Christ !

Tiens, Allemand, tu regretteras
D'agacer toujours le Hongrois :
Nous ferons de ta peau un biniou
Pour jouer dessus cette chanson :
Quels gredins sont ces Allemands !

Si le Danube était de l'encre
Et les brins d'herbes autant de plumes,
Les comitats autant de clercs,
Ce serait trop peu pour écrire
Quels gredins sont ces Allemands !

XXVII

Le torrent de mes pleurs a formé une mer
Et, cela, parce que mon amant m'a quitté.
Hélas ! il est parti défendre la patrie
Et il ne reviendra jamais, non, plus jamais.

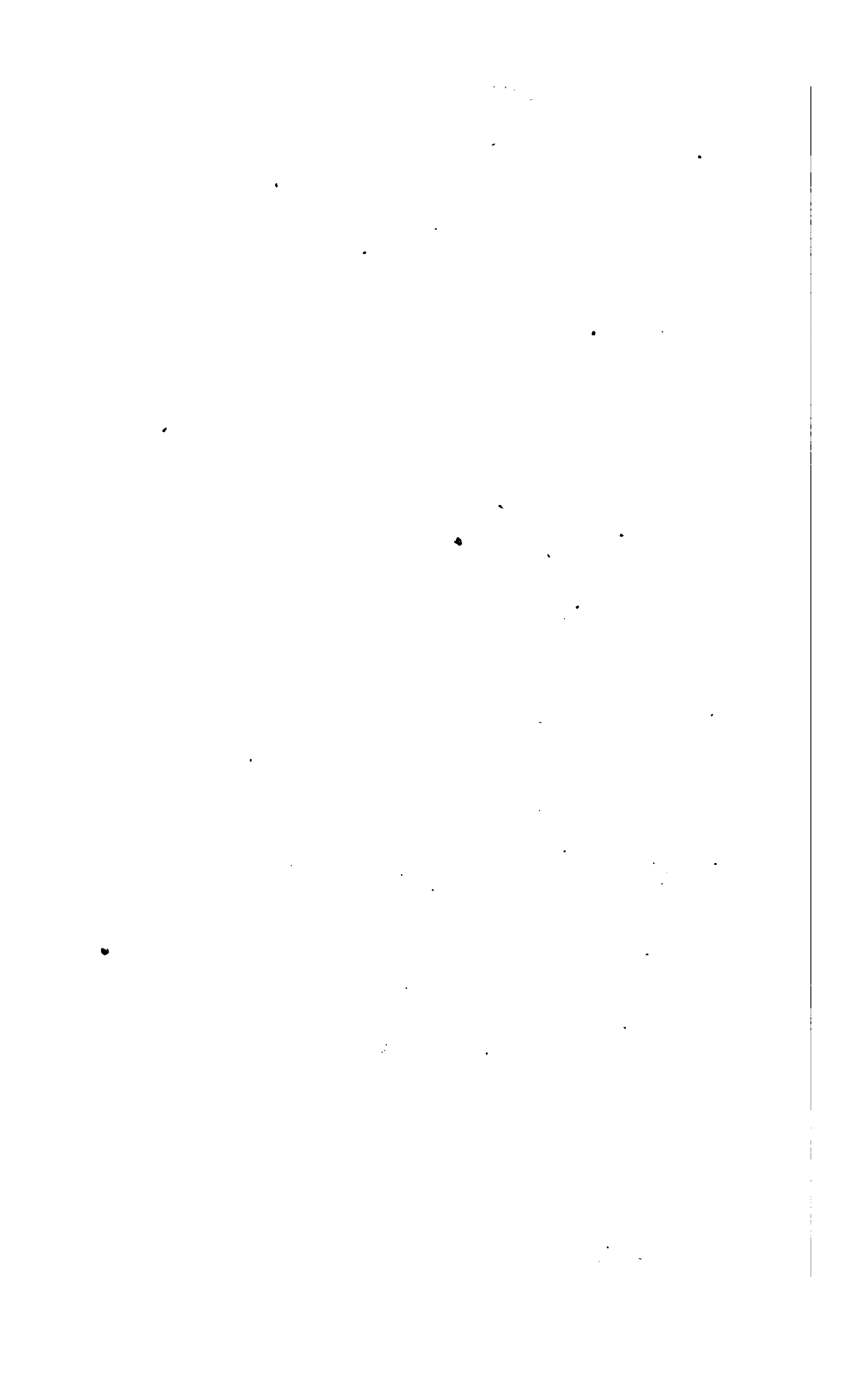
[1] Manteau.

Filles hongroises, gardez vos nattes.
Il n'est plus de vrais bras hongrois pour vous étreindre.
Ceux qui sont restés ne méritent pas de femmes
Et ceux qui sont partis n'ont plus besoin d'épouses!

TABLE

DES POÉSIES CONTENUES DANS CE LIVRE

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY



ÉVREUX. — IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

